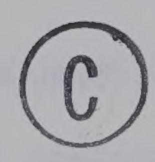

Ex libris
universitatis
albertaensis
QUAECUMQUE VERA

UNIVERSITE DE L'ALBERTA

LE ROMANCIER NEGRO-AFRICAIN D'EXPRESSION FRANCAISE ET LES PROBLEMES DE L'ENGAGEMENT

par



Gabriel Ojong Ayuk

THESE

PRESENTEE A L'ECOLE DE GRADUES DE

L'UNIVERSITE DE L'ALBERTA POUR L'OBTENTION

DU DIPLOME DE MAITRISE ES LETTRES

DEPARTEMENT DE LANGUES ROMANES

EDMONTON, ALBERTA

AUTOMNE, 1972

THE UNIVERSITY OF ALBERTA

FACULTY OF GRADUATE STUDIES AND RESEARCH

The undersigned certify that they have read, and recommend to the Faculty of Graduate Studies and Research for acceptance, a thesis entitled LE ROMANCIER NEGRO-AFRICAIN D'EXPRESSION FRANCAISE ET LES PROBLEMES DE L'ENGAGEMENT submitted by G.O. Ayuk in partial fulfilment of the requirements for the degree of Master of Arts.

RESUME

Il serait vain de vouloir diviser les auteurs Africains en deux camps, à savoir: ceux qui sont engagés et ceux qui ne le sont pas. Certes, à une époque où les peuples noirs étaient partout méprisés à cause de leur conteurs, où ils étaient asservis, où les blancs disaient qu'ils étaient des bêtes parce qu'ils n'avaient eu ni passé ni culture, il appartenait aux intellectuels d'essayer de corriger une telle erreur. Rappelons que pour éduquer l'homme noir, les colonisateurs ont tenté de le coloniser, de l'exploiter et même de l'assimiler à leur culture considérée comme la seule véritable au monde. Après la seconde guerre mondiale les romanciers Africains revendiquent chacun quelque chose: soit ils glorifient les valeurs Africaines authentiques soit ils réclament l'indépendance pour leur peuple. Ce sont les thèmes tels que colonialisme, religion, racisme, assimilation, esclavage, injustice, oppression et autres qui reviennent fréquemment dans ces romans.

Dans la phase actuelle de cet engagement, le romancier négro-africain, sans négliger de chanter les valeurs africaines et de condamner le néo-colonialisme, devait s'attaquer aux problèmes d'un public idéal et surtout aux problèmes d'une langue vernaculaire qui servirait de liaison entre lui et la masse. L'indépendance acquise, ce ne sera plus l'engagement qui obligera un romancier à traiter des sujets préétablis soit par certains intellectuels africains, soit par les critiques. Le romancier devrait avoir la liberté de créer sans contrainte. C'est à lui de sensibiliser la masse vis-à-vis

de tout de ce qui se passe non seulement en dehors de l'Afrique mais surtout en Afrique. Les problèmes de développement économique, politique et social, et ceux de l'unité africaine devraient intéresser le romancier négro-africain moderne. C'est à lui enfin de soulever les difficultés et, si besoin est de proposer des solutions.

ABSTRACT

It is needless to try to divide African authors into two groups, namely: committed and non-committed. Of course, at the time when Africans were despised everywhere because of their colour, enslaved, when the white man said that they were beasts because they had neither history nor culture, it was the duty of intellectuals to correct such an error. It will be remembered that in order to educate the black man, the colonialists tried to colonize, exploit and even to assimilate him into their culture which they considered to be the only true one in the world. After the Second World War every African novelist protested against something: he either glorified African authentic values or requested independence for his people. Themes such as colonialism, religion, oppression, racism, assimilation, injustice, slavery and many others were frequently treated in these novels.

In the present phase of this commitment, the African novelist, without neglecting to praise African values and to condemn neo-colonialism, should deal with the problems of an ideal public, and in particular, with the problems of a vernacular language that will serve as a link between him and the masses. Now that independence has been obtained, it will no longer be the sort of commitment that will compel the novelist to treat topics established either by certain African intellectuals or by critics. The novelist should have the liberty to create without constraint. It is his duty to awaken the conscience of the masses to all that is happening not only outside Africa but also within Africa.

The modern African novelist should take an interest in problems of economic, political and social development as well as problems of African unity. Finally, it is his duty to raise the difficulties involved and if need be, to propose solutions.

Je tiens à remercier M. Michel Queyrane qui a bien voulu relire chaque page de ce travail et tout particulièrement mon Directeur de Thèse, le professeur Robert Wilcocks, qui m'a consacré beaucoup de son temps et prodigué avec la plus grande patience des conseils qui ont été indispensables à l'orientation de cette étude.

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION

LE ROMANCIER NEGRO-AFRICAIN D'EXPRESSION FRANÇAISE ET LES PROBLEMES D'ENGAGEMENT

Le terme "ENGAGEMENT" revient sans cesse dans presque tous les écrits portant sur la littérature africaine. Il est devenu si banal de nos jours que certains romanciers, poètes, critiques et même lecteurs tentent à faire de toute la littérature africaine une littérature engagée. Chacun, cependant, a sa propre définition de l'engagement. Nous voulons examiner ici l'évolution de cet engagement et essayer de démontrer que même si l'écrivain et en particulier le romancier veut être engagé il ne réussira pas facilement parce qu'il y a certains obstacles qui s'y opposent. L'engagement risque aussi de limiter le champ d'activité du romancier et de compromettre sa liberté en tant qu'artiste, penseur, créateur parce qu'il semble que le romancier avant même de commencer son oeuvre trouve déjà devant lui une ligne, un plan fixe tracé, et il sera tenu coupable de n'en avoir pas suivi mot à mot le cadre général. De plus, aussitôt son devoir accompli, il semble que le romancier ne trouvera rien à faire parce qu'il s'est engagé à exécuter une tâche trop précise. Un romancier engagé à lutter contre le colonialisme, le racisme, l'esclavage se verra en chômage dès que ces problèmes ne se posent plus. Or le romancier conscient de son métier, logique avec lui-même et non nécessairement responsable devant une école ou une

idéologie se sentira libre d'aborder des sujets divers à son gré et par conséquent il sera toujours en service aussi longtemps qu'il vivra. Une littérature basée sur une idéologie rigide ne peut pas aller très loin parce que la base est trop étroite. Le romancier négro-africain devrait avoir la liberté de rédefinir sa responsabilité envers son peuple. Au lieu de continuer à crier derrière son peuple, il devrait être avec son peuple et même aller en avant au besoin.

Le présent travail se propose de tracer la naissance de la littérature négro-africaine entre les deux guerres, avec les maîtres de la Négritude. Ensuite nous tâcherons de classer les romanciers suivant le critère de la Négritude, à savoir, que certains écrivains sont plus engagés que d'autres. Dans le troisième chapitre nous examinerons les problèmes de l'engagement. Dans le quatrième chapitre nous affirmerons que l'engagement n'est pas forcément un vieux slogan; qu'avec les changements qui se produisent en Afrique dans les domaines culturels, politiques, économiques et sociaux il faut réexaminer la question de l'engagement. Nous conclurons dans le cinquième chapitre par les responsabilités du romancier dans l'Afrique moderne car, l'Indépendance politique acquise, il faut vraiment aborder les problèmes aigus qui assiègent l'Afrique contemporaine au lieu de rester enfermer dans le passé mythologique. L'Afrique a besoin de faire son unité, d'éduquer ses populations, de veiller à leur vie matérielle et spirituelle. Le champ de bataille qui a donc jusqu'ici été en dehors de l'Afrique doit être dès à présent replacé au coeur même de l'Afrique.

CHAPITRE I

LA NEGRITUDE COMME ECOLE DE FORMATION DES ROMANCIERS NEGRO-AFRICAINS

I. Les romanciers négro-africains avant la création de la négritude.

Pour mieux comprendre les racines même de la négritude il convient de voir s'il existait même une littérature nègre antérieure à 1934. Certes la littérature nègre n'a pas commencé seulement avec les maîtres de la négritude. Les romanciers d'alors étaient trop dispersés autant par les sujets que par les orientations qu'ils adoptaient. On peut même dire et avec raison que les romanciers écrivaient sous diverses influences et ne pouvaient aborder les vrais problèmes touchant l'Afrique. Ils n'avaient pas conscience de leur peuple. Dans les écrits précédant et suivant immédiatement la première guèrre mondiale on trouve des écrivains dont l'optique est bien differente de celle des poètes et des romanciers de la Négritude. Ainsi les hommes comme James Africanus, B. Horton et Léopold Panet se considéraient comme de fidèles serviteurs de la puissance coloniale, et mettaient tout leur zèle à remplir leur mission. L'ouvrage de B. Horton, médecin de l'armée britannique qui servit lors d'une expédition en Côte d'Or, "Physical and medical climate and meterology of the West Coast of Africa" est d'abord un recueil de conseils d'hygiène donnés aux Européens qui affrontent cette côte. La

pureté des intentions du colonisateur ne fait pas non plus de doute dans l'esprit de l'auteur. La dédicace même à Edward Cassell, ancien secrétaire d'Etat aux colonies présente le livre

> comme un tribut à son oeuvre pour la promotion de la race africaine[1]

Les romanciers avaient donc comme but principal, de plaire à la métropole. L'empressement à servir la France témoigné par Léopold Panet, Sénégalais chargé par le département de la marine et des colonies d'une mission de renseignements qui consistait à traverser le Sahara de Saint-Louis à Alger, n'était pas moindre. Pour effectuer son voyage il avait dû se déguiser en musulman. Il s'abouche avec un "Poul de Masina" (Paul du Macina) pour se faire passer pour un transfuge qui s'était converti à l'Islam auprès d'un marabout du Tranza, Cidya. Le projet devait échouer. Sa déconvenue est évidence malgré le style fleuri de l'époque et un accent de sincérité indéniable. Tel est son enthousiasme, que la cérémonie de baptême musulman, en soi un mensonge répréhensible, devient sous sa plume une espèce de fête dont il se réjouissait à l'avance:

> Oh! que la déception est cruelle! Au moment où près d'atteindre Boutelimit, je me disais: demain, quand la nuit viendra couvrir de son voile noir la pâle lueur du crepuscule, j'irai me jeter à génoux aux pieds du vénéré Cidya, qui après m'avoir rasé la tête avec son yatagan me proclamera ensuite musulman devant ses élèves reunis et cette formalité remplie je traverserai l'Afrique sans être inquiété de personne...[2]

L'Abbé Borlat--un autre Sénégalais--est aussi un avocat convaincu des bienfaits de la colonisation. Lorsqu'il fonde en 1843 le premier collège français au Sénégal, il décrit dans le discours d'inauguration de l'établissement les carrières qui s'offriront désormais aux jeunes Noirs sous le jour le plus attirant. Ce sont surtout les carrières militaires que leur vante l'Abbé, Saint-Cyr et aussi "l'école de navigation ou de mécanisme d'où ils sortiront bientôt après pour commander les bâtiments de guerre de la colonie.

> Vous le savez bien, messieurs, poursuit l'auteur, les officiers français ne peuvent longtemps resister à la chaleur dans les postes du fleuve ou de la côte maritime. C'est à vous un jour, enfants du Tropique, que cette noble tâche est reservée. Si comme je n'en doute pas, vous vous en acquittez noblement, la Sénégambie verra un jour briller sur votre poitrine la croix des braves...[3]

Mais l'Abbé Borlat entend que la promotion de l'indigène soit méritée par une conduite exemplaire. C'est ainsi qu'il fustige en termes cinglants l'inconduite des chrétiens de Joal, convertis au christianisme par les Portuguais qui fondèrent la ville au XVIe siècle mais qui n'avaient gardé du christianisme, selon lui, que quelques pratiques extérieures et étaient retombés dans les errements du péché

> Une pareille polygamie jointe encore à une corruption des moeurs effrayantes n'était point le seul défaut qui affligeait cette ombre de chrétienté de Joal, écrit-il car, ces soi-disant purs chrétiens de Joal étaient encore les plus fiers ivrognes qu'ait portés la terre...[4]

Bien que ces écrivains ressemblassent à tous les Négro-Africains, ils se comportaient comme des Blancs. Ils souhaitaient l'assimilation de la culture française parce que pour eux les institutions

et les moeurs africaines n'étaient rien que du barbarisme. C'est à eux que F. Fanon s'adressait dans son essai "Peau Noire Masque Blanc". C'est leur faire une grande injure que de les prendre pour des nègres ou des Sérères. Ils veulent qu'on les appelle les blancs de Joal, les chrétiens de Joal, parce qu'ils descendent des Portuguais en ligne directe et qu'ils sont bâptisés. Pour tout dire, être chrétien c'est être blanc, c'est être civilisé, c'est être libre de prétendre aux postes reservés aux blancs, c'est avoir le droit et les moyens de boire, c'est se rendre respectable aux yeux des Noirs et à ceux des Blancs.

Cinquante ans plus tard, cependant en 1912, un autre Sénégalais ne mâchait pas ses mots à l'adresse d'un gouverneur général qui lui paraissait nourrir des préjugés à l'égard de sa race. C'était Ahmadou Dugay Clédon--ou encore Ahmadou Ndiaye Clédor--vice-président de l'Union sénégalaise pour la propagation de la langue française dans la préface de deux brèves études historiques: "la Battaille de Guile et de Fardherbe à Coppalani". L'auteur indique qu'il écrit ce livre en 1912-1913 alors qu'il avait "l'honneur d'appartenir à cette phalange admirable, dédaigneusement embrigadée par M. Ernest Roune, sous le nom d'instituteurs du cadre indigène:

> Ce gouverneur général qui s'est montré grand administrateur quant à la construction des ports et des chemins de fer n'avait pas de politique indigène proprement dite. Mal conseillé par M. Martial Merlin, son secrétaire général, il n'aimait pas les Noirs qui le lui rendaient d'ailleurs avec usure. Il venait en effet en 1904 de nous rejeter brutalement du sein de nos collègues métropolitains...[4]

Pour la première fois on voit un écrivain qui ose lever la voix contre l'administration coloniale. Cette préface est un document précieux: c'es bien plus en effet qu'un petit problème de fonctionnaires qu'évoque l'auteur. C'est un tournant de la politique coloniale française, où on renonce en fait à poursuivre une véritable politique d'assimilation, où l'on commence à opérer une distinction entre fonctionnaires indigènes et fonctionnaires métropolitains.

Clédor, à l'appui de ses revendications pour être considéré comme fonctionnaire français, cite les beaux faits d'armes et les actes multiples de sacrifices sanglants et de loyalisme français du Consulat et de l'empire et par leur descendants de l'épopée sénégalaise, sous Fardherbe, Pinet-Laprade, Brière de l'Ile et Canard. Alors on voit clairement que ces romanciers n'étaient pas engagés parce qu'ils se préoccupaient d'écrire des oeuvres louant les bienfaits de la France; ils écrivaient pour acquérir la citoyenneté française, ils écrivaient pour plaire aux missionnaires. Ils étaient tout à fait aveugle à l'égard des problèmes d'esclavage, de colonialisme, d'assimilation, d'exploitation et d'oppression de leur semblables, questions dont les romanciers de la Négritude vont s'occuper dans leurs oeuvres.

Suivant l'exemple de Clédor, les anciens combattants, au lendemain de la second guerre mondiale évoquaient les Africains dans leurs écrits pour faire entendre leurs revendications; mais ce ne sera plus pour réclamer la qualité de citoyen français mais pour demander l'indépendance. Ainsi les "jalons" rares mais précieux, que constituent

les écrits de Léopold Panet, de l'Abbé Boilat, de James Africanus, de B. Horton et d'Ahmadou Ndiaye Clédor, permettent de reconstituer une évolution: pour les trois premiers qui écrivent avant 1900, la colonisation est une entreprise de promotion humaine à laquelle ils apportent leur soutien, pour le quatrième, un demi-siècle plus tard, il s'agit de défendre les droits que conférait la politique d'assimilation proclamée par les révolutions de 1789 et 1848.

Mais si ces romanciers avaient été porté à écrire en faveur de l'administration coloniale, ceci resulte du fait qu'au XIX siècle les grandes puissances qui commençaient à se tailler un empire en Afrique avaient entre temps pris partie contre la traite, créant ainsi une atmosphère de confiance. Dans son intervention au Congrès de Rome, le révérend Mbiti a mis l'accent sur l'importance de l'abolition de l'esclavage aux yeux des populations africaines où la traite était aux mains de trafiquants musulmans et où "les Anglais et les Allemands affranchirent tous les esclaves..."[5] Sur la côte occidentale, Freetown et Libreville furent fondées comme leurs noms l'indiquent, pour accueillir les esclaves libérés.

Le "climat de confiance" créé auprès des élites africaines des établissements coloniaux par l'abolition de l'esclavage s'accompagnait d'une politique de promotion sociale: noirs et métis accédaient enfin à des postes élevés. Par exemple, le général Dodds qui conquit le Dahomey vers la fin du siècle pour la France était un métis, et le premier évêque africain (anglicain) du Niger à la même époque, Mgr.

Ajayi Crowther, était un esclave libéré par la conquête coloniale. L'abolitionisme, comme certains aspects concrets de la politique coloniale des grandes puissances, donnaient à l'élite noire d'alors des raisons de croire à la sincérité des professions de la foi humanitaire de l'Europe. On comprend donc pourquoi les romans de cette époque présentaient les Européens et surtout les missionaires comme des champions de liberté.

Jacques-Elisa-Jean Capitein, un jeune vendu à douze ans comme esclave à un navigateur hollandais, entra à l'âge de vingt ans à l'université de Leyde et cinq ans plus tard, en 1742, "croyant ou feignant de croire que par le maintient de la servitude on favoriserait la propagation de la foi, composa une dissertation politique et théologique pour soutenir que l'esclavage n'est pas opposé à la liberté évangélique..."[6]

Contrairement à ce que disait Jacques-Elisa Capitein, les écrits d'Othello, de Cugoana, de Gustaves Vassa et d'Ignatius Sancho sont d'une autre veine. Ces esclaves noirs affranchis, dénoncent au contraire l'hypocrisie d'une société qui affirme sa foi chrétienne, mais tolère l'esclavage. Othello publia en 1788 à Baltimore un "Essai contre l'esclavage" où, rapporte l'Abbé Gregoire, "il peint en traits de feu la douleur et les sanglots d'enfants disparus et d'amis entrainés loin des pays qui les virent naître..."[7] D'après Othello ces pays étaient toujours chers, très chers, à leurs coeurs. Il imaginait même que ces esclaves y retourneraient après leur mort.

Ottobah Cugoana, qui était né sur la côte de Fantim, et avait épousé une anglaise avec laquelle il vivait à Londres, a publié des "Reflexions sur la traite et l'esclavage de nègres" dans lesquelles il appelle sur l'esclavage les foudres de la justice divine

> Dans cette Europe, qui se prétend civilisée, on enchaîne, on pend les voleurs, on envoie au supplice les assassins, et si les négriers et les colons ne subissent pas cette peine, c'est que les peuples et les gouvernements sont leur complices, puisque les lois encouragent la traite et tolèrent l'esclavage. Aux crimes nationaux le ciel inflige quelques fois des punitions nationales; d'ailleurs tôt ou tard l'injustice est fatale à ses auteurs...[8]

Ecrivant en 1783, Ignatius Sancho prétendait que d'après le plan de la divinité, le commerce doit rendre communes à tout le globe les productions de chaque contrée, unir les nations par le sentiment des besoins réciproques, les liens de l'amitié fraternelle, et faciliter la diffusion générale des bienfaits de l'Evangile; "mais ces pauvres Africains que le ciel a gratifiés d'un sol riche et luxuriant sont la portion la plus malheureuse de l'humanité par l'horrible trafic des esclaves; et ce sont les chrétiens qui le font..."[9]

Il est bien évident que ces gens évoquaient les problèmes qui touchaient leur personne, et leur milieu, mais ce n'était pas un mouvement de révolte bien organisé. La priorité des valeurs africaines, de la personalité africaine, de l'Indépendance à l'égard de la France comme seul moyen d'assurer le bien-être du peuple Africain, a dû attendre la création de la Négritude.

II. L'Idéologie de la Négritude.

Le mot "Négritude" a été lancé dans les années 1933-1935 par Césaire et Senghor. Dans quelle mesure le mouvement de la Négritude a influencé la génération des romanciers depuis la deuxième guerre mondiale, c'est ce que nous traiterons dans cette partie de notre exposé. Quant à la définition de la Négritude, disons que plusieurs intellectuels ont essayé de la définir chacun à sa manière, mais il semble que les principes généraux soient les mêmes.

Au cours de son entretien de 1959 Senghor la définit comme suit:

> La Négritude est le patrimoine culturel, les valeurs et surtout l'esprit de la civilisation négro-africaine...[10]

La Négritude de Senghor est alors une révolte contre le blanc, refus de se laisser assimiler, affirmation de soi. Cette réaction contre les blancs résulte du fait que les colonisateurs légitimaient en Afrique la dépendance politique et économique par la théorie de la table rase. Ils estimaient que les Africains n'avaient rien inventé, rien créé, rien écrit, rien sculpté, ni peint, ni chanté. Pour asseoir une révolution efficace il fallait d'abord que les négro-africains se débarrassent de leurs vêtements d'emprunts--ceux de l'assimilation--et affirmer leur propre être, c'est-à-dire leur négritude. Pour le faire, affirma Césaire:

> Il en est de l'Indépendance comme de la Négritude. C'est d'abord une négation, je l'ai dit, plus précisement l'affirmation d'une négation. C'est le mouvement nécessaire d'un mouvement historique; le refus de l'Autre, le refus de s'assimiler, de se perdre dans l'autre... ...Le refus de l'autre c'est l'affirmation du soi...[11]

Césaire éprouve en même temps quatre aspects de la négritude: couleur, race, psychologie, revendication. Selon lui, la Négritude, c'est une

> conscience d'être noir, simple reconnaissance d'un fait qui implique acceptation, prise en charge de son destin noir, de son histoire et de sa culture...[12]

On voit alors que Césaire, menait la lutte contre l'assimilation des Antillais; Senghor, lui, visait surtout à analyser et exalter les valeurs traditionnelles de l'Afrique noire. On peut quand même relever les thèmes principaux dans les définitions ci-dessus, qui préoccupaient les étudiants enthousiastes en France. L'assimilation, née de la peur et de la timidité, finit dans le mépris et dans la haine et porte en elle des germes de lutte. Les blancs avaient méprisé, humilié les peuples noirs; ilsleur ont donné la conscience de l'infériorité de leur propre personne. Or, ce que veut la Négritude c'est précisement de rétablir la confiance de l'homme noir. Ce que veut la jeunesse noire c'est de vivre, c'est-à-dire, de rester soi. Rappellons que l'histore des Nègres est un drame en trois épisodes. Les Noirs furent d'abord asservis comme des idiots et des brutes. Puis on tourna vers eux un regard plus indulgent. En essayant de les former, on les a assimilés. Les colonisateurs, refusant de reconnaître la valeur de la culture, de la civilisation noires avaient mis les noirs dans leur école, l'école des Maîtres "des grands enfants" où les noirs devaient rester toute leur vie sans jamais achever leurs études. La Négritude, c'est donc la prise de conscience de ces faits historiques. Les jeunes Nègres

ne veulent ni asservissement ni assimilation. Ils veulent l'émancipation. Assimilation et asservissement se ressemblent: ce sont deux formes de passivité. L'homme assimilé ou asservi est passif et stérile; or l'émancipation est, au contraire, Action et Création. La jeunesse noire à la différence de leurs pères qui acceptaient l'oppression et le mépris comme un état donné, veut avoir ses poètes, ses romanciers qui lui diront les malheurs et les grandeurs qui lui sont propres: elle veut contribuer à la vie universelle. Pour accomplir cette tâche il faut que le Noir se conserve ou se retrouve: c'est le primat du soi. Pour être soi il faut lutter d'abord contre les frères égarés qui ont peur d'être soi; c'est la tourbe sénile des assimilés. Il y avait et il y a peut-être certains noirs qui n'aspirent qu'à devenir Blancs, ou à acquérir la citoyenneté française avec le prestige qui s'y attache. Ce qui est une illusion, parce qu'un noir ne peut jamais devenir blanc. Ensuite il faut lutter contre ceux qui veulent étendre leur moi: c'est la légion féroce des assimilateurs, à savoir les administrateurs coloniaux, les missionnaires.

Enfin pour être soi, il faut lutter contre soi; il faut détruire l'indifférence, extirper l'obscurantisme, couper le sentimentalisme à sa racine. C'est le devoir de l'homme noir de couper ce poil qui l'empêche d'agir. Il lui faut retrouver sa vraie identité et détruire celle qui a été imposée par l'Autre.

La Négritude avait aussi une phase traditionnelle. Quoique les

romans africains différent de ceux des Antilles on remarque que les romanciers noirs de cette période ont tendance à opposer la vie traditionnelle comme thème authentique à la civilisation importée par la colonisation. Ils la présentent comme un paradis perdu, cambriolé, parasité par l'étranger. Si les romanciers exaltent souvent la vie traditionnelle, c'est pour ce qu'il offre de spirituellement nourrisant et parce qu'ils trouvent des éléments culturels menacés qui mériteraient d'être sauvés. La Négritude exige que le romancier affirme sans cesse qu'il est beau et bon et légitime d'être nègre, car c'est une façon de prouver qu'on ne confond plus, comme faisait le blanc, hiérarchie de couleur et hiérarchie de valeur. C'est également détruire en même temps, entre les hommes, une inégalité sans fondement, mais ce que ces écrivains réclament, ce n'est donc ni le rejet de ce que l'occident leur apporta, ni le retour de l'Afrique à l'existence précoloniale, repliée sur elle-même; ce n'est pas non plus de pouvoir se construire un monde à eux, totalement séparé de celui du blanc. Leur désir est précisement de contribuer à la formation d'un humanisme universel en collaborant avec toutes les races.

> Les rapports de l'occident à la formation de notre personnalité restent précieux. Nous revendiquons cependant la liberté de les enrichir et à notre tour de donner...[13]

La Négritude affirme donc qu'il existe une civilisation africaine; et la tâche des écrivains noirs sera de la redécouvrir et de la glorifier. Tout en reconnaissant les résultats positifs de la colonisation, la Négritude dénonce la colonisation pour avoir privé le noir,

sans vergogne et sans nécessité, de sa liberté de ses croyances, de ses coutumes et de son cadre traditionnel. En catalysant les aspirations inconscientes du peuple les écrivains l'aident à approfondir son sentiment national à se situer à nouveau dans l'histoire, bref, à devenir un peuple ayant foi dans ses destinées. La tâche que se sont fixée les militants de la Négritude est d'assumer les valeurs de la civilisation du monde noir, les actualiser et les féconder, au besoin avec les apports étrangers. Au départ le mouvement de la Négritude était très rigide quant à ses buts, de sorte que l'écrivain engagé devait travailler seulement dans le cadre qui a été préparé par les Pères de la Négritude. Il semble qu'à présent, Senghor se montre moins exigeant. Il déclare dans ses discours que chaque génération, chaque penseur, chaque écrivain, doit à sa manière et pour sa part approfondir et enrichir la Négritude. Il appartient à chaque romancier de dépasser la Négritude de ses devanciers. Mais en même temps Senghor signale que:

> dépasser n'est pas renier, d'autant que dépassement n'est pas supériorité, mais différence dans la qualité: nouvelle manière de voir, de vivre et de dire selon les nouvelles circonstances[14]

Ainsi la Négritude est passage et non aboutissement, moyen et non fin dernière. De la même façon que chaque guerre donne après elle naissance à une littérature qui relate les exploits et les souffrances de ses combattants, on peut prévoir un roman historique nègre qui exaltera le souvenir de la lutte pour l'indépendance. Pour l'édification du socialisme on peut présentir l'avènement d'une littérature qui ne stigmatisera

pas seulement le colonialisme, mais aussi l'arrivisme des uns, l'opportunisme des autres, les profits abusifs, et denoncera les coutumes qui entravent le développement économique. Mais la Négritude se donnait comme tâche de combattre le colonialisme, car comme a declaré M. Aguessy:

> La colonisation est cette situation où l'homme a une religion et ne peut la vivre comme il l'entendrait, une langue et ne peut la cultiver comme il le voudrait. Il a une vocation économique mais il est contraint de n'être qu'un objet d'appoint dans la vie économique de son pays. Il a de traditions sociales mais ne peut les développer selon son génie propre...[15]

La matrice commune de tous les écrivains était le colonialisme et l'assimilation. Frantz Fanon disait qu'il fallait lutter contre l'assimilation parce que c'était la pire des choses. Parce que le colonialisme condamnait globalement l'Africain et ses produits culturels, les écrivains devraient exalter l'Afrique. L'engagement dans ce sens suit deux voies: l'attaque contre le colonialisme et l'exaltation de l'Afrique.

III. L'engagement--pourquoi? comment?

L'homme noir a été peint par l'occident comme homme sans passé, sans culture; homme inférieur à cause de sa couleur. L'écrivain s'engage donc de donner à son peuple une identité, une personalité, de démontrer que tout ce qu'a été dit de lui est faux. D'ailleurs les faits ont prouvé que le négro-africain est homme comme les autres,

possèdant une riche culture; il connaissait Dieu avant l'avènement des Européens. Même certains ethnologues blancs, s'appuyant sur les faits, ont donné à l'Afrique une image plus objective.

L. Frobenius, après vingt années d'expéditions en Egypte, en Afrique du Sud, au Congo, au Dahomey et au Nigeria, et au Sénégal et au Soudan, constate qu'il existe une civilisation africaine portant la "même frappe" parce qu'il reconnait au cours de son expédition partout un esprit semblable.

> Il se manifeste dans les gestes de tous les peuples nègres autant que dans leur plastique, il parle dans leurs danses comme dans leur mode d'existence, leurs formes d'Etats et leurs destins de peuple. Il vit dans leur fables, leur contes de fées, leurs légendes, leurs mythes...[16]

Maurice Delaforse 1922-1927, constatait que si les splendeurs des peuples africains étaient révolues à la suite des invasions arabes puis européennes dont le but fut d'arracher de l'Afrique des milliers d'esclaves et de les inonder d'alcool de traite,

> malgré tout on trouve encore sur ses territoires des peuples étonnamment doués au point de vue intellectuel, artistique et politique, comme par exemple les tribus du Ghana, qui fournissent une quantité stupéfiante de docteurs en théologie ou en droit, d'avocats et de littérateurs...[17]

George Hardy sur l'Art Nègre, 1927 infirmait certains préjugés en cours depuis des siècles sur les religions africaines. Il disait que pour la plupart de ses contemporains, la religion des Noirs d'Afrique, c'est essentiellement l'adoration des fétiches, des idoles, des images

qui incarnent les forces bonnes ou mauvaises de la nature. En fait, "la religion des Noirs d'Afrique est fort éloignées de cette imagérie grossière ou de ces analogues simplistes..." George Hardy, qui était alors directeur de l'Ecole coloniale de Paris, reconnaît qu'il faut

> donner (aux forces créatrices de la race noire) le temps de rétablir leur équilibre, de se réveler du formidable coup du massue qu'a été pour elles l'intervention européenne...[18]

C'est dans cet esprit que Robert Delavignette préfaçait un roman d'Ousmane Socé en 1955:

> Karim et ses compagnons, disait-il, sont d'authentiques Ouolofs, fiers et généreux, aimant le faste, les sentiments nobles et les actions héroïques. Ils ont pour modèles les grands Linguères qui leur ont chanté la gloire... Mais les Blancs sont venus et l'Afrique a changé. Les efforts que Karim et ses compagnons doivent faire pour retrouver les sens de leur vocation et leur place dans le monde nouveau, tel est le sujet de Karim...[19]

Théodore Monod, africaniste éminent disait que,

> Le Noir n'est pas un homme sans passé, il n'est pas tombé d'un arbre avant-hier. L'Afrique est littéralement pourrie de vestiges préhistoriques...[20]

Delavignette reconnait le bien-fondé des efforts des écrivains africains, qui aideront à résoudre les problèmes futurs:

> En s'exprimant, en s'analysant, les Africains travaillent non seulement à leur developpement mais au nôtre...[21]

Désormais le romancier négro-africain s'engage de rappeler sans cesse à son peuple que le contact brutal avec l'occident, à partir du XVe

siècle a été incapable de nous assimiler à l'Anglais, au Français, au Belge, au Portuguais. Tout peuple africain doit prendre conscience du fait que les peuples noirs ont supporté un ensemble d'avatars historiques qui sous la forme particulière de la colonisation totale, impliquant à la fois l'esclavage, la déportation et le racisme n'a été imposé qu'à ces peuples, à eux seuls. Il est temps que le noir refuse un destin imposé par le blanc; il doit refuser la servitude, rejetter les préjugés qui pèsent sur sa race. Il ne veut plus s'assimiler, se perdre dans l'Autre. Il doit revendiquer ses droits et ses devoirs d'homme, pareil aux autres; il doit se proclamer enfin nègre.

> Puisqu'on l'opprime dans sa race et à cause d'elle, c'est d'abord de sa race qu'il lui faut prendre conscience. Ceux qui durant des siècles ont tenté, parce qu'il était nègre de le réduire à l'état de bête, il faut qu'ils les oblige à le reconnaître pour un homme...[22]

Le romancier doit donc assumer sa couleur, sa race, se faire l'écho des haines et des aspirations de son peuple opprimé. Il doit enseigner à son peuple qu'il est à la fois victime et responsable de tout, ensemble opprimé et oppresseur et complice de son propre oppresseur. Les romanciers de la négritude doivent faire en sorte que nul ne puisse l'ignorer et que nul ne s'en puisse dire innocent. Mais comme le négro-africain ne parviendra à exalter ses valeurs authentiques, ni à rétablir sa personnalité tant qu'il est soumis au joug colonial, il faut que le romancier revendique pour sa race la liberté; car l'émancipation, l'indépendance politique du moins était la clé d'une terre promise. Mais même une décolonisation politique ne suffit pas, il faut aussi une

décolonisation psychologique car nombreux étaient les négro-africains qui vivaient, se comportaient, écrivaient comme les français. C'est au romancier négro-africain de rééduquer ses frères égarés en leur rappelant sans cesse que les institutions, les valeurs occidentales ne sont pas forcément supérieures à celles de l'Afrique. Le système d'enseignement qui n'a pas comme base l'Afrique est superficiel et dangereux. Sékou Touré avait raison quand il disait que:

> Non seulement l'enseignement qui nous était dispensé tendait à nous assimiler, à nous dépersonnaliser, à nous occidentaliser, à nous présenter, notre civilisation, notre culture, nos propres conceptions sociologiques et philosophiques, enfin notre humanisme, comme l'expression d'une primitivité sauvage et à peine consciente, afin de créer en nous les multiples complexes...[23]

On voit très claire que la négritude revendique pour le nègre le désire d'être soi, ce qui se traduit par le refus de l'assimilation vestimentaire, refus du code du savoir-vivre occidental, tout à fait étranger à la nature nègre. Ceci implique également le retour aux sources parce que le vieil homme mort, il faut retrouver les valeurs authentiques de l'Afrique. Aussi la première tâche des pioniers de la négritude fut de rétablir le contact avec ce passé volontairement aboli. C'est d'ailleurs grâce à cet acquis précieux que la génération qui suit immédiatement les Sénghors se revèle très exigeante, violente, et revendique sans cesse une Afrique authentique, débarassée de toutes les séquelles de l'assimilation, de l'humiliation. La négritude demande alors à tous les romanciers de se faire l'écho de ses aspirations de sorte que la plupart des romans publiés entre 1947 et 1963 ne parlaient qu'une

seule langue: chanter les valeurs nègres; revendiquer la liberté pour le négro-africain; condamner l'esclavage, le colonialisme, ridiculiser les institutions occidentales. C'est cet engagement que nous traiterons dans le chapitre qui suit.

CHAPITRE II

LES ROMANCIERS VERITABLEMENT ENGAGES

Dans le premier chapitre nous avons essayé d'expliquer pourquoi le romancier négro-africain est engagé et dans quelle mesure son oeuvre est différente de celles de ses homologues antérieurs au mouvement de la Négritude. Nous n'avons pas encore tenté de donner une définition quelconque à ce mot "engagement" qui est souvent employé par les écrivains et en particulier par les critiques de la littérature africaine. Au sens général, l'engagement veut dire, "combat de courte durée et très localisé; c'est le fait d'intervenir et prendre parti dans les problèmes de l'époque". Nous dirons alors qu'un écrivain engagé est celui qui prend position vis-à-vis de problèmes politiques et sociaux. Il semble donc que tout écrivain est engagé parce qu'il aborde des problèmes de son époque, mais cet engagement peut être soit ouvert ou dissimulé. Certain écrivains passent leur temps à dissimuler leur engagement; aussi avons-nous des oeuvres inédites. Mais cela ne signifie pas nécessairement qu'ils tentent des évasions dans le mensonge, les paradis artificiels ou la vie imaginaire: il leur suffit de céler leurs oeuvres, de voir les tenants sans les aboutissants ou l'inverse, d'assumer la fin en passant les moyens sous silence. Il leur suffit également de refuser la solidarité avec leurs pareils, de se réfugier dans l'esprit de sérieux, d'ôter à la vie toute valeur en la considérant du point de vue de la mort. Si tel écrivain est parmi les opprimés, et

c'est la situations de nos romanciers, il s'efforce de dissimuler sa complicité avec les oppresseurs en soutenant qu'on peut rester libre dans les chaînes si on a du goût pour la vie intérieure. Le romancier peut avoir recours à cette attitude comme les autres. C'est pourquoi on accuse souvent l'élite d'avoir trahi la révolution lorsqu'elle refuse de se prononcer en termes trés forts, contre les méfaits des oppresseurs. Il y en a, et c'est le plus grand nombre, qui fournissent tout un arsenal de ruses au lecteur qui veut dormir tranquille. Un écrivain est engagé, nous dit Sartre:

> lorsq'il tâche de prendre la conscience la plus lucide et la plus entière d'être embarqué, c'est à dire lorsqu'il fait passer pour lui et pour les autres l'engagement de la spontanéité immédiate au réfléchi.[24]

Alors un écrivain est en quelque sorte médiateur par excellence et son engagement, c'est la médiation. Seulement, s'il est vrai qu'il faut demander à son oeuvre des comptes sur la base de cet engagement, il faut se rappeler aussi que cette condition n'est pas seulement celle d'un homme en général mais précisément celle d'un écrivain. En tant qu'individu l'écrivain n'est pas seulement une machine au service de sa communauté. Il n'est pas là seulement pour raconter des faits historiques ou décrire les événements quotidiens de sa société. Pour les écrivains inspirés par la Négritude, il paraît que nous avons plutôt affaire à un type de romancier qui doit répondre à une certaine demande et remplir de gré ou de force une certaine fonction sociale. Dans cette optique, le romancier négro-africain doit traiter sans cesse

les sujets suivants: esclavage, colonialisme, assimilation, racisme et culture africaine authentique. Quelle que soit la partie que le romancier veuille jouer, il faut la jouer à partir de la représentation que les autres se font de lui. Il peut vouloir modifier le personnage que l'on attribue à l'homme de lettres dans une société donnée; mais pour le changer il faut qu'il le coule d'abord dans le moule de cette société. La société joue un rôle de magistrat qui va sanctionner quiconque ne suit pas les lignes d'action établies. Le public cerne souvent le romancier comme nous verrons au cours de ce travail, il l'investit et ses exigences impérieuses ou sournoises, ses refus, ses fuites sont les données de fait à partir de quoi l'on peut construire une oeuvre. En tant que romancier négro-african dont la race fut transportée dans les Plantations des Etats-Unis, le public veut qu'il écrive seulement des Noirs ou des Blance vus par les yeux des Noirs. Donc, on ne peut pas supposer un instant qu'il accepte de passer sa vie dans la contemplation du Vrai, du Beau et du Bien éternel quand la majorité des nègres sont tenus en servitude dans certains pays africains. Pour le romancier négro-africain on n'a pas le temps de faire des oeuvres fantaisistes, d'aborder les sujets comme "amour" ou de suivre le principe de "l'art pour l'art". Il est écrivain engagé pour sauver la culture africaine pour donner à ses compatriotes un sens de fiérté et condamner en terms très forts les ennemis de la liberté et les agents de l'oppression.

Ce que voulaient les écrivains de la négritude ou plutôt ce qui exigaient les pères de la négritude c'est que le romancier traite les sujets bien déterminés à l'avance. Chaque fois que le romancier

abordait un sujet en dehors de la terre commune, on lui reprochait d'avoir manqué à son devoir, d'avoir abandonné la cause, la lutte collective, dirigée contre ces maux: colonialisme, racisme, assimilation. C'est ainsi que Camara Laye et Mongo Beti ont été sévèrement critiqués parce que leurs romans: L'Enfant Noir, Mission Terminée ne traitaient pas directement les problèmes de l'époque. Voilà les commentaires de David Diop à propos de "Mission Terminée":

> Mission Terminée n'est pas qu'une cascade de situations burlesques, de coucheries plus ou moins ratées, de soûlographies collectives. A travers des tableaux colorés, des traits de moeurs pittoresques se devine parfois la "main du Patron", invisible mais vigilante, comme une protection ou une menace. Mais tout cela fait-il le poids quand autour de nous en Afrique, tant d'événements majeurs sollicitent notre attention? Nous ne pensons pas qu'il soit abusif de demander à nos romanciers d'être témoins actifs de ces événements. C'est pourquoi nous considérons le dernier roman de Mongo Beti comme d'agréables vacances. Les courtes vacances d'un auteur que nous apprécions et qui a bien d'autres mission à terminer...[25]

Nous voyons donc que d'après David Diop, Mongo Beti en négligeant de parler du colonialisme était vraiment en vacances, vacances dont on souhaite qu'il sera bientôt de retour pour assumer ses fonctions. Et encore, à propos de L'Enfant Noir, Alexandre Biyidi (Mongo Beti) a dit ceci:

> Quiconque a lu le touchant "Black Boy" par Richard Wright et qui serait tenté de comparer les deux romans sera immediatement frappé par les lacunes très evident dans l'oeuvre du Guinéen. Ce livre trompera tous ceux qui trouvent que dans ce pays, il est catégoriquement important que l'écrivain se défend contre une littérature qui se justifie

> par le principe "l'Art pour l'Art". En effet, il n'est pas question ici de l'oeuvre mais de la mentalité dont le livre est malheureusement le produit. Comme le choix d'un titre implique une sorte de défi, Wright dédaigne la moindre flattérie à l'égard du goût public. Il pose les problèmes quoique brut. Il évite les banals, futile et naïf. Quant à Laye, il se contente obstinément d'anodin, facile, pittoresque et aussi de plus lucrative. Est-ce que ce Guinéen, Africain, comme il aimerait nous faire croire, un garçon très intelligent, n'a jamais rien vu que l'Afrique tranquille, belle et maternelle? Est-il possible que Laye n'ait même une fois assisté à la moindre jugement de l'administration coloniale?[26]

Si l'on observe de très près les citations ci-dessus on comprend tout de suite les titres mêmes des années avant l'indépendance: Minerai roi, Le Docker Noir, Une vie de boy, Ecoute, homme blanc. En somme, on distingue à partir de ce moment un roman engagé et un roman non-engagé. Les romanciers véritablement engagés que nous étudierons successivement dans les pages qui suivent seront ceux qui sont dans une large mesure fidèles aux exigences de la Négritude.

I. L'Esclavage

L'esclavage comme thème du roman est peut traité dans les romans négro-africains. Chez les Antillais: Sainville, Glissant, par exemple, reviennent très souvent sur le thème de l'esclavage, dont la blessure est incroyablement vivace encore. Mais les Africains eux aussi avaient à se plaindre de la privation de liberté. Par une sorte de solidarité, ils s'intéressent à l'esclavage ancien, mais plutôt sous son aspect historique: ils étudient les archives pour décrire la traite et

tentent d'expliquer la décadence de l'Afrique. Kesteloot affirme même que

> l'esclavage n'est jamais, chez eux, un thème d'inspiration littéraire...[27]

Comme la plus part des romans négro-africains, engagé ou non, racontent la biographie de l'auteur, il est inconcevable que le romancier traite un sujet dont il n'a pas été lui-même témoin. C'est pourquoi il n'y a pas un roman qui soit consacré à ce sujet. Les thèmes les plus banals sont, le colonialisme et la culture traditionnelle que nous aborderons dans les paragraphes ci-après.

Jacques Alexis souligne même cet aspect d'engagement en affirmant que

> Dans la conjoncture actuelle, dans l'aliénation historique qu'ont connue nos peuples respectifs, la mission de nos créateurs est de chanter les beautés, les drames et les luttes de nos peuples exploités en repensant des canons mis au point par les cultures occidentales en fonction des trésors culturels nés sur notre sol...[28]

On trouve dans une telle reflexion comme dans les observations de Diop et de Biyidi, que le romancier négro-africain doit créer des oeuvres artistiques qui prolongent le génie natif de son peuple. Il doit travailler à dénoncer l'aliénation raciste, colonialiste, impérialiste. En affirmant la présence de l'Afrique avec toutes ses contradictions et sa foi en l'avenir, "le romancier contribuera à la renaissance de nos cultures nationales..."[29]

Au cours du Congrès international des écrivains et artistes noirs en 1956, à la Sorbonne, L.S. Senghor déclara que la

> littérature africaine est une littérature engagée...[30]

car la poésie et le roman africain apparaissent dans leur ensemble "déterminés" par la situation coloniale et le poète et le romancier africain y ont vu le plus souvent les armes miraculeuses pour abattre leurs vainqueurs omniscients mais naïfs. Leo Damas avait même déclaré que "le temps du refoulement et des inhibitions" a fait place à un autre âge; celui où l'homme colonisé prendra conscience de ses droits et de ses devoirs d'écrivain. Alors, les romanciers négro-africains ne vont plus imiter servilement les grands romanciers français, Stendhal, Zola, Balzac et autres. Désormais les romancier sont tenus de traiter des sujets tels que: la pauvreté, l'analphabetisme l'exploitation de l'homme par l'homme, le racisme et politique dont souffre l'homme de couleur noir, le travail forcé, les inégalités. Chez tous, le thème central s'ordonne autour d'un combat pour dissiper la nuit de l'oppression coloniale.

II. Le système colonial

S'il y a un théme très banal parmi la majorité des romans négro-africains, c'est le colonialisme. C'est un thème vaste car autour de lui tournent "l'assimilation", "le racisme", "l'oppression", "l'injustice", etc. Dans cette partie de notre exposé, nous examinerons quelques romans types pour essayer de démontrer comment le "colonialisme" a été refleté dans chaque roman. Il semble que les intellectuels négro-africains avaient reconnu le fait que "le colonialisme" était



leur plus formidale ennemi; le colonialisme était à la base de tous les maux dont souffrent le peuple noir; il faut l'abbatre au premier chef. Comme ces romans engagés sont les armes de la révolution, ils sont alors combatifs.

Le roman de "combat" africain s'inscrit parfois directement dans l'actualité politique: l'exemple le plus frappant à cet égard est sans doute le dernier roman de Sembène Ousmane, Les bouts de bois de Dieu, publié en 1960. L'ouvrage est dédié aux syndicalistes d'Afrique noire et il raconte la grève des cheminot du Dakar--Niger en 1947-48. C'est un long récit où le lecteur suit de ville en ville tout le long de la voie ferrée le déroulement de l'action. L'ouvrage se présente comme une synthèse de l'expérience d'un syndicaliste d'Afrique noire. On y voit se présenter tous les problèmes de l'action ouvrière; l'emprise sur les militants prompts à se décourager, la solidarité entre les territoires, l'appui des syndicats des autres branches professionnelles et des centrales métropolitaines, la collecte des fonds de solidarité. On suit jour par jour les réactions de la population, réserve quelque fois chez les anciens, inquiétude des femmes dont l'appui sera finalement décisif, manque de conscience de classe chez quelques évolués, collusion des parlementaires noirs et des autorités religieuses islamiques avec l'administration coloniale. On pénètre enfin dans le camp de l'adversaire, la direction de la régie, qui tente toutes les manoeuvres de diversion possible: création d'un syndicat concurrent, offre d'argent aux leaders, fausse tentative de

réconciliation, interdiction aux commerçants syriens de fair crédit aux familles des grévistes affamées, pour parvenir finalement au heurt sanglant entre les garde-cercles et la population. Ce qui revient sans cesse dans ce roman c'est l'injustice et la cruauté de l'administration coloniale.

On trouve aussi dans le roman de Bernard Dadié, Climbié (1956) une évocation de la lutte des syndicalistes et les nationalistes africains: Climbié se trouvera en prison pour avoir dénoncé dans un journal les injustices de l'administration coloniale; et lorsqu'il sera jugé par un magistrat européen, bien plus jeune que lui, il aura cette reflexion désabusée:

> Il débutait dans la carrière et Climbié et ses amis avaient chacun au moins quinze ans de service. Mais ils devaient rester au bas de l'échelle, leur sphère...[31]

Il est bien évident que Bernard Dadié fait dans Climbié une critique de la volonté française d'assimilation, interdiction des dialectes locaux dans les écoles, par exemple, de l'isolement des ménages européens, de la justice pénale française notamment, qui méritait d'être pris en considération. Climbié montre aussi quel pouvait être l'état d'esprit des jeunes gens qui n'avaient pu, comme le héros de Camara, poursuivre leurs études en France et végétaient en consquence dans les postes subalternes de l'administration locale.

L'exploitation du travailleur ou du paysan africain par le système colonial a aussi fourni le thème de plusieurs romans. Certains romanciers s'engagent à critiquer par tous les moyens ce système hideux.

Le premier livre de Mongo Beti, Ville Cruelle, tourne en effet autour de deux événements d'order économique: un patron européen qui ne donne pas d'argent à ses ouvriers naïfs; un jeune paysan africain qui voit l'administration lui refuser la vente du cacao. Le patron européen est tué au cours d'une rixe avec les ouvriers venus lui réclamer leurs salaires: le coupable c'est Koumé. La police se lance à sa recherche. Il est aidé par le jeune paysan Banda, qui vient d'être passé au tabac par la police parce qu'il a protesté contre la décision du service de contrôle qui a déclaré impropre à la consommation ses deux cents kilos de cacao, fruit d'une année de soin. Banda a commis l'imprudence de ne pas "s'entendre" avec les contrôleurs. Partout dans ce roman Beti critique et ridiculise tour à tour l'administration française et les commerçants grecs.

> En remontant plus haut, on pénétrait dans le Tanga proprement commercial. Le 'Centre commercial', comme on l'appelait: on aurait tout aussi fait de l'appeler le centre grec. Tout le long des rues les enseignes sonnaient grec: Caramvalis, Despotakis, Pallogakis, Mavromatis, Michalides, Stanevides, Nikitopoulos--et l'auteur en passe...[32]

Si nous étudions les personnages nous verrons combien Mongo Beti dénonce l'antinomie entre Noirs et Blancs. Koumé a volé, mais son vol est légitime. Il meurt parce que la mort est le seul refuge de l'esclave. Beti insiste sur les bâtiments administratifs où les Blancs défendent leurs intérêts contre les Noirs, où la Résidence est gardée, où l'ordre établi sous-entend que toute tentative de rébellion s'achèvera dans le sang. Au fond, sur un ton léger Mongo

Beti s'engage à attaquer le système colonial, et ses collaborateurs, à savoir, les commerçants grecs et les missionnaires. Enfin dans Sans haine et sans amour, comme dans Ville cruelle et comme dans Pauvre Christ de Bomba, l'auteur poursuit son combat contre le colonialisme. Dans ce dernier roman, il critique surtout les missionnaires. Selon M. Thomas Melone, cette hargne contre le prêtre s'explique par la solidarité étroite qui a uni dans leur action coloniale le prêtre et l'administrateur des colonies. Parce que si le prêtre ne condamne pas, au nom des principes qu'il est chargé de défendre, les exactions de l'administration c'est qu'il s'en fait implicitement complice. Parce que la conduite personnelle de certains prêtres fut un scandale que ne réussit même pas à camoufler leur haute situation sociale. Parce que enfin, certaines méthodes d'apostolat utilisées auprès d'esprits primitifs et sans formation, "ridiculisaient le prêtre bien plus qu'elles n'édifiaient le néophyte..."[33] Mais c'est avant tout la solidarité entre l'administrateur colonial et le missionnaire que Mongo Beti attaque en termes sévères. Voice ce qu'il dit à propos du travail forcé:

> Oh! J'ai appris qu'ils venaient de commencer de creusement de cette route dont parlait si souvent M. Vidal, et qui doit traverser le pays des Tala. Il paraît que c'est terrible. On réquisitionne jusqu'aux femmes pour le chantier. Le bruit court même qu'ils viendront chercher des gens jusque chez nous...[34]

Bien que Beti ne soit pas aussi révolutionnaire dans Pauvre Christ de Bomba que dans Ville cruelle, il affirme toutefois que quelle que

soit la bonne volonté des missionnaires comme le Père Supérieur Drummond, ils deviennent finalement complices de l'égoisme des Européens et de l'âpre matérialisme de beaucoup de Noirs, qui, tel le ruse Zacharie, exploitent sans vergogne l'autorité qui leur est déléguée.

L'emprise du colonisateur sur le pays se concrétise par toute une série de mesures qui, comme beaucoup de romanciers l'ont montré, créent un climat sinon de terreur, du moins d'insécurité permanente. Les oeuvres qui évoquent cette atmosphère étouffante se situent entre les débuts de la colonisation et des années Cinquante. Se basant sur des écrits officiels et des ouvrages historiques aussi bien que sur les carnets de comptes commerciaux ou des livres de bord, Benjamin Matip résume les principales influences qui précédèrent l'ignoble commerce de la traite depuis le XVe siècle. Ça, c'est l'histoire car le romancier aborde bien autre chose. Dans Afrique, nous t'ignorons, Benjamin Matip évoque les dangers que fait peser sur les habitants de Bidoé la menace de la conscription, car, depuis quelque temps, des rumeurs de guerre en Europe semblent se confirmer. Ce que Matip dénonce par dessus tout c'est l'exploitation d'un paysan noir par les commerçants blancs; mais son héros, Samba s'attaque à la vieille génération des petits planteurs noirs qui acceptent passivement l'ordre colonial. Mongo Beti préfère l'oeuvre de Matip, car selon lui "L'Enfant Noir n'est pas un temoignage... malgré le titre ambitieux..."[35] Dans Afrique, nous t'ignorons, on trouve un roman engagé parce que l'auteur nous peint des commerçants Blancs qui, sous l'oeil bienveillant des autorités,

volent les petits planteurs africains. Les vieux acceptent stoïquement cet état de chose "allant parfois jusqu'à offrir des cadeaux à leurs étranges protecteurs..."[36]

Dans Cette Afrique-là, Jean Ekelle-Matiba, Camerounais, lui aussi fait le procès du travail forcé au Cameroun entre les deux guerres: corvées, bastonades, imprisonnements accablent le héros qui a eu le tort de ne pas vouloir servir l'administration française après le départ des Allemands auxquels il devait d'avoir pu poursuivre ses études, et qui avait entamé une brillante carrière interrompue par leur défaite. C'est ainsi que Ekelle-Matiba fait raconter dans une lettre adressée au narrateur par un employé de l'administration, la vie dans le bureau et les rapports avec le public indigène. Comme le constate avec amertume Joan: Le fonctionnaire de ces temps est devenu plus affreux que ces bourgeois de l'époque de la naissance du machinisme dont on nous parlait à l'école.

> Il extorque de l'argent aux indigents, aux vieilles femmes sans soutien, aux infirmes, aux lépreux et jusqu'aux mourants...[37]

C'est peut-être le roman d'Olympe Bhêly-Quénum, Un Piège sans Fin qui décrit le mieux le système colonial. M. Quénum traite les thèmes du racisme du travail forcé de l'humiliation de la population indigène et de l'état affreux des prisons. Il évoque un cas d'un Tertullien, un Français qui abandonne sa femme africaine pour rester fidèle à sa race.

> Tertullien retourna dans sa patrie en abandonnant sa femme et ses enfants, sous prétexte qu'il détestait la honte et l'humiliation, selon son propre aveu. Car à l'entendre c'est, aussi bien dans son pays que dans sa race, une avarie que de s'unir à une négresse au point d'en avoir des enfants...[38]

M. Quénum imagine une situation où Bakari ne pouvant plus supporter le fardeau de travail forcé s'est suicidé.

> Quelle est cette histoire de travail forcé? J'ai toujours vu des gens travailler sous la surveillance et les menaces de ces gardes imbéciles sans avoir cherché de savoir si oui ou non les travailleurs étaient des prisonniers.
> . . . .
> Tout le monde voyait mon père étreindre nerveusement sa dague... il plonge la dague dans son coeur! Le sang coulait avec furie...[39]

Le Commandant de Cercle exige le travail forcé, donc abuse des pouvoirs qui lui sont confiés même si, par ailleurs, ce travail est estimé indispensable, si l'opprimé (Bakari) dit non à l'oppresseur. Une critique latérale des moeurs européennes: le Sud du Dahomey depuis longtemps sous l'influence des Blancs a été perverti; aussi les traditions ont-elles perdu de leur vigueur au bénéfices de "subtilités bêtes qu'on appelle là-bas intelligence, et de toute les insolences". Enfin, dans le monde des prisons, les Noirs couchent dans des cachots et les Blancs dans des cabines spéciales.

> Boullin m'a dit qu'Affôgnon s'était suicidé pour échapper à la souffrance... c'est ce que je ferai aussi dès que l'occasion s'en présentera. Il faudrait pouvoir éviter des souffrances aussi inutiles; plutôt la mort que ça...[40]

On voit à travers ces romans que la société africaine n'est pas seulement brimée par l'autorité européene "légale". Elle se heurte aux pires difficultés dès qu'il s'agit d'assurer sa subsistance.

Avec O pays, mon beau peuple de Ousmane Sembène, le héros s'attaque au monopole des sociétés européenes qui achètent à bas prix les produits des cultures industrielles, en fondant une coopérative: il se heurtera à l'indifférence de l'administration et sera assassiné par des tueurs à gage des compagnies inquiètes de voir leur privilèges menacés. L'attaque est dirigée contre les représentants de l'impérialisme, c'est à dire, les commerçants racistes.

Dans la plus part de ces romans négro-africains, la prison, le passage à tabac, l'humiliation raciale constituent les thèmes principaux.

Dans les deux livres de Ferdinand Oyono nous trouvons les mêmes éléments d'engagement. L'épisode de la prison constitue l'aboutissement du drame: dans Une vie de boy, Toundi le jeune serviteur, accusé d'un vol qu'il n'a pas commis, meurt d'épuisement en essayant de s'échapper de l'hôpital où il a du être admis à la suite des brutalités de son interrogatoire. Dans Le Vieux Nègre et la médaille, Oyono nous peint l'attitude des colonisateurs envers leur serviteurs nègres. Meka s'est donné à la chrétienté. Ses deux fils, il les a donnés à la France et, pour le Bon Dieu représenté ici par la Mission catholique, il donne sa tête. Une médaille qu'il recevra des propres mains du Haut Commissaire vient récompenser sa générosité. Et Meka en est fier. Et ses malheurs?

D'abord l'hypocrisie de ces Blancs qui se disent amis, alors que l'on ne peut parler au Haut Commissaire que comme au tribunal. Mais tandis qu'il rentre chez lui, il perd son chemin et s'égare au quartier des Blancs. "Il se trouve plus tard battu, maltraité, dans un géôle. Adieu illusion!"[41]

III. L'assimilation

L'assimilation constitue un thème commun parmi ces romanciers engagés. Par voie des épisodes et des personnages, ils s'efforcent de déconseiller aux Négro-Africains de ne pas se laisser assimiler. En Afrique l'assimilation n'a pas atteint toutes les couches de la population. Le premier effet du colonialisme a été de démembrer les institutions. Le second de déraciner parfois non seulement les individus mais les peuples entiers d'un point à un autre du continent. Les colonisateurs ne s'intéressaient pas à la population et souhaitait même la disparition de cette dernière, à l'exception des auxiliaires de la colonisation. C'est sur celle-là et leurs familles, citadins en général qu'agit l'assimilation. Ils constituent en général le personnel qualifié de la vie coloniale.

> Rien de leur passé n'a de valeur. Ni moeurs, ni culture. Simple matière vivante, ces indigènes sont invités à se prêter aux moeurs, à la logique, à la langue du colonisateur, à qui ils doivent aussi emprunter jusqu'aux ancêtres...[42]

Les romanciers négro-africains s'engagent à dénoncer le système colonial. Par la politique d'assimilation les Blancs prétendaient que l'homme noir

> était une simple 'tabula rasa' sur laquelle on doit nécessairement écrire les mots de la culture métropolitaine française, pour le sauver du barbarisme...[43]

Dans Le Docker Noir de Sembène Ousmane, un personnage rejette sa citoyenneté française, la pierre angulaire de la politique d'assimilation, et il dit: "Même s'ils devaient m'enlever chaque matin un morceau de ma chair... je ne suis pas Français..."[44]

Avec le roman de Mongo Beti Pauvre Christ de Bomba nous rencontrons la même politique d'assimilation, cette fois en matière de religion. Les Blancs voulaient imposer leur religion en Afrique comme si les Africains ne connaissaient pas Dieu avant l'arrivée du christianisme. Le Père Supérieur Drummond était bien étonné de trouver que son oeuvre n'avançait pas. Lorsqu'il se demande avec ingénuité pourquoi les gens de Bomba et du district sont aussi imperméables, après ses vingt ans d'active présence missionnaire, son cuisinier africain lui fait cette réponse:

> Les premiers d'entre nous qui sont accourus à la religion, à votre religion, y sont venus comme à une école où ils acquerraient la révelation de votre secret--le secret de votre force, la force de vos avions... Au lieu de cela, vous vous êtes mis à parler de Dieu, de l'âme, de la vie éternelle etc. Est-ce que vous imaginez qu'ils ne connaissaient pas tout cela avant, bien avant votre arrivée? ...[45]

Malgré la bonne volonté du Père Drummond le "sixer" n'a pas réussit. Donc, la méthode d'assimilation imposée par l'Europe en Afrique n'était qu'un phénomène superficiel. Mongo Beti insiste dans Pauvre Christ de Bomba, que toutes les choses occidentales en Afriques

n'étaient que pour un moment et n'aboutiront à rien. Avec le temps la culture imposée se verra purgée de tout ce qui n'est pas vrai, de tout ce qui n'a pas de sens pour la vie de l'Africain. Certes il y aura une coopération, comme nous le dit Senghor, mais il ne sera pas question d'une culture unique et absolue et supérieure tentant d'avaler les valeurs africaines.

IV. Culture africaine authentique

Nous venons d'évoquer des romans qui décrivent la situation coloniale en attaquant le racisme, l'oppression, l'injustice, et l'assimilation. Mais certains romanciers s'engagent à nous rappeler des valeurs africaines qui sont aussi bonnes sinon supérieures à celles de l'Europe. En chantant la culture africaine ces romanciers veulent donner à l'homme noir la confiance en lui-même, car l'enfant africain ne sera un homme complet que si l'éducation, l'école reconnaissent, et le familiarisent avec, tous les "horizons de son passé et toutes les dimensions de sa vie sociale..."[46] Dans cette forme d'engagement le romancier prétend se battre pour assurer le triomphe de nos valeurs et faire reconnaître l'authenticité de notre culture. Il entend prouver au monde que l'Afrique est pourvue d'une culture qui ne doit rien à l'Europe et qui ne le cèdent en rien aux autres cultures.

Voici à titre d'exemple des romanciers négro-africains qui évoquent avec admiration les valeurs traditionnelles. Dans Mirage de Paris, Ousmane Socé décrit l'effet que le jazz produit à Paris:

> Ils se recueillirent un instant les yeux clos, comme pour retrouver un état d'âme que le tumulte d'alentour avait refoulé... Ils relevèrent doucement la tête et leurs doigts changèrent la guitare du frisson de leur tristesse...[47]

Parmi les romanciers ou conteurs qui ont transcrit intégralement certaines périodes de l'histoire de leur pays exactement comme la tradition les leur avait transmises, citons Birago Diop. Son Contes d'Amadou Koumba est un document unique sur le folklore et la culture traditionnelle. Cette oeuvre nous donne également une idée très vraie de la littérature ancienne de l'Afrique. C'est au fond les mêmes qualités qu'on trouve dans deux ouvrages plus proprement historiques, La légende de M' Pfoumou Ma Mazono de Jean Malonga et Soundjata ou l'épopée manaingue de Djibril Tamsir Niane, qui reproduissent dans leur totalité certaines données de la culture traditionnelle. La legende de M'Pfoumou entre tout à fait dans l'esprit de l'Afrique traditionnelle en insistant en particulier sur l'importance de la magie et des forces qui peuplent l'univers et qu'il faut savoir éviter ou même se concilier pour devenir un chef. Le livre décrit également la communauté idéale que fonde le héros après avoir triomphé des Bakongo qui vivaient de l'esclavage. L'auteur entend continuer l'oeuvre des griots dont il définit ainsi le rôle qu'ils jouaient dans l'ancienne société.

> Si aujourd'hui, le griot est reduit à tirer parti de son art musical ou même à travailler de ses mains pour vivre, il n'en a pas toujours était ainsi dans l'Afrique antique. Autrefois les griots étaient les conseillers des rois, ils déternaient les Constitutions de royaumes par le seul travail de la mémoire...[48]

Dans la société africaine bien hiérarchisée d'avant la colonisation, où chacun trouvait sa place, le griot nous apparaît comme

l'un des membres les plus importants de cette société car c'est lui qui, à défaut des archives détenait les coutumes. Les boulversements sociaux dus à la conquête fait qu'aujourd'hui les griots vivre autrement; aussi tirent-ils profit de ce qui jusqu'là avait été leur fief, l'art de la parole et la musique. D.T. Niane s'attaque au mythe de la supériorité des sources écrites. "L'Occident nous a malheureusement appris à mépriser les sources orales en matière d'histoire; tout ce qui n'est écrit noir sur blanc étant considéré comme sans fondement. Aussi, même parmi les intellectuels africains il s'en trouve d'assez bornés pour regarder avec dédain les documents "parlants" que sont les griots et pour croire que nous ne savons rien ou presque rien de notre passé, faute de documents écrits..."[49]

Selon M. Niane, tous ceux qui croient à la supériorité de sources écrites prouvent tout simplement qu'ils ne connaissent leur propre pays que d'après les Blancs. Ce que ces romanciers qui s'engagent à nous rappeler notre passé oublient très souvent, cependant, c'est que l'Afrique est en plein évolution. Nos sociétés ne sont plus les petites communautés d'autrefois. Les exigences modernes veulent que nous soyons en communication rapide avec le monde entier. L'expérience a montré qu'il y a parfois des défauts dans les sources orales parce que les griots n'ont pas des têtes électroniques. Les griots devaient s'adapter au monde d'aujourd'hui. Au lieu d'encourager l'analphabétisme, je crois qu'il faut insister sur les avantages de savoir lire et écrire. Il n'est pas toujours facile de vérifier l'authenticité des sources

orales alors que les documents écrits ont une plus grande authenticité. Certaines de ces moeurs que décrivent, Hazoumé, Tamsir, Niane et Malonga sont aujourd'hui démodées. L'écriture est tout à fait nécessaire à l'époque où nous vivons. On n'arrive pas à imaginer qu'une civilisation sans écriture puisse affronter le problème du développement.

CHAPITRE III

L'ENGAGEMENT POURRA-T-IL ETRE PARFAIT?

Suivant les critères établis par certains intellectuels nous avons essayé de montrer que la littérature négro-africaine est essentiellement, engagée. Cet aspect d'engagement, nous l'avons vu, caractérise la plupart des romans parce qu'au fait les romanciers s'engagent à traiter les thèmes tels, assimilation, colonialisme, oppression, aliénation, racisme et par dessus tout, la culture africaine authentique. Or comme cet engagement implique aussi une révolte, il semble que le romancier négro-africain se voit designé comme le porte-parole de son peuple. Il est en quelque sorte un messie du peuple opprimé. Mais le romancier qui va jouer le rôle de prophète, de rédempteur doit aussi s'identifier avec son peuple car il ne saurait rester couper de lui s'il veut étre écouté. Le romancier engagé pour une collectivité a un message sacré pour son peuple et il lui faut se faire connaître; il doit aller de porte à porte chantant ses valeurs même qu'il veut que la masse en prenne conscience. Et chaque fois que le romancier n'arrive pas encore à se faire entendre, c'est qu'il manque en son devoir. Pour mieux remplir sa mission il faut qu'il y ait nécessairement un lien sacré entre le romancier et son peuple. Un roman engagé a un but, une destination, c'est la communauté même. Nous nous posons alors cette question: est-ce que les romanciers négro-africains "n'ont plus d'autres problèmes que celui de la joie d'écrire?..."[50] Ce serait très beau! Mais

nous savons que le romancier négro-africain se trouve dans une situation très difficile, sa tâche est excellente mais trop compliquée. Il a à franchir certains obstacles pour effectivement exécuter sa mission. Tout d'abord il doit faire face au problème de l'unité culturelle de l'Afrique . "Est-ce qu'il écrit un roman national, tribal ou africain?"[51] On dit souvent que les romanciers négro-africains devraient exalter les valeurs africaines authentiques. Mais quelles valeurs? On ne peut pas prétendre que les valeurs sont uniformes et identiques partout en Afrique noire. Il arrive très souvent que chaque romancier encadre seulement les valeurs de sa tribu ou de sa nation; ainsi le roman aura une portée très restreinte. La meilleur idée serait de faire en sorte que le roman négro-africain soit lu par les Africains de tous les pays africains puisque c'est avant tout aux Africains que le romancier devrait s'adresser. Mais le problème de l'unité culturelle c'est au fond, un faux problème; pour faire plus "africain",[52] certains sont tentés de rester dans les sentiers battus des thèmes bien éprouvés (souffrance nègre, colonisation, Afrique des Ancêtres) et se perdent dans la banalité. Il faudrait que les romanciers négro-africains aient plus de foi dans la civilisation africaine et ne redoutent pas de s'y plonger. "Car il y a plus d'africanité dans Soundiata de Tamsir Niane, dans Un Mari de Guillaume Oyono que dans certains romans africains."

Comme le disait André Gide: c'est en approfondissant le particulier qu'on accède au général. Ce n'est pas en criant "Seigneur, Seigneur" ou plutôt "Afrique, Afrique" que les orphées noirs retrouveront

leur négritude s'ils l'ont perdue. La plupart des romanciers ont été formés en Europe, donc coupés de leur milieu traditionnel. Il s'ensuit alors qu'il y a un fossé qui les sépare des leurs. Il faut franchir ce fossé pour manifester valablement les Africains d'aujourd'hui. Reste à savoir pour qui le romancier négro-africain écrit-il. Pour écrire il faut penser à un public. Le romancier négro-africain a-t-il un public? Si oui, est-ce que ce public comprend bien son message? Jean-Paul Sartre a dit que:

> Si donc un Noir des Etats-Unis se découvre une vocation d'écrivain, il découvre en même temps son sujet: il est l'homme qui voit les Blancs du dehors, qui s'assimile la culture blanche du dehors et donc chaque livre montrera l'aliénation de la race noire au sein de la société américaine...[53]

Mais on peut trouver son sujet sans toutefois être sûr de son public. A qui donc Richard Wright s'adresse-t-il? Certainement pas à l'homme universel: il entre dans la notion d'homme universel cette caractéristique essentiel qu'il n'est engagé dans aucune époque particulière et qu'il ne s'émeut ni plus ni moins sur le sort des nègres de Louisiane que sur celui des esclaves romains du temps de Spartacus. Wright ne peut songer non plus à destiner ses livres aux racistes blancs de Virginie qui ne les ouvriront pas. Ni aux pays noirs des bayons, qui ne savent pas lire. Et s'il se montre heureux de l'accueil que l'Europe réserve à ses livres il est manifeste, cependant, qu'il n'a pas songé d'abord, en les écrivant, au public européen. L'Europe est loin; d'ailleurs on ne peut pas attendre beaucoup des nations qui

ont asservi les Indes, l'Indochine, l'Afrique noire. Il suffit de ces considérations pour définir ses lecteurs: il s'adresse aux Noirs cultivés du Nord et aux Américains blancs de bonne volonté. Pour revenir à la question que nous avons posée plus haut, comment définir le public du romancier négro-africain?

I. Le romancier et son public

Pour les romanciers négro-africains la question de définir ou d'envisager un public est très difficile. Oyono, Dadié, Sambène et autres écrivent bien mais leurs romans ne pénètrent pas assez cette société qu'ils veulent sensibiliser. Nombreux sont ceux qui n'hésitent pas à parler de crise, d'un état de crise engendré par la nécessité de procéder au renouvellements des thèmes à l'application de notre littérature aux temps nouveau, à la période post-coloniale. Mais on sait que le devoir commandait aux romanciers d'être à la pointe du combat, de mettre leur art au service de leur peuple. A divers rassemblement nos écrivains prirent un engagement qui devait décider de l'orientation de la littérature africaine, celui de rejeter toute la conception de gratuité de l'art et de combattre le colonialisme sous toutes ses formes jusqu'à son extirpation de leur pays. C'est ce qui explique que les oeuvres des dernières années reflétent si nettement l'intention satirique de leurs auteurs en se signalant par la véhémence du ton, si ce n'est par finesse de l'ironie.

> Trop préoccupée de la lutte contre le colonialisme notre littérature semble avoir perdu de vue la nécessité de préparer l'avenir; trop conditionnée par son engagement, elle lui aura tout subordonné. La crise qu'elle traverse se traduit par extrême

> rareté des productions de valeur, par le silence des "grands", souvent accaparés par des occupations politiques...[54]

Une littérature engagée doit avoir pour but l'homme. Et en ce qui concerne la littérature négro-africaine c'est la masse. Il faut préparer la masse à prendre conscience de sa personalité, de son passé, de son avenir. Il est évident que "notre littérature cherche sa voie, qu'elle se trouve à la croisée des chemins".[55] Quelques critiques pensent que ces terreurs "vocalisent en secret". Mais la situation actuelle procède d'un besoin impérieux de sang neuf. Bien des terreurs d'autrefois semblent avoir fait leur temps "la relève est à attendre de nouveaux venus à la littérature"[56] qui n'ont ni épuisé leur talent dans des occupations peu propices à l'exclusion de l'art ni ruiné leurs possibilités dans un réalisme étroit et superficiel. Le romancier doit se demander sans cesse; comment peut-on arriver à communiquer directement avec la masse?

Au cours du deuxième congrès des écrivains et artistes noirs les écrivains soutenaient avec une unanimité remarquable, que selon l'expression de l'un d'eux.

> les misères de l'écrivain africain procéderaient pour une large part du fait qu'il n'a pas de public, que son oeuvre n'a pas de prise véritable sur le public africain pour lequel il prétend écrire...[57]

Dans l'un des tous premiers numéros de Présence Africaine, Léonard Sainville examine cette question du romancier négro-africain et son public en profondeur. Il reconnaît la position de l'écrivain africain

qui n'est compris de personne. La masse de peuple africaine est illétrée; l'Europe ne peut pas comprendre l'oeuvre africaine à fond parce que les Européens n'ont pas véçu les situations qu'évoque le romancier. L'Europe attend de lui autre chose "que le message qu'il se dispose à délivrer et il sent nettement qu'il est coupé de ses origines"[58]. Sainville définit ainsi les conditions qui devraient contribuer à la formation d'un public africain authentique.

> Condamnés, dit-il dans le présent à nous adresser à un public, en principe peu apte à saisir nos revendications et nos espoirs nous devons tout en forçant l'attention de ce public, tout en exigeant son audience et sa volonté de compréhension militer pour que l'autre public celui, pour qui nous écrivons s'élargisse à l'infini, devienne en temps record, le public idéal...[59]

Ce que Sainville lance ici c'est justement un cri d'alarme. L'écrivain africain n'a jamais eu de public, je veux dire, de public idéal. Il incombait donc manifestement à l'écrivain de se tourner vers son peuple, de le concerner par son oeuvre. C'est cette solution que recommendait le Congrès de Rome en 1958, qui fit un large écho à ces préoccupations. Recommendation, oui, mais dans quelle mesure les romanciers négro-africains ont-ils appliqué ces principes? Sainville disait que les écrivains négro-africains sont condamnés dans le présent à s'adresser à un public européen ou américain. Mais on sait que, quelle que soit la bonne volonté des lecteurs blancs, ceux-ci représentent l'Autre pour un romancier noir. Ils n'ont pas "vécu ce qu'il a vécu"[60], ils ne peuvent comprendre la condition des nègres qu'à la limite d'un

effort extrême et en s'appuyant sur les analogies qui risquent à chaque instant de les trahir. D'autre part, les romanciers négro-africains ne connaissent pas tout à fait ses lecteurs blancs: "c'est du dehors seulement qu'il conçoit leur orgueilleuse sécurité"[61], et cette tranquille certitude, commune à tous les Aryens blancs, que le monde est blanc et qu'ils en sont les propriétaires. Pour les Blancs, les mots qu'il trace sur le papier n'ont pas le même contexte que pour les Noirs; il faut les choisir au jugé, puisqu'il ignore les résonances qu'ils trouveront dans ces consciences étrangères. Ainsi chaque roman nègre contient ce que Baudelaire eût appelé "une double postulation simultanée"[62] chaque mot renvoie à deux contextes; à chaque phrase deux forces s'appliquent à la fois.

La lutte contre le colonialisme doit maintenant céder place à la participation, à l'édification de la cité future.

> De toute manière, écrit Signaté Ibrahim, le romancier n'a aucune influence réelle sur son pays. Son public étant supposé ignorer la langue dans laquelle il s'exprime, à Dieu ne plaise, il s'adresse aux Européens. C'est là une cruelle vérité...[63]

Il écrit avant tout, et apparemment sans remords, à l'intention d'un public étranger, c'est si vrai quil n'attend "la consécration que de Paris"[64]. Cette attaque aurait été sans objet, si elle n'était pas souvent reprise. Dans la Revue France-Eurafrique Urbain Dia-Moukori fait chorus avec Signaté lorsqu'il s'interroge: "Et aujourd'hui pour qui écrivent les écrivains noirs de la nouvelle génération?"[65]. A la lecture de certains romans dits "Africains" on se rende compte qu'il y manque de véritable élément africain. Il suffit d'un peu de réflexion

pour comprendre pourquoi. Les romanciers la plupart d'entre eux n'ont pas été à l'école de la littérature populaire, aussi le puissant fleuve de l'inconscient collectif se refuse-t-il de charriers écarts et les dépose-t-il sur les berges comme d'inutiles choses flottantes. Partout les Africains attendent le message du romancier mais malheureusement il n'y a pas encore un fil solide liant le romancier et son public idéal. Même aujourd'hui il y a encore certaines institutions de hautes études où la littérature africaine n'est pas inscrite au programme. On trouve des romans portant des titres africains mais qui au fait ne s'enracinent pas dans la terre fertile de l'Afrique. Ce n'est pas que les romanciers ont voulu consciement que la situation soit ainsi. Ils se trouvent dans le dilemme, et puisqu'il faut écrire, ils se dirigent vers l'Europe. L'Africain toute proportion gardée, ne lit pas ou lit très peu. L'écrivain africain n'entend pas demeurer prisonnier de son choix initial, il aspire à donner une représentation fidèle de son peuple "qu'il se disait résolu à libérer" [66]; il n'hésite pas à laisser son oeuvre en pâture aux européens pour augmenter ses gains. Mais le romancier négro-africain ne devrait pas se voir comme un prophète qui a été rejeté par son peuple et par conséquent il doit nécessairement se tourner ailleurs. Si à présent son public idéal ne vient pas à sa rencontre il convient d'aller trouver ce public, car écrire c'est aussi éduquer. Il y a quand même un public restreint en Afrique capable de lire mais ce qu'il faut faire c'est d'augmenter le pourcentage, autrement le romancier négro-africain deviendra le représentant, le porte-parole d'un groupe privilégié alors qu'il est destiné pour la masse.

Prenant conscience de la situation historique dans laquelle est née la littérature africaine, l'écrivain s'est senti le devoir d'incarner les aspirations profondes de son peuple mais "par opportunisme il a été amené à s'adresser au seul public européen estimant que le combat ainsi mené serait plus efficace"[67]. C'est ainsi que certains thèmes traités par les romanciers sont destinés uniquement à l'Europe et ne peuvent guère avoir de retentissement dans un public africain. Il faut citer d'abord le thème de l'amour par-delà les barrières raciales, particulièrement apte à fouetter la curiosité de l'Européen insuffisament informé sur l'Afrique. M. Bernard Mouralis dans sa thèse, Individu et collectivité souligne que "ce thème de l'amour n'est lui-même intéressant car ce problème touche en realité une infirme minorité"[68]. M. Kane dénonce dans Présence Africaine l'exotisme et rappelle très justement la tendance de la plupart des romanciers à dépeindre "l'univers édenique africain que la penétration européenne aurait perturbé"[69]. A ce thème est lié celui du "brassage des civilisations, du métis-culturel qu'un certain ton déclamatoire ne manque jamais de fausser"[70]. "En effet ajoute, M. Kane, quoi de plus poignant que la douloureuse incertitude de l'intellectuel, de l'Africain qui mesure la valeur de ce qu'il abandonne mais ignore si ce qu'il adopte ne sera pas la cause d'une certaine forme de dépersonnalisation, plus cruelle que les sollicitations dont il est l'objet du fait de sa situation entre deux mondes, dont l'un est par trop envahissant alors que l'autre se refuse à mourir?"[71]. Rares sont les thèmes de la littérature africaine qui ne reflétent pas son orientation européenne.

D'autre part l'influence du public européen n'impose pas seulement à l'écrivain certains thèmes qui lui sont chers, elle fausse l'ensemble de la vie littéraire jusqu'au contenu de ce qui devrait être spécifiquement africain et destiné, par la même, à satisfaire les aspirations profondes du public africain.

II. Les conditions économiques et sociales

Les conditions économiques et sociales qui permettent l'exercice de la littérature n'existent pratiquement pas. Celle-ci est éditée et lue en France. Et, fait beaucoup plus grave, c'est la France qui décerne les prix littéraires, par exemple, Prix Charles Veillon à L'enfant noir, et détermine ainsi l'orientation européenne de cette littérature sans se soucier le moins du monde de la place réelle que ces oeuvres seraient susceptibles d'occuper aux yeux d'un public africain. Le public européen n'accapare pas l'oeuvre du fait de son goût et de la communauté de langue mais aussi parce qu'il a derrière lui une enorme machine publicitaire. L'écrivain et on ne saurait l'en blâmer, veut "vivre du produit de son oeuvre"[72]. Au cours du deuxième congrès d'écrivains et artistes noirs certains écrivains avaient soulevé ce problème économique surtout en ce qui concerne la publication d'une oeuvre.

> Cet écrivain éprouve de sérieuses difficultés d'édition dans les conditions modernes et occidentales où il se trouve; son audience est donc le plus souvent limitée...[73]

De plus, cette littérature nous dit M. Mouralis, "qui naît en Afrique mais vit en France, tourne le dos non seulement à la culture traditionnelle--

cela va de soi--qui reste en grand partie inexplorée, mais aussi à la masse des clubs et des organisations culturelles populaires qui continuent aujourd'hui les anciennes classes d'âge et dont l'intérêt pour le théâtre et la littérature n'est plus à démontrer"[74]. Il y a un milieu féconde et dynamique qu'on a tort de négliger systematiquement car, au fond, c'est le seul à faire une littérature repondant aux préoccupations d'un public africain.

Pourtant, l'écrivain africain a des lecteurs qui le font vivre, des Européens et quelques lettrés africains. On pourrait donc encore envisager une belle carrière à cette littérature hybride. Mais le malheur veut que personne, ni les Européens ni les Africains, ne consente à la considérer d'un regard véritablement critique. Dans ces conditions il est difficile de savoir ce qu'elle vaut. Historiquement, la responsabilité de cet état de choses incombe d'abord à l'Europe. Nous avons dit plus haut que les romanciers africains avaient décidé de s'adresser à l'Europe pour des raisons tactiques. Ce choix eut d'abord pour conséquence d'imposer, au roman toute une série de thèmes chers au public européen. Cependant c'est surtout l'accueil de l'opinion européenne qui fut contestable. Les oeuvres ne furent jamais jugées sous l'angle strictement littéraire. On est parfois choqué par cette "présentation" qui figure sur la couverture du Débrouillard: "Ce livre, c'est sa vie, racontée par lui-même, Faye n'est pas seulement débrouillard, il n'est pas seulement champion de boxe; il est encore écrivain. Il a un don merveilleux, car il dit les choses n'importe comment, à sa façon, et sa modeste plume, magiquement, fait vivre le Sénégal, la misère, la

bonne humeur, la malice, le courage, la tendresse humaine, l'action bénéfique de la Providence..."[75]. Faye est un Noir heureux. Un Noir de demain peut-être, sans révolte, qui s'avance joyeusement vers un monde amical..."[76]. On pourrait multiplier les exemples de ce type de "présentation". Dès 1948, dans L'Orphée Noir, J.-P. Sartre mettait pourtant en garde ses compatriotes contre ce danger, mais son avertissement ne fut pas suivi. Les encouragements généraux qu'on prodiguait à la jeune littérature africaine risquaient fort selon lui de ressembler à "cette indulgence charmée qu'ont les parents au jour de leur fête, pour le compliment de leurs enfants..."[77]. Du côté africain, mais pour d'autres raisons, on arrive au même résultat. On ne cherche nullement à développer dans le public qui lit l'esprit critique sans lequel aucun progrès n'est possible. Tout ce qui est produit est systématiquement encensé par la presse, la radio, l'Etat et les meilleurs se trouvent ainsi rabaissés au même niveau que les pires. On ne saurait mieux encourager la médiocrité.

Nous avons vu alors que l'écrivain, quelle que soit son appartenance raciale et son statut politique, est aujourd'hui dépendant des forces économiques et des puissance politiques. Si le romancier est d'une origine social très pauvre il est invraisemblable qu'il produira une bonne oeuvre sans l'appui de quelques patrons que ce soient. Léonard Sainville a raison lorsqu'il dit: "finie l'époque où vivant de sa fortune ou de ses rentes, on produisait librement en toute quiétude, suivant son inspiration ou les encouragements du milieu franc de toute comprise ou de toute servitude, entretenant avec l'éditeur des rapports

dégagés de toute obéisance écoutant la seule voix de la conscience honnête..."[78]. Le romancier est de nos jours un intellectuel à demi besogneux, un appointé qui se débat avec les milles difficultés de l'existence.

III. Le problème de la langue

Parmi les difficultés du romancier négro-africain nous avons évoqué ceux d'ordre techniques, littéraires, économiques et sociales. Ce ne sont pas les seuls problèmes car la question de langue est cruciale dans une jeune littérature comme la notre. Plusieurs intellectuels noirs ont discuté ce problème dans des conférences et dans les Congrès des écrivains noirs. Seulement on n'a pas encore trouvé une solution satisfaisante. Dans un article intitulé Où va le roman? (1957), Jacques S. Alexis disait que:

> Les donnés du réel veulent qu'il (le romancier) utilise, dans un premier temps, la langue des colonisateurs--français, anglais, espagnol et même le portugais...[79]

M. Alexis formulait l'espoir que, probablement, avec l'accession de large masses africaines à la culture, on pourrait attendre dans un premier étape historique, le développement parallèle des langues "européennes et des langues exotiques..."[80] et que par la suite on verrait disparaître l'usage des premières au profit des autres. Ceci est bien beau! Mais on pourrait attendre la disparition de l'Etat plutôt que d'attendre que les langues européennes disparaissent. Les langues étrangèrs ne disparaîtront pas tant que les africains eux-mêmes ne

prennent des décisions dynamiques leur permettant d'introduire une langue ou des langues indigènes.

Ecrivant dans Présence Africaine, 1970, Thomas Melone signalait que "de tout le travail créateur chez l'artiste, l'objectif est de présenter au public mondial les oeuvres les plus significatives de notre littérature, sur la base de notre propre sensibilité esthétique, de notre propre évaluation des civilisations négro-africaines, de notre vision du devenir africain, dans le cadre de l'originalité de notre rythme, du mouvement inquiet de notre langue et des lois du patrimoine culturel universel..."[81]. Est-ce que la littérature négro-africaine a un langage? Si oui, ce langage ne sert pas encore comme moyen de communication entre le romancier et son public. Les romans sont écrits et pour comprendre le message il faut être capable de lire avec compréhension. Mais les romans sont écrits en langues étrangères; voilà ce qui est pire. La langue est l'outil d'un romancier. Lorsque le Nigérian Obiajunua Wali écrit dans Transition que la littérature africaine en langue européenne n'est qu' "un appendice dans le grand fleuve de la littérature européenne, elle est dépourvue de sang et de vigueur; elle n'a pas moyen de s'enrichir", ajoutant que, "jusqu'à ce que les écrivains et leurs sages femmes occidentales acceptent le fait qu'une littérature africaine authéntique devrait être écrite en langues africaines, ils continueraient à suivre un chemin sans issu..."[82], M. Wali exprime une opinion certes, contestée par beaucoup mais qui trouve des défenseurs aussi acharnés que lui-même et dont on peut trouver une justification dans le fait que Dio Fagunwa, le romancier Yoruba

écrivant en langue vernaculaire est plus populaire au Nigéria que Tutuola, son homologue écrivant en anglais. Un roman écrit en langue vernaculaire n'est jamais destiné à une élite littéraire mais s'adresse à chaque homme ayant accès au langage. Il semble que le moment n'est pas encore venu quand les romanciers aimeront écrire en leur propre langue. Mais s'ils continuent à utiliser des langues étrangères cela est très simple à comprendre. Senghor a défendu cet emploi presque exclusive des langues européennes en disant que c'est à cause de la situation dans laquelle se trouve le romancier négro-africain.

Analysant ce problème Claude Wauthier a dit dans Afrique des Africains les raisons pour lesquelles le romancier emploie une langue européenne sont souvent impératives: "la première est que la populations africaines n'ont connu l'écriture qu'avec l'arrivée des Européens"[83]. Les deux seules tentatives africaines d'inventer une écriture propre à des dialectes d'Afrique noire--celle de la tribu vaï au Libérie qui semble remonter au debut du XIXe siècle, et celle plus récente du sultan des Bamoun, Njoya, amorcée au temps de la colonisation allemande au Cameroun--sont restées en effet sans portée pratique; l'alphabet vaï et l'alphabet bamoun ont à peine été utilisés et sont devenus rapidement, au vrai sens du mot, lettres mortes..."[84].

La seconde raison de l'emploi des langues européennes, continue M. Wauthier, est l'incroyables multitudes des dialectes africaines: sur un total approximatif de 2.000 langues dans le monde "les spécialistes en recensent de 700 à 1000 pour la seule Afrique..."[85]. Il est clair que dans ces conditions que toute oeuvre écrite dans une langue africaine

ne peut avoir qu'une audience réduite, malgré l'existence de certains groupes linguistiques importants, mais qui restent l'exception, comme les Haousa ou les Peuls, ou des langues commerciales comme le Swahili, parlé dans toute l'Afrique orientale anglaise.

La troisième est le résultat de la politique suivie en matière d'enseignement par les puissances coloniales, en particulier la France. Dans les colonies françaises en effet, l'emploi des langues vernaculaires était interdite dans les écoles et l'enseignement devait se faire exclusivement en français. "Cette application à l'enseignement de la doctrine de l'assimilation, et qui en était une des pierres angulaires, était très stricte, et seules y échappaient les écoles corraniques"[86]. C'est ainsi que Bernard Dadié dans son roman Climbié raconte ses impressions d'écolier quand fut édicté le règlement interdisant aux élèves de parler leur langue maternelle en classe, même entre eux et comment cette interdiction était devenue un moyen de désigner les élèves chargés, à titre de punition, des corvées de balayage et de nettoyage de l'école. Pour D. Diop, l'écrivain africain sait qu'en écrivant dans une langue qui n'est pas celle de ses frères il ne peut traduire véritablement le chant de son pays. Mais, en luttant par ses écrits pour la fin du régime colonial, le créateur noir d'expression française contribue à la renaissance de nos cultures nationales"[87]. Mais puisque cette lutte concerne tout le peuple on ne saurait se combattre efficacement dans une langue étrangère. Pour Jean-P. Sartre, l'emploi de la langue des colonisateurs est un moyen de lutte: "A la ruse du

colon, affirme Sartre dans Orphée Noir, les écrivains noirs répondent par une ruse inverse et sensible! puisque l'oppresseur est présent jusque dans la langue qu'ils parlent, ils parleront cette langue pour la détruire..."[88].

Certains intellectuels africains déplorent cet état de chose, où l'écrivain négro-africain se sert presque exclusivement de la langue étrangère. Dans Présence Africaine, (1959) J. Rabemananjara remarquait que: "la langue du colonisateur est devenue aux colonisés aussi familière que celle de leurs mères. Il en est parmis eux qui n'en connaissent point d'autres..."[89]. Il ne serait donc pas exact de parler de notre "aliénation". Si "aliénation" il y a, continue M. Rabemananjara, c'est plutôt la langue elle-même qui en serait affectée. Nous nous sommes emparés d'elle, nous nous la sommes appropriés, au point de la revendiquer nôtre au même titre que ses detenteurs de droit divin et il nous arrive, à ce propos, de nous sentir aussi français, anglais, ibériques..."[90]. S'adressant au Congrès des écrivains et artistes noirs qui s'est tenu à Rome en 1958, M. Rabemananjara a déclaré: "Notre congrés, à la vérité c'est le Congrès des voleurs de langues. Ce débit au moins nous l'avons commis!..."[91]. Et il conclut en disant que "notre fidélité à la culture reçue serait le prix de notre infidèlité à nous mêmes..."[92]. Pour être fidèle à l'Afrique il faut lui parler en sa langue.

Eric Williams va même plus loin. Il évoque la situation en Inde sous les Anglais pour montrer le ridicule d'écrire en langue du

colonisateur. Bien que l'Inde n'ait pas été capable d'atteindre son but, nous dit M. Williams, qui était de rendre possible le contact et la communication entre les provinces, Gandhi, le leader politique et l'homme de culture s'opposa ouvertement à la politique de force de la langue anglaise instituée par Macaulay un siècle auparavant dans le but délibéré "de former une classe qui puisse être interprète entre nous et les millions de personnes que nous gouvernons--une classe de gens indiens par le sang et la couleur de la peau, mais anglais dans leurs goûts, leurs opinions, leur moralité, et leur intelligence..."[93]. A la linguistique eurasienne de Macaulay, Gandhi opposa le parler nationaliste hindi, comme suit:

> N'est-ce pas une chose pénible que lorsque je désire aller en Cour de justice, je doive utiliser la langue anglaise comme véhicle, que lorsque je deviens avocat, je ne puisse pas parler ma langue maternelle et que quelqu'un d'autre soit obligé de traduire pour moi de ma propre langue? Est-ce que cela n'est pas proprement absurde? N'est-ce pas cela une signe d'esclavage? Dois-je blâmer les Anglais à cette occasion ou moi-même. Ce sont nous, les Hindus connaissant l'Anglais, qui ont asservi l'Inde. La malédiction de la nation restera non pas sur les Anglais, mais sur nous. Je dois m'accrocher à ma langue maternelle en dépit de son insuffisance, comme au sein de ma mère. Elle seule peut me donner du lait nourricier. J'aime la langue anglaise à sa propre place, mais je suis son opposant farouche, si elle usurpe la place qui ne lui appartient pas...[94]

La situation de la langue anglaise en Inde est analogue du français en Afrique ex-français. D'après M. Williams les responsables politiques africains doivent agir de la même façon comme Gandhi; ce ne serait pas

seulement sur le plan purement littéraire. La Russie a terminé tout son progrès scientifique sans l'anglais, ni le français. Les Japonais ont vite acquis les techniques occidentales tout en conservant leur propre langue. Comment peut-on prétendre d'après des exemples si évident que les Africains ne peuvent accéder à la culture, aux techniques modernes qu'en renonçant à leurs langues? Williams conclut en disant que: "c'est notre asservissement mental qui nous fait croire que nous ne pouvons pas nous passer de l'Anglais. Cela est une croyance défaitiste..."[95].

Cependant certains critiques pensent que la langue n'est pas un problème si grave que l'on s'efforce de nous faire croire. Bernard Mouralis, par exemple, soutient la thèse que les Africains sont capables de manier la langue français comme les Français eux-mêmes. Car disait-il, "dans l'histoire des littératures, les réussites d'écrivains dans les langues d'emprunt ne manquent pas; ni Sénèque ni Lucain n'étaient romains, ni Conrad ni Nabokov anglais. La littérature africain fournit, elle aussi, des exemples semblables et dans la même proportion comme si le français était la langue maternelle..."[96]. Seulement dans chaque pays on trouve des génies comme Sénèque, mais on ne saurait pas prendre des exceptions pour des règles. Si Senghor, Kane, Sembène, Dadié, sont capables de manier le français avec aise, combien de temps faut-il attendre pour que la masse africaine puisse lire et écrire en français. L.S. Senghor, dans la postface d'Ethipiques se demande: "Pourquoi écrivons nous en français? Parce que nous sommes des métis culturels, parce que si nous sentons en nègre, nous nous exprimons en français

parce que le français est une langue à vocation universelle, que notre message s'adresse aussi aux Français de France et autres hommes, parce que le français est une langue de gentillesse et d'honnêteté..."[97]. Le métissage veut dire alors un bilinguisme en matière littéraire. Mais jusqu'ici nous savons qu'on n'encourage pas assez les langues africaines dans des grandes écoles africaines. Peut-être qu'il y a aurait plus des romanciers en Afrique, aujourd'hui si en plus du français on écrivait aussi en une langue accessible à la masse. Nous espérons toutefois que avec l'établissement des départements des études africaines dans certaines universités africaines on pourra attendre à quelque chose de positif. Car quelque soit le degré d'engagement de son oeuvre, le romancier ne peut pas complètement réfléter la vie africaine, s'il se contente d'écrire seulement en langue étrangère. Voilà les difficultés qu'il faut franchir pour pouvoir atteindre le peuple.

CHAPITRE IV

L'ENGAGEMENT--VIEUX SLOGAN?

Si l'on tient compte des difficultés auxquelles le romancier négro-africain doit faire face aujourd'hui, il semble que, comme critère, le principe de "l'engagement" est devenu un mot vide de sens et presque inutile. Il y a certaines personnes qui sont même allés jusqu'à affirmer que "l'engagement" est un slogan, une sorte de propagande qui n'a plus sa place dans l'Afrique indépendante. Car disaient-ils comment parler de l'engagement dans un roman quand il n'y a plus le colonialisme, quand la menace de l'assimilation a presque disparu, quand les Africains s'occupent eux-mêmes de leurs propres affaires; peut-on continuer de parler de "l'engagement quand le romancier demeur coupé de la masse? Meinrad Hebga a même remarqué que:

> Elle semble révolue l'époque de la négritude revendicatrice des années 40 et 50, époque où des poètes idéalistes et des étudiants sincères martelaient des slogans et fulminaient des motions incendiaires dont ils sourient aujourd'hui dans leurs villas cossues ou sur le siège arrière de leurs luxueuses Mercédès... [98]

A mon avis, ce n'est pas faire de l'engagement un slogan que d'en parler à propos du roman négro-africain après l'indépendance. Il est bien évident que depuis le début du siècle un mouvement qui est l'un des faits dominants de ce temps-là, provoque l'accession des pays africains à l'indépendance. Sous l'action des partis nationalistes et des organisations de masses, le mouvement de libération précipité par les deux guerres mondiales, accentué par l'organisation des Nations Unies et

l'action progressiste du monde entier s'est affirmé pour atteindre un point culminant pendant les années 60 où plusieurs dizaines de pays atteignèrent ou recouvrèrent leur personnalité internationale. L'apport des romanciers à cette oeuvre a été très considérable. Mais il ne faut pas s'imaginer que, l'indépendance acquise, tout ira bien; alors le romancier aura terminé son travail. Il faut aussi reconnaître le fait que depuis l'indépendance il y a eu une évolution sur le plan politique, économique sociale et culturelle--c'est en quelque sorte un boulversement sinon une révolution dans plusieurs pays africains. Or, il appartient aux romanciers de s'adresser à l'Afrique nouvelle et non plus à l'Afrique pré-indépendante. C'est le moment de trouver des thèmes qui conviennent aux exigences présentes. Bien sûr, si le romancier a perdu, comme le prétendent certains critiques, ses thèmes favoris, à savoir, colonialisme, oppression, racisme et aliénation, il y a une foule des thèmes qui surgissent dans l'Afrique et même dans le monde contemporain qui peuvent les intéresser. Avant l'Indépendance le Président N'Krumah avait declaré:

> Cherchez d'abord l'indépendance politique et
> le reste vous sera donné par surcroît...[99]

Or, depuis 1960, nous nous rendons compte que l'indépendance politique ou plutôt juridique, le siège ou le strapontin à l'O.N.U., les drapeaux et les hymnes, sont loin d'amener automatiquement "le reste". On sait qu'il y a des problèmes auxquels se heurtent les jeunes nations d'Afrique dans l'affermissement, dans la création de leur propre corps et de leur

propre esprit. Voyons maintenant l'évolution en Afrique depuis l'Indépendance afin de constater si oui ou non le romancier a encore un rôle à jouer.

I. Evolution politique

Avant l'Indépendance politique les responsables politiques et les intellectuels sont convenus que le seul moyen de réaliser un progrès, de subvenir aux besoins de la masse, c'est de trouver une base sur laquelle les pays africains puissent agir ensemble, c'est-à-dire parler au monde d'une seule voix. Il s'agit alors de l'unité mais non pas forcement d'une union. Plusieurs dirigeants africains ont signalé le danger de la balkanisation de l'Afrique. Mais l'emancipation politique de l'Afrique a été étroitement liée à sa renaissance culturelle. La Négritude, glorification de l'Afrique, fut le rejet violent de l'impérialisme colonisateur. L'occidentalisation de l'Afrique à l'époque coloniale a amené la mise en place de nouvelles structures politiques. La colonisation a, en effet porté de multiples coups à l'autorité traditionnelle. Une fois les Africains devenus les maîtres de leurs pays, comment bâtir une Afrique nouvelle et solide sur le plan politique? Au dire de L. Gray Cowan,

> A major focus of the relations between African States as they have gradually become independent since 1958 has been an attempt to find some basis for unity... [100]

Nous voyons tout de suite que cette unité n'est pas possible dans l'immédiat; tout d'abord les pays Africains, contrairement à ce qu'attendaient certains intellectuels, avaient lutté pour l'Indépendance en tant que petites nations morcellées. Bien qu'on parle partout du Pan-Africanisme,

il semble que les petits pays indépendants et souverains ne sont pas encore prêts à céder leur souveraineté à un corps plus large car un tel geste entraînera une perte de leur propre identité; identité qu'ils avaient beaucoup reclamé avant l'Indépendance et à laquelle ils attachent une grande importance. P.A. Maddy a bien remarqué qu'il serait avantageux pour le monde et en particulier pour l'Afrique elle-même si "les pays Africains évitaient les conflits tribaux, les guerres civiles et s'ils s'unissaient pour se développer économiquement, politiquement et socialement..."[101].

Il faut également surmonter les problèmes de communication internationale en matière de technologie, science, commerce et politique. Donc la Négritude joue encore un rôle important; car ce n'est pas seulement le refus de l'assimilation culturelle que nous avons longuement analysée dans le chapitre III; il s'agit également du refus de l'assimilation politique. C'est pourquoi la Résolution générale du Congrès des Ecrivains et Artistes noirs (Rome, 1959) exprime la conviction

> que l'indépendance politique et la libération économique sont des conditions indispensables à l'essort culturelle des pays sous-développées en général et des pays négro-africains en particulier...[102].

Sans vouloir interpréter littérairement l'affirmation de M. N'Krumah, il est encore vrai que seule l'Indépendance politique permettra le parfait épanouissement de la culture africaine. Nous retrouvons ici le thème souvent développé de la solidarité du culturel et du politique.

Par conséquent, les chantres de la Négritude veulent être--

et ont souvent été--les artisans de la libération nationale. Mais avec l'Indépendance, disons une fois de plus, la lutte essentielle ne consiste pas à opposer le Noir au Blanc (le fameux racisme antiraciste de Sartre) mais plutôt à réaliser l'union de tous les opprimés, contre tous les oppresseurs, en l'occurrence, les classes dirigeantes, quelle que soit leur origine. L'idéal, cette fois est de constituer, par delà le découpage politique et linguistique issue de la situation coloniale, la grande unité africaine; peu importe, dans le présent, que le pan-africanisme revête la forme d'une "association d'Etats africains" ou celle d'un "Conseil d'Etats Africains"[103]. Là encore, la Négritude est "le terme d'où a jailli la source nègre" tandis que le pan-africanisme est "le thème vers lequel la construction humaine, l'élaboration dialectique s'efforcent de canaliser ce jaillissement..."[104].

En outre, depuis l'indépendance l'Afrique vit dans une véritable rage de mutation internes. La plupart des gouvernements élus ont été renversés par les militaires qui leur ont confisqué le pouvoir. Certains chef d'Etat ont été assassinés (Togo et Nigeria), obligés de s'effacer de la vie politique active (Togo, Dahomey et Niger), ou de se réfugier dans les pays amis (le cas de feu le Dr. N'Krumah, premier président du Ghana, réfugié en Guinée) et certains aussi sont en résidence surveillée (le cas du Dr. Margai, premier ministre du Sierra-Leon). A ce phénomène s'ajoute l'antagonisme tribal dans certains pays. Je crois que ces problèmes peuvent être intéressant pour un romancier engagé car il y trouve des thèmes au sein de l'Afrique même.

II. Evolution économique

En politique comme en économie il y a eu beaucoup de changements depuis l'Indépendance mais l'Afrique est loin d'atteindre son but--unité économique, augmentation de niveau de vie de la masse africaine. Au cours d'un conférence, M. Cox George disait à propos de l'économie: "Les intérêts du continent africain doivent toujours avoir la priorité dans notre esprit, en même temps que les intérêts de chacun de nos frères et de nos voisins..."[105]. Naturellement il y a en Afrique des différences linguistiques, culturelles et religieuses "mais notre africanité nous unit et c'est dans cet esprit que nous surmonterons tous ces problèmes auxquels nous avons à faire face individuellement et collectivement..."[106].

Mais résoudre les problèmes économiquesest peut-être plus facile au sein d'un conférence que dans la pratique. Les statistiques nous montrent que le continent africain regorge de resources naturelles. Plus de 60% de l'or dans le monde vient de l'Afrique. Plus de 60% de l'uranium, 98% des diamants et plus de 90% du radium sur les marchés mondiaux viennent de l'Afrique. Notre continent est riche en ressources naturelles, et en puissance. Même les vastes territoires sahariens qui passaient, jadis pour de simples étendus sablonneuses, sont maintenant connus comme étant richement pourvus de gisements de pétrole. Outre la richesse minière, l'Afrique fournit aussi une grande quantité de produits forestiers et agricoles qui alimentent le commerce international. Et cependant, assez paradoxalement, l'Afrique est un continent pauvre.

Selon les termes du langage employé couramment dans les cercles internationaux du Conseil Economique et Social des Nations Unies, l'Afrique est une "region sous-developpée".

De plus, les pays africains sont les marchés préférés par les industries de la métropole et servent ainsi de stimulant au processus de la division du travail chez cette dernière. Ces pays sont les lieux d'élection où la métropole vient s'approvisionner en matières premières. Une des plus grandes difficultés existantes auxquelles on aura à faire face est la resistance sourde ou déclarée des pouvoirs coloniaux, détenteurs d'enclaves économiques en Afrique. Cette resistence se fonde sur la crainte que l'unité africaine ainsi que le développement économique et l'industrialisation qui en resulteront, ne conduisent à une modification des structures économiques des anciens établissements au détriment des intérêts des anciennes métropoles.

Si l'unité politique suppose le choix d'une langue nationale, elle exige aussi la promotion et l'unité économique. "D'où l'établissement de conventions douanières à l'intérieur de certains blocs politiques (Ghana-Guinée, avant la chute de N'Krumah; Ghana-Haute-Volta; O.C.A.M.), d'où les multiples tentatives pour promouvoir l'industrialisation...[107] d'où la conception d'un socialisme qui n'est autre que l'organisation rationnelle de la société humaine considérée dans sa totalité, selon les méthodes les plus modernes, les plus scientifiques, les plus efficaces..."[108].

Deux idées maîtresses ressortent de ce programme. En premier lieu l'étroite solidarité qui unit le culturel, le politique et l'économique au thème de la Négritude, c'est-à-dire, en l'occurrence, à la "mystique de l'Unité". En second lieu, le souci constant de penser

nègre, qu'il s'agisse d'art, de littérature, qu'il s'agisse de politique comme nous l'avons indiqué, démocratie à l'africaine, avec sa conception du parti unique ou dominant, du leader politique, qu'il s'agisse enfin de vie économique puisq'il est constamment question de "socialisme africain, ou de "voie africaine" du socialisme..."[109].

Sans doute la perspective africaine soulève plus d'une difficulté et d'aucuns la jugent utopique. Inutile de parler des objections que suscitent les deux thèmes de l'unité et des spécificités déjà examinés. Dans l'état actuel des choses il faut bien admettre que les conflits d'intérêts, les divisions linguistiques, l'inégale répartition des richesses, la persistance du tribalisme, l'ambition personnelle de certains chefs politiques, l'exacerbation du nationalisme, l'immensité du territoire et l'impénétrabilité de certains régions, enfin le manque de maturité politique des masses accumulent les obstacles contre l'unité africaine.

Les nouveaux gouvernements en Afrique ont voulu d'abord créer les Ghanaiens, les Sénégalais, les Camerounais et par conséquent l'on n'accorde à la question de l'unité qu'une place secondaire. Avant l'Indépendance les pays africains étaient solidaires dans leur lutte contre le colonialisme mais cela ne suffit plus à surmonter les diversités croissantes des intérêts nationaux. M. Cowan a bien signalé que:

> Les nouveaux gouvernements voient l'utilisation des ressources d'abord comme un moyen d'améliorer le niveau de vie de leurs citoyens plutôt que pour survenir aux bien être de tous les peuples africains en tant qu'une communauté commune. C'est ainsi que M. Houphouet-Boigny, le président de la Côte d'Ivoire s'opposait à toute tentative de maintenir l'ancienne fédération: AFRIQUE OCCIDENTALE FRANCAISE (A.O.F.), parce qu'il

> ne voulait pas repartir les ressources de son pays avec les autres membres de la fédération. Le gouvernement du Gabon s'opposait à (A.E.F.) AFRIQUE EQUATORIALE FRANCAISE pour une raison analogue... [110].

Malgré les hommages peu sincères que rendent les chefs politiques à la cause d'une coopération économique africaine, beaucoup d'entre eux se préoccupent plus de leurs rapports futurs avec le Marché Commun en ce qui concerne leurs matières premières que de mettre en oeuvre un marché africain. Dans cette optique on peut dire que le mot "pan-africain" est devenu un slogan émotif chez les intellectuels. Mais partout les leaders africains se sont mis d'accord sur le fait que les avantages politiques gagnés après la lutte pour l'indépendance ne serviront à rien s'ils ne seront pas suivis plus tard d'un acheminement vers une indépendance économique et une hausse du niveau de vie pour tous les peuples africains. Notons ici que la décolonisation économique est aussi importante que la décolonisation politique et que la première est beaucoup plus difficile à atteindre.

Presque tous les pays africains indépendants ont choisi les "socialisme" dit "africain" dans l'espoir de ne rester alignés ni au système capitaliste ni au système communiste. Le socialisme économique, comme la littérature africaine veut la participation de la masse. Dans la pratique ce socialisme que ce soit celui du Sénégal ou celui de la Guinée a connu des forces et des faiblesses. Sur le plan politique, prise de conscience par les masses de leur appartenance à de jeune nations; masses et dirigeants savent aujourd'hui que l'indépendance politique n'est que le début d'une longue marche vers "le développement

des choses et des Hommes..."[111], que l'économie joue un rôle essentiel, que les techniques ont leurs exigences et qu'il n'y a pas "de modèles ou de recettes miracles"[112] pour parvenir au but.

Sur le plan économique, des progrès sont perceptibles dans l'industrie et dans l'agriculture (création d'usines, effort d'animation rurale, co-operatives, etc.). Mais le Progrès bute sur quelques obstacles qu'il faudra bien lever aussitôt que possible si l'on veut poursuivre la marche en avant. Les experts nous disent que le secteur urbain de l'économie est coupé du monde rural: "les villes attirent les masses rurales sans pouvoir leur fournir de travail par suite de la faiblesse des industries, le secteur rural peu progressif ne peut alimenter les villes qui se tournent vers l'extérieur et importent leurs biens de consommation..."[113].

De plus, le Socialisme Africain, quoi qu'il en dise reste trop souvent attaché aux recettes héritées des socialismes occidentaux, et par là rebute les masses et les pousse au repliement sur elles-mêmes, au lieu de les amener à participer volontairement à la construction du pays. Le pouvoir est exercé au nom des masses mais très souvent au bénéfice d'un petit groupe de privilegiés qui s'en empare, au lieu d'être exercé pour les masses et l'amélioration de leur bien-être. Nous verrons plus tard comment Camara Laye traite de cette situation dans son roman Dramouss. L'encadrement politique endoctrine trop souvent les masses au lieu de servir de moyen d'expression du peuple. Il étouffe alors de dialogue du citoyen et des dirigeants au lieu de le faciliter et condamnent le peuple au silence.

Sur le plan intérieur, les obstacles sont la conséquence de l'application sans discernement de recettes de collectivisation. Les réformes hâtives des moyens de production dans l'agriculture ont réussi à tuer l'esprit d'entreprise, d'invention et de responsabilité. Alors, socialiser l'économie c'est-à-dire, aboutir à faire prévaloir l'intérêt général sur les intérêts particuliers et sur le seul désir du gain, suppose d'une part, une préparation des hommes, la formation de cadres dévoués au bien public, et compétents, et d'autre part, des mesures souples adaptées aux mentalités aux réalités. Copier les recettes étrangères ne peut conduire un monde aussi complexe que l'Afrique qu'à des échecs économiques et humains. Quelle que soit la philosophie politique qui le sous-tend, ce fait constitue un obstacle au développement. Les romanciers qui sont sensibles au problème signaleront que la coopération entre Nations africaines est la nécessité la plus urgente, et que la coordination des plans et des politiques de développement est la condition première du succès. Le Socialisme africain, dans la mesure où il prend conscience de ce problème et fonde la coopération sur d'authentiques valeurs africaines communes, peut être un puissant catalyseur, un facteur réel d'unité .

III. Evolution culturelle

Depuis l'indépendance les intellectuels et les responsables politiques parlent sans cesse de l'importance de la culture. Il s'agit de donner à la culture africaine droit de cité. Non seulement cela suppose une réforme des programmes scolaires et la conception de

manuels spécifiquement africains, mais encore la reconstruction de l'histoire "levier fondamental" et condition de toute vie nationale, la promotion des arts et surtout, le retour aux langues "vernaculaires" sans lesquelles toute expression n'est que mutilation. Ainsi, le Noir ne veut plus être "consommateur de culture mais producteur"[114].

Dans le premier numéro de la Revue, Présence Africaine, 1947, Alioune Diop precisa clairement les objectifs essentiels que la Revue ne cessera de défendre:

> définir l'originalité africaine et hâter son insertion dans le monde moderne [115]

Non pas pour affirmer des particularismes négateurs de valeurs universelles et puisés dans un passé révolu, mais parce qu'on ne saurait atteindre à l'universalisme authentique si, dans sa formation n'interviennent que des subjectivités européennes. Le monde de demain nous affirme M. Diop "sera bâtir par tous les hommes... [116].

Pour résumer l'impression générale ressentie par les Congressistes (Le Premier Congrès Internationale des Ecrivains et Artistes Noirs) Richard Wright déclara:

> I feel that this is a moment in history, a moment that is terminating a five hundred years domination of European culture over African culture[117].

Malheureusement, cette impression optimiste ne correspondait pas et ne correspond toujours pas à la réalité: l'emprise culturelle des ci-devant puissances coloniales entrave encore en Afrique l'épanouissement d'une culture qui correspond à ses véritables intérêts. Il y a encore des préjugés contre la culture africaine. Il est donc manifeste que pour l'intellectuel noir qui, pendant son séjour dans les Métropoles

coloniales, s'était heurté dans sa vie quotidienne aux barrières que dressaient entre lui et les autres le mépris humain et l'ignorance culturelle que l'Occident reservait à sa race, pour cet intellectuel, et afin de sauver l'intégrité de sa personne, la première démarche culturelle à accomplir devait être celle de la désintoxication de soi. Et en d'autres termes, et pour parler avec Senghor, de la "négation de l'autre," il passait à "l'affirmation de soi"[118].

On sait que depuis quelques années les grands regards se tournent vers l'Afrique, et alimentées par des souffrances séculaires, les revendications nationales ont pris en tout premier lieu un accent moral: la volonté de restaurer la culture nationale en Afrique répondait à un objectif fondamentalement humain. "Le souci de l'originalité nègre se confond pour nous avec le souci de la dignité à rétablir"[119], écrit Alioune Diop. Arracher l'être humain au contexte culturel qu'il a créé lui-même--c'est ce que fit le colonialisme--c'est le rendre étranger à lui-même et à sa culture, le condamner à une passivité résignée. Réhabiliter sa dignité humaine c'est avant tout restaurer à son profit "l'initiative et l'autorité culturelles"[120]. C'est pourquoi les luttes pour la réhabilitation d'une culture nationale en Afrique se confondaient dès l'origine avec les luttes pour l'indépendance politique.

Les Romanciers Noirs, engagés dans les luttes pour la libération culturelles du continent, sont si conscients des dimensions obligatoirement politiques de leur effort qu'ils ont choisi de substituer au terme d' "homme de lettres", qui évoque à leur sens le bel esprit dans sa tour d'ivoire, celui d'hommes de culture et ils entendent par là

l'homme de l'engagement et de la responsabilité qui milite précisement dans la vie culturelle parce qu'il la sait et il la veut étroitement liée à la vie politique. On ne peut donc pas lui demander--et il la rejetterait du reste--l'attitude sereine de la plupart des intellectuels occidentaux, paisiblement installés dans le confort d'univers qu'ils s'imaginent encore protégé. Ceux qui croient qu'avec l'indépendance les romanciers négro-africains n'ont plus rien à reclamer ou à revendiquer ne voient pas le problème clairement. Pour le romancier négro-africain c'est une lutte sans trêve, et pour parler avec Claude Wauthier "no ebony tower for african writers". Dans l'homme de culture noire vibrent les souffrances et les injustices du passé et il lui est impossible d'orienter son engagement culturel autrement que dans un sens combatif révolutionnaire même, et c'est ce qui a rendu si suspecte aux yeux des colonisateurs la politique culturelle africaine. Les puissances coloniales auraient toléré avec une amère ironie, que "nous nous limitions à jouer du jazz, contempler les statuettes de nos ancêtres ou psalmodier les contes de nos ancêtres à la veillé"[121]. Mais les romanciers, au moins quelques-uns, Laye, Sambène, se sont rendu compte que, ce faisant, les Noirs n'auraient pu troublé la politique coloniale et moins encore l'ethnocentrisme culturel des colonisateurs. Ces jeux innocents auraient confirmé l'idée qu'on se faisait communément de ces cultures exotiques dont on se plaisait à admirer le charme folklorique. Ce fut précisement ce contre quoi les Africains s'insurgèrent: c'était une culture africaine qu'il s'agissait de faire renaître, non pas un folklore.

Or, promouvoir en Afrique une culture africaine authentique et faire admettre celle-ci par l'Occident, cela exigeait en tout premier lieu de combattre l'idée si solidement ancrée dans les esprits européens qu'il existe des peuples sans culture. Les romanciers négro-africains, qu'ils le font directement dans leurs écrits ou par ironie, le but à atteindre reste le même. Fort curieusement, les Africains furent secondés dans leurs efforts par les Occidentaux eux-mêmes. En effet, à l'époque où l'Afrique franchit le seuil de l'Histoire, c'est-à-dire, de nos jours, l'Occident est sur le point d'abandonner ses visions culturelles traditionnelles, si bien qu'à l'heure actuelle, il y a convergence entre les recherches africaines et européennes. Ce que les intellectuels africains, et en particulier les romanciers conscients du problème rejettent, et dénoncent en termes forts, c'est l'impérialisme culturel, du type que la France exerçait sur l'Europe à l'époque romantique, et en Afrique depuis si longtemps. C'est une revendication qui va mettre fin au mythe des peuples sans culture. Un autre aspect qui peut intéresser les romanciers noirs c'est l'idée que les Occidentaux se font toujours de la hiérarchie des cultures: sont supérieures celles qu'on peut dechiffrer dans la pierre et sur les parchemins, c'est-à-dire les cultures dont le génie s'est exprimé dans les monuments impérisables que sont l'architecture et le document écrit. Malheureusement nous ne possédons pas de documents comparables à ceux de l'Europe. Mais on connaît aujourd'hui le passé pré-colonial de l'Afrique, passé qui n'a rien à envier à l'époque correspondante de l'Occident; les fouilles ont mis

à jour l'architecture africaine; des documents écrits ont été exhumés à maints endroits et les archives, éclairant l'histoire africaine en font nullement défaut. Donc le souci de certains romanciers noirs "d'élèver la culture négro-africaine à la classe universelle et au respect mondial" semble justifié. Faire respecter la dignité humaine de la race noire, porter la lutte culturelle sur le plan politique, faire l'existence d'une culture africaine et, en même temps, la faire connaître comme Haute Culture, c'est là grande tâche à laquelle s'adressent les romanciers.

Il faut aussi noter que le décollage nécessaire au progrès social et culturel exige de prime abord une "lutte contre l'analphabétisme, connaissance des arts et des littératures populaires, reflexion sur les langues locales, retour à une histoire qui n'est plus celle de la pénétration coloniale..."[122]. Tel est, du moins, le but majeur du mouvement de la négritude dont nous avons déjà longuement parlé.

A propos des langues vernaculaires, qui sont en quelque sorte un pivot autour duquel la culture, voire même, toute la civilisation africaine se tourne ou doit se tourner, il semble que ce sont les africains eux-mêmes qui doivent resoudre le problème, après s'être débarrasé du colonialisme. Dès lors également, le développement de l'enseignement coincidera à une disparition de l'analphabétismes, condition première de l'acces de la masse africaine aux problèmes scientifiques que pose l'ère moderne "en vue de leur application au bonheur de humanité"[123]. Comme le dit Diop Cheikh Anta, n'oublions pas que:

> la substance de l'homme actuel est devenue
> pour ainsi dire, scientifique[124],

et que nous nous devons d'accéder rapidement à cette science pour garder à l'Afrique toutes ses chances. Or, l'accès à cette science est conditionné par l'orientation de l'enseignement, et cette orientation elle-même dépend du but final: la disparition du colonialisme. Voilà pourquoi c'est une tâche patriotique pour tous les romanciers et pour toute génération d'oeuvrer vers ce but, en engageant une lutte nationale dont une des formes sera l'exigence que l'enseignement--auquel des années de sacrifices nous donnent droit--et au dire de Diop, "nous permette de libérer du joug colonial et l'originalité de nos pays et ses forces humaines, ses richesses énergétiques et morales, qui feront de lui un pays indépendant et moderne..."[125]. Ceci est très important parce que dans le concert des nations du monde, aucun peuple d'Afrique n'a encore pu faire entendre sa voix ni transmettre son message humain par le truchement d'organisme indépendants, des personnalités authentiques et d'une langue élaborée satisfaisante aux exigences de la vie nationale et internationale moderne; la tâche est colossale, "tout en Afrique est à écrire et à imprimer"[126]. Les cultures nationales négro-africaines demeurent ignorées, car on ne considère pas la matière frelatée d'un grossier pillage à l' exotisme comme une expression valable de ce qu'elles sont et de ce qu'elles ont à dire.

IV. La religion en Afrique

Dans quelques romains négro-africains le thème de la religion surgit ici et là. Le problème le plus important c'est le fait que les missionnaires chrétiens n'avaient ni connu ni compris la religion africaine--je veux dire--la conception de Dieu chez les Nègres. Les Missionnaires qui prêchaient l'égalité des hommes devant Dieu, la fraternité des hommes devant le Christ, la justice; étaient suspects aux yeux des Nègres. Les romanciers racontaient des cas où les missionnaires collaboraient avec les administrateurs coloniaux (J. Malonga, Beti, etc.); certains d'entre eux pratiquaient la discrimination raciale; ils appelaient les rites africains, primitifs et barbares. C'est comme réaction contre cette attitude que les romanciers négro-africains les ridiculisent dans leurs oeuvres. Ils ne condamnent pas la religion en tant que telle mais ils reprochent aux missionnaires certains méfaits, contre la culture africaine.

Ce que les romanciers africains dénoncent, c'est l'idée de la supériorité en matière de religion. Ils reconnaissent le fait que les chrétiens et eux adorent le même être suprême, qui est Dieu. Dès le début les Africains avaient conclu que l'esclavage et le colonialisme avaient pour but de rendre certains peuples physiquement dégradés, intellectuellement inférieurs. Bien plus, connaissance de l'homme et sciences humaines venaient à la rescousse pour prouver la supériorité de la civilisation blanche, pour l'aider à maintenir des privilèges acquis. M.L.-V. Thomas, écrivant sur ce sujet a dit:

> Il est difficile de ne pas reconnaître que l'Eglise avait porté la persécution chez les peuples du Tiers-Monde par la déstruction systematique de croyances appelées "superstitions", "idolatrie", etc...[127]

On a des preuves que la colonisation trouvait sa raison d'être dans la supériorité de la civilisation occidentale et que la Mission s'expliquait par la supériorité de la religion chrétienne sur les religions païennes. C'est justement pour cela que la lutte contre les religions indigènes pouvait être en même temps une manifestation raciste. D'après certains missionnaires, l'implantation d'une Eglise chez les peuples d'une culture inférieure "c'est un cadeau d'humanité que l'on leur offrait..."[128].

La vérité c'est que les africains ne voient pas l'Eglise chrétienne comme un cadeau. La religion n'est pas quelque chose de nouveau en Afrique. Pour eux la religion ne consiste pas à affirmer la supériorité d'une culture, dite "universelle" sur les autres cultures. M. Hebga en condamnant cette attitude a protesté en termes très forts:

> Lorsque les administrateurs coloniaux repriment par la force nos rites d'initiation comportant des sacrifices humains; lorsque les missionnaires chrétiens lancent des croissades iconoclastes contre les "superstition païennes", les "croyances païennes", la polygamie, la dot, le culte des ancêtres, des vivants et des morts, ils sont avant tout des destructeurs...[129].

Dans certains pays, les missionnaires non seulement brisent, mais aussi, ils arrachent, déchirent dans l'intention louable de créer une société sur les ruines et la désolation. Ce sont ces actes que condamnent les

romanciers. Les Missionnaires ne cherchent même pas à comprendre ce qu'ils détruisent.

> Mais lorsqu'ils (Missionnaires) condamnent sans appel des âges et croyances qu'ils n'ont pas compris de l'intérieur d'un système, pour eux primitif et méprisable et qu'ils ont extrapolés et jugés à la lumière de leur supériorité absolue; lorsqu'ils menacent les fidèles qui n'echangent pas leur dent de panthère contre une médaille miraculeuse ou un scapulaire, ils traumatisent des consciences intégrées à un autre système de valeurs. Ils commettent une violence morale, plus destructive de culture que la violence physique elle-même![130]

L'Anthropologue Broneslaw Malinowski déclare que le retour aux sources ancestrales prôné par les intellectuels Africains n'est qu'un nationalisme "malsain, un cocktail innommable, un narcotique, une mythologie contemporaine"[131]. Cela est loin d'être vrai. Les Africains rejettent une religion imposée qui repudie toutes les valeurs dont ils sont pétris. L'expérience a montré que même lorsque les représentants de la civilisation prennent des précautions oratoires pour ne pas heurter notre susceptibilité: "Bien sûr disent-ils, faites le tri et développez ce qui mérite d'être sauvé de votre patrimoine culturel" et à voix base ils ajoutent: "d'ici une ou deux générations tout cela aura disparu". Il semble qu'ils pourraient encore avouer: "Nous vous aideront à oublier tout cela, car désormais, n'aura de valeur que ce qui correspond à nos normes de civilisés."

Or, si Oyono dans Chemin d'Europe énumère les actions de l'équipe missionnaire, c'est en raison d'une expérience vécue. Ce que l'on apprend théoriquement ne colle pas toujours à la réalité. On trouve

encore une discrimination à l'intérieur de l'Eglise même. "Mme Gruchet entra par la porte du transcend strictement réservé aux Européens..."[132]. Découragé, certains chrétiens pensent quelques fois que la religion n'est pas pour eux. "Ah! Seigneur! qu'est-ce qu'il faut entendre! En enfer qu'on ira toutes autant qu'on est et le derrière en l'air, que je vous dis, maintenant que les pauvres négresses y vont seulement apprendre des trucs de diable à confesse!--C'est-y notre faute? faut dire que la religion, elle a pas de chances avec les pauvres négresses!"[133].

Le R.P. Gérard Bissainth s'étonne de constater que certains missionnaires ne se comportaient pas devant les autochtones comme l'exigeait l'Eglise catholique. C'est parce que certains missionnaires n'ont pas de respect à l'égard des cultures indigènes, quelles qu'elles soient, qu'il y a souvent des conflits. Pour appuyer son point de vue M. Bissainth cite deux textes définissant la pensée de l'eglise catholique en cette matière

> En aucune façon il ne faut tenter, et sous aucun prétexte il ne faut persuader ces peuples de changer leurs rites, leurs coutumes et leurs manières de faire, sauf celles qui sont ouvertement opposées à la religion et à la morale. Ce que vous portez aux peuples ce n'est pas vos façons de vivre, mais votre Foi, une Foi qui ne rejette ni blesse les moeurs et les coutumes d'aucune nation, sauf si elles sont mauvaises...[134]

Ce message désire au contraire que ces moeurs et coutumes soient conservées dans leur intégrité pleinière et parfaite. Dans son discours aux Directeurs des Oeuvres Pontificales Missionnaires, en 1954, le Pape Pie XII avait souligné les mêmes principes; car disait-il:

> L'apôtre est le messager de l'Evangile et le héraut de Jésus-Christ. Le rôle qu'il remplit ne demande pas qu'il transporte dans les lointaines Missions, comme on y transplantait un arbre, les formes de cultures des peuples d'Europe, mais ces nations nouvelles, fières parfois d'une culture très ancienne, doivent être reformées de telle sorte plutôt qu'elles deviennent aptes à recevoir d'un coeur avide et empressé les règles et les pratiques de la vie chrétienne... Les catholiques d'un pays sont d'abord citoyens de la grande famille de Dieu et de son Royaume, mais ils ne cessent pas pour cela d'être les citoyens de leur patrie terrestre...[135]

Actuellement, les romanciers négro-africaines et mêmes quelques prêtres indigènes demandent que le Christianisme soit incarné dans les valeurs nègres. J.P. Sartre a dit que le théologien africain en tant que tel, n'a pas "mission de forger la culture nègre, mais de l'éclairer par la lumière de l'esprit"[136]. Il y a beaucoup de choses sur la religion noire que les Missionnaires européens doivent apprendre. Bien des lecteurs contemporains seraient sans doute étonnés d'apprendre que pour les Anciens, c'est encore les Nègres qui ont inventés la Religion. Diodone de Sicile a dit:

> On dit que les Nègres sont aussi les premiers qui aient enseigné à rendre un culte aux dieux, à leur offrir des sacrifices, à pratiquer les cérémonies et les pompes sacrées enfin à accomplir tous les actes religieux par lesquels les hommes ont coutume d'honorer la divinité; aussi sont-ils célèbre dans la terre pour la piété...[137]

On n'a pas manqué, pour qualifier les religions négro-africaines, d'utiliser un certain nombre de termes tels que fétichisme, animisme et autres. Mais ces termes n'ont jamais été forgés à propos du sacré

africain. Conçus dans une atmosphère très particulière--situation coloniale--ces termes restent d'ailleurs imprégnés de préjugés. On dit souvent que "l'Africain ne pense qu'à ses fétiches, ou ne sort jamais du naturisme idolâtre, ou de la magie..."[138]. Il est curieux et attristant de constater qu'un tel point de vue, largement developé depuis l'ère coloniale n'a pas été prouvé par les faits.

En face de la situation actuelle le romancier négro-africain ne s'occupera plus contrairement à ce que pensent certains lecteurs, seulement des thèmes déjà traité parce que son champ est devenu très vaste après l'indépendance. Le même romancier qui a lutté ou lutte encore contre le colonialisme va désormais jouer le rôle d'éducateur, d'explicateur dans l'Afrique contemporaine.

CHAPITRE V

L'AVENIR DE L'ENGAGEMENT DANS LE ROMAN NEGRO-AFRICAIN

D'après tout ce que nous venons de dire à propos du romancier africain, il paraît inutile de chercher davantage à savoir si le romancier est engagé ou non. Certains critiques ont essayé de classifier les romanciers et les romans négro-africains selon les formes ou les thèmes traités. Suivant certains critères ces critiques veulent nous faire croire que tel romancier est engagé parce qu'il traite les thèmes tels: l'oppression, la colonisation, le racisme. Nous avons vu plus haut comment L'Enfant Noir de Camara Layé a été sévèrement critiqué par Alexandre Biyidi, parce que d'après ce dernier, ce roman n'entre pas dans les romans de combat--la lutte pour l'Indépendance. Il est aussi assez paradoxal que le roman de Mongo Beti, Mission Terminée soit critiqué par Ch. A. Diop qui disait: "Il a bien d'autres missions à terminer que de faire de beaux romans." Senghor qui considère les valeurs négro-africaines comme thèmes qui devraient être traités par les romanciers de la Négritude, saluait le roman de Camara, parce que l'Enfant Noir reflète les valeurs qui ont été niées pendant si longtemps. Je crois que tous les romanciers sont engagés d'une manière ou d'une autre, car on ne parle jamais d'un romancier non engagé. Nous savons que la littérature négro-africaine est oeuvre collective et chaquefois qu'un romancier ou conteur exprime des idées, ou décrit une situation

vecue, ou envisage un moyen qui pourra aider l'Afrique à surmonter ses difficultés actuelles, il est engagé. Tous nos romanciers s'affirment porte-parole, ou libérateurs de leur peuple. Tant que ces romanciers ont la masse pour but, il me semble qu'ils sont tous engagés.

La lutte pour l'Indépendance a été une lutte collective où les politiciens, les intellectuels, ont joué chacun un grand rôle. Il y a des personnes qui pensent que certains grands romanciers négro-africains n'écrivent plus parce qu'ils n'ont plus rien à dire, l'indépendance étant acquise. D'après eux, l'indépendance obtenue les Cheikhs, c'est-à-dire, les dirigeants politiques ont ordonné à tous les romanciers de déposer leurs armes, car maintenant la scène est à eux. Ceci est loin d'être vrai car la lutte n'est pas finie. Comme l'indique notre chapitre précédent il y a encore des difficultés enormes auxquelles les africains doivent faire face. Cette lutte est plus difficile que la lutte pour l'Indépendance. Même si le Cheikh a ordonné aux romanciers de faire quelque chose, je crois que ce n'est pas de déposer les armes mais de changer le champ de bataille, c'est-à-dire, de continuer à mener la lutte jusqu'à ce que la misère, la faim, la maladie, l'ignorance et même le colonialisme et le neo-colonialisme soient complètement éliminés de l'Afrique. Ce qu'on demande aux romanciers c'est de savoir s'adapter à la situation actuelle car chaque phase de notre lutte exige des méthodes spéciales et quiconque n'aurait pas changé avec le temps, n'avait pas non plus compris le message du Cheikh. Je voudrais donc dire que l'engagement reste très important dans le roman négro-africain

mais il faut réinterpreter ce concept; il faut en élargir son contenu. Ce n'est plus l'engagement qui nous oblige de parler avant tout des valeurs africaines, ni celui qui nous demande de faire le procès du colonialisme. C'est plutôt un engagement qui tient compte de la liberté du romancier, et qui considère toutes oeuvres comme engagés, chacune à sa façon. C'est un engagement qui demande à chaque romancier d'enraciner son oeuvre dans l'Afrique nouvelle, je veux dire, d'examiner les problèmes actuels, de proposer si possible des solutions au lieu de se retirer de la scène et déposer sa plume.

I. L'engagement, fait inéluctable dans le roman négro-africain

Depuis quelques années on lit des commentaires, et des critiques du mouvement de la Négritude qui est devenu un sujet de débat lors de toutes les conférences tenues depuis l'Indépendance. Dans un article dans Abbia de février-mars 1965, Kesteloot Langneau a affirmé que:

> La littérature du type qui a été inspiré par la philosophie de la Négritude a disparu de la scène contemporaine parce qu'elle a perdu sa raison d'être avec l'obtention de l'Indépendance par les pays Africains[139].

Je dirais plutôt que cette littérature n'a pas complétement disparu. Il me semble que les romanciers, du moins un grand nombre d'entre eux, ne veulent plus chanter les valeurs qui n'ont pas de sens pour nous dans un monde dominé par la technique. Néanmoins il y a quand même certaines valeurs auxquelles nous attachons beaucoup d'importance, même aujourd'hui. Camara Laye, Bernard Dadié, O. Sembène et O.B. Quénum continuent à nous peindre les moeurs de leurs pays. Certes ils ne le

font pas pour nous faire adopter ces vieilles coutumes parce que certaines risquent de nous tourner en ridicule.

Du même Gerald Moore dans Seven African Writers a remarqué que la Négritude est un concept faux et artificiel. Car dit-il:

> The chief danger carried by Negritude is that of degeneration into a racialism as intolerant and arrogant as any other[140].

Le mouvement de la Négritude ne prêche pas le racisme comme M. Moore veut nous le faire croire. Au contraire, la Négritude affirme la personnalité de l'homme nègre. Puisque l'on le méprise à cause de sa couleur, puisque l'on dit partout qu'il n'a pas eu de passé, ni de culture, puisque l'on veut l'assimiler à une culture, dite absolue et universelle, il appartient au romancier africain de corriger une telle attitude. Alors, dire que nous nous sommes aussi les hommes comme tout le monde n'est pas un racisme du tout, c'est la vérité même. Les romanciers négro-africains et surtout ceux qui traitent les thèmes des valeurs traditionnelles, veulent tout simplement faire savoir au monde qu'une civilisation universelle exige la participation de tous les peuples du monde et que toute prétention qui tend à prouver que la civilisation européenne est la seule et que c'est le devoir des peuples Africains d'assimiler cette culture pour devenir civilisés est tout-à-fait fausse. La Négritude n'affirme pas que les valeurs africaines sont les seules, elle n'exige pas non plus que l'on doive reprendre les formes archaïques de notre culture, qu'elles soient materielles ou spirituelles. La civilisation au sens africain implique la vie en

communauté; le devoir de participer au bonheur et au malheur de cette communauté. La négritude prêche le respect de la vie et les biens d'autrui, l'amour, la paix et l'harmonie. Ceci inclut tous les peuples du monde. On ne saurait pas demander à l'Europe de reprendre ses valeurs de moyen âge, telle que la féodalité; donc l'Afrique elle aussi ne veut pas un retour total à l'Afrique traditionnelle, ce que pensent certaines personnes. Un tel retour implique l'isolement de l'Afrique des civilisations du monde. Laning a bien defini ce que veut dire la civilisation nègre d'aujourd'hui.

> Ce que la civilisation négro-africaine proclame ce n'est ni hostilité, ni parti-pris. Mais uniquement, la nécessaire, l'inévitable remise en cause d'une situation condamnée par les faits et qui si elle tentait de se maintenir, conduirait inévitablement à l'affrontement...[141].

Ainsi parmi les valeurs négro-africaines, il faut faire un choix; celles qui n'ont plus de sens pour nous devraient être rejetées. Mais il y a certaines valeurs que nous cherisons ardemment et qui sont même admirées par le monde européen--ce sont celles-là, qu'il faut développer et retenir. Il s'ensuit que ce n'est pas la forme du roman qui détermine le fait que le roman est engagé ou non. Dans Anthologie des Romanciers et Conteurs Négro-Africain, Léonard Sainville considère tous les romanciers négro-africains comme étant engagés:

> Le roman négro-africain, même s'il est lyrique, même s'il est épique, est bien souvent une oeuvre engagée, un écrit où palpite la vie et la revendication, ce sont des livres qui décrivent le malheur de vivre et le désir de vivre mieux...[142].

Le thème de revendication se trouve dans tous nos romans; donc tous les romanciers sont engagés. "Les romanciers noirs", ajoute M. Sainville, "dignes de ce nom, sont des hommes qui ont quelque chose à dire et le disent avec force..."[143]. Avant l'Indépendance, nous avons constaté que la plainte des romanciers négro-africains était de nature différente de celle que nous connaissons aujourd'hui. O. Mannoni disait en 1951 que:

> Maintenant la vraie plainte noire a changé de nature. L'homme noir a cessé de bercer son malheur pour l'endormir, de le chanter pour rallier tous les hommes aux sources de la compassion. Il est sorti de cette enfance. Aujourd'hui c'est en tant que nègre qu'il porte plainte...[144].

Ce dont il se plaint en premier lieu, c'est l'injustice, les préjugés, la pitié elle-même, la charité et l'humiliation. Certes, le noir n'est pas le seul à connaître l'injustice et l'exploitation. Il y a bien, d'autres victimes de ces maux parmi toutes les races. Mais c'est lui qui est le plus purement exploité et mal traité à cause de la seule couleur de sa peau et c'est dans cette absurdité particulièrement criante que se montre à nu et se dévoile mieux qu'ailleurs toute l'absurdité du système.

> La plainte du Noir est pleine de signification pour tous, elle est la plainte de quelqu'un qui est obligé d'assumer seul la noiceur de tous les hommes, mais qui commence à apprendre aux autres et à lui-même, à voir clair dans la nuit...[145].

L'engagement n'est pas quelque chose de statique; il change avec le temps, avec la situation. Tom Théobalds emploie le mot "engagement" comme quelque chose que l'on désire voir se repandre dans l'oeuvre du romancier négro-africain; une situation irritante qui va sûrement se

présenter. L'engagement a une nature et des exigences. Et pour suivre le raisonnement de M. Théobalds,

> L'engagement ce n'est pas une autre appelation pour le Jdanovisme ou le tracé de la ligne du parti, le réalisme socialiste qui est souvent propagandiste de manière incontrolable et dont on se moque souvent dans les pays occidentaux. En premier lieu aucun écrivain ne doit manquer de remarquer les défauts de tous les partis et de tous les Etats, et j'espère sincèrement que s'il voit les personnes de tous les partis et de tous les états se comporter d'une façon qu'il n'aime pas, il n'en pardonnera pas l'un pour l'unique raison qu'il s'oppose à l'autre[146].

L'engagement ne veut pas dire peindre les Noirs comme des Anges dans le romans et les Blancs comme des Diables. Sa fonction est d'appeler les choses par leur nom. Mais de nombreux esprits ont fortement l'impression qu'un écrivain engagé, est engagé à un parti ou dogme particulier. C'est pourquoi certains critiques rejettent la notion d'engagement.

> On verra immédiatement que l'engagement de l'écrivain de l'Europe orientale est exactement l'opposé de celui que demande avec instance les obsédés politiques d'Angleterre. Ici nous sommes obligés de soutenir un parti déterminé ou une théorie politique comme renfermant automatiquement tous les principes de justice et de droit; en outre on nous demande de nous consacrer plutôt au parti et à sa théorie qu'à ses principes originaux. En Europe orientale ce fut le contraire qui se produisit. Les écrivains virent très clairement que le fait de se fier uniquement à une théorie du parti ou à une méthode d'organisation sociale pour créer une bonne société équivalait à faire une hypothèse injustifiée[147].

Un écrivain engagé dans ce sens devrait abandonner le loyalisme de parti et d'idéologie pour retourner aux principes humanistes fondamentaux. Mais là où l'écrivain engagé se sent une responsabilité d'homme envers les autres hommes, lui enjoignant d'essayer de faire quelque chose avec sa plume pour aider le monde ou une société donnée, ses adversaires soutiennent que les problèmes actuels appartiennent au monde professionnel de la politique de puissance, et doivent être traités par des personnes qui en ont la charge, des personnes qui ont les connaissances requises. L'intérêt que trouve l'écrivain à prendre parti au sujet de ces problèmes a été décrit par un critique comme étant purement et simplement "un idéalisme suranné et discrédité, une absurdité romantique..."[148].

M. Théobalds ne voit dans une telle attitude en l'occurrence que du "défaitisme par excellence, un capitulation virtuelle des droits de l'intellectuel". C'est l'attitude qui demande aux romanciers d'être indifférents à la possibilité d'un anéantissement virtuel dans une guerre nucléaire, et donc de transmettre cette indifférence, grossière naturellement aux gens ordinaires. C'est une pure trahison qui consiste à ne pas se prononcer, à ne pas faire entendre sa petite protestation personnelle. Une jeune personne qui se propose d'écrire a quelque chose qui mérite d'être communiqué. Elle veut peut-être révéler un aspect du monde ou elle désire introduire un changement dans le monde par cette révélation. Ce que le romancier engagé cherche c'est une nouvelle attitude globale envers la vie, et cette littérature quoique

politique au sens général n'est pas la politique, telle que la société la connaît mais englobe tout: histoire, moralité, religion, sociologie, psychologie, etc. Ainsi l'écrivain n'essayera pas d'enseigner au politicien son métier mais il se penchera sur la totalité du champ de la conduite humaine. Il ne veux pas dire ici qu'un romancier vraiment engagé devrait s'attaquer à des maux spécifiques, mais il doit le faire dans le cadre général, c'est-à-dire, il doit lancer une attaque générale sur un style de vie pour lequel il croit détenir une réponse et cette réponse est d'ordinaire dite soit noble, soit risible, comme par exemple la phrase souvent citée d'Auden: "Nous devons nous aimer les uns les autres ou mourir"[149].

L'oeuvre de l'écrivain engagé doit donc être générale, l'auteur est à la fois engagé dans tout et dans rien. Toute tendance à resister aux exigences de l'engagement et à considérer l'art comme quelque chose de différent et indépendant de toute autre chose au monde est très dangereuse pour notre littérature. L'art n'est pas un petit monde autonome, qui n'a de compte à rendre qu'à ses propres lois. Le romancier ne devrait pas se mettre à l'abri de toute espèce de jugement de valeur porté par le lecteur. Nous avons déjà dit plus haut que la formule de "l'art pour l'art" ne s'applique pas au romancier négro-africain.

L'engagement ne demande pas aux romanciers négro-africains de propager une ligne de conduite d'un parti, mais de travailler tout simplement en ayant conscience de leur propre responsabilité envers leur société et envers la période révolutionnaire que traversent l'Afrique et le monde en général. Les romanciers doivent associer

leur oeuvre avec la vie contemporaine et s'assurer que l'on ne l'utilise ni comme simple divertissement, ni pour le délassement d'une minorité cultivée. George Padmore produisit des livres centrés sur les problèmes sociaux de l'époque et sur les injustices que perpetrait le colonialisme. Ce fut un temps où la discrimination raciale, l'oppression politique et la misère économique reignaient dans le monde colonial. Ainsi la littérature est radicale, sociale, politique suivant le temps et les événements mais elle cherche avant tout à emouvoir, à réveiller et à stimuler. Le genre d'engagement dont nous avons besoin est, donc, le genre de réalisme social qui fut ressucité par les films italiens après la dernière guerre. De Sica lui-même a dit: "La plupart des gens n'aiment pas voir parce que la douleur d'autrui les derange"[150]. L'engagement n'exige donc pas que l'on soit engagé, vis-à-vis d'un crédo particulier. L'engagement politique doit être pris dans son sens le plus large, comme l'effort conscient qui cherche à améliorer la société et à extirper ses injustices. "Les écrivains", nous dit Théobalds, doivent regarder la vie avec sérieux et sympathie afin de voir, et puis essayer, comme dit Zavattini "de réveiller les spectateurs aux responsabilités et à la dignité de la condition humaine"[151]. Si les gens ignorent leur condition, ou ne s'en soucient pas, et c'est exactement notre situation en Afrique contemporaine, la reforme est difficile. Ce qui maintient le révolutionnaire en révolte c'est l'idée optimiste que cette situation peut être surmontée.

Lorsque M. Yves Bénoit dit qu'onze ou douze ans après les

indépendances africaines "l'heure de faire un bilan est arrivée"[152], je crois qu'il a raison. "L'unité africaine, le socialisme, la démocratie et le parti unique, le neutralisme et l'engagement sur le plan international, la lutte contre le néo-colonialisme, voilà les grands thèmes de l'Afrique contemporaine"[153]. A ces thèmes on peut ajouter plusieurs d'autres et le romancier doit être libre de créer sans contrainte. Cet engagement nous avons dit n'implique pas qu'on doit persuader le romancier de changer son style ou d'adopter certaines attitudes que ses lecteurs ou critiques jugent plus conformes à un roman africain. C'est en fonction de cette peur que Jill Jessop a écrit:

> Let's stop talking about commitment in writers. What they believe is their affair. What we must judge them on is what they see, and how well they pass it on to us...[154].

Mme. Jessop affirme que les romanciers travaillent suivant leurs expériences personnelles, il serait donc dangéreux et futile de demander à un romancier d'adopter les idées des autres personnes. Oui, cela est très vrai mais il ne faut non plus voir dans le romancier un journaliste qui rapporte des événements quotidiens ou un sociologue qui décrit la vie des hommes en société. Le romancier est créateur et par conséquent il lui incombe d'imaginer des thèmes, de proposer des solutions aux problèmes, de raconter l'histoire. Je trouve que ce n'est pas le mot "engagement" qui est en jeu car tous les romanciers négro-africains exception faite de ceux qui ont fait la littérature des maîtres tel Force-Bonté de Bakary Dialo, sont engagés. Nous verrons bientôt que même les formes du roman et les thèmes ne nous permettent pas de classer ceux-ci sous deux rubriques engagé et non-engagé.

II. La nouvelle phase d'engagement

Si nous considérons le colonialisme comme critère, certains romans pourraient être classés comme non engagés. Mais nous savons que dans chaque roman on peut relever deux, ou quatre thèmes principaux. Ainsi les romans de Ch. H. Kane, Laye, Quénum, Sembène et autres sont aussi engagés. L'Enfant Noir par Camara Laye est un récit à tendance autobiographique dans lequel se trouvent narées de façon personnelle l'enfance et la vie d'écolier d'un fils de forgeron guinéen. Laye a dédié lyriquement ce premier roman à sa mère. Cet amour filial pour la mère répond au don total que celle-ci fait d'elle-même à son enfant. Dans ce roman on trouve deux grands thèmes: la terre natale, moyen d'apprehender le monde et l'éveil du nationalisme; la primauté et le pittoresque des traditions et des moeurs. Tout d'abord examinons le premier thème. Dans les pages 62-65 Laye décrit son départ pour la moisson à Timdican.

> La fête evidemment ne tombait pas à date fixe: elle dépendait de la maturité du riz, et celle-ci à son tour dépendait du ciel de la bonne volonté du ciel. Peut-être dépendait-elle encore de la volonté des génies du sol que l'on ne pouvait se passer de consulter. La réponse était-elle favorable, il ne restait plus, la veille de la moisson, qu'à demander à ces mêmes génies un ciel sérein et leur bienveillance pour les moissonneurs exposés aux morsures des serpents.
>
> Le jour venu, à la pointe de l'aube chaque chef de famille partait couper la première javelle dans son champ. Sitôt ces prémices recueillies, le tam-tam donnait le signal de la moisson. Tel était l'usage. Quant à dire pourquoi on en usait ainsi, pourquoi le signal n'était

donné qu'après qu'une javelle eût été prélevée sur chaque champ, je n'aurais pu le dire à l'époque; je savais seulement que c'était l'usage et je ne cherchait pas plus loin. Cet usage, comme tous nos usages, devait avoir sa raison, raison qu'on eût facilement découverte chez les anciens du village, au profond du coeur et de la mémoire des anciens; mais je n'avais pas l'âge alors, ni la curiosité d'intérroger les vieillards, et quand enfin j'ai atteint cet âge, je n'était plus en Afrique . . . .
. . . .

Et puis la saison où nous étions ne permettait pas de se tenir à l'écart. En décembre, tout est en fleur et tout sent bon; tout est en jeune; le printemps semble s'unir à l'été, et la campagne, longtemps gorgée d'eau, longtemps accablée de nuées maussades, partout prend sa revanche, éclate; jamais le ciel n'est plus clair, plus resplendissant; les oiseaux chantent, ils sont explosives, la joie est partout, partout explose et dans la belle saison qui me dilatait la poitrine, et le tam-tam aussi, je l'avoue, et l'air de fête de notre marche; c'était la belle saison et tout ce qu'elle contient--et ce qu'elle ne contient pas; qu'elle répand à profusion!--qui me faisait danser de joie[155].

L'Enfant Noir a surtout été apprecié en France pour sa fraîcheur et l'on s'est étonné de voir capté avec une telle perfection le génie discursif du français classique. Mais du côté africain, L'Enfant Noir a provoqué des critiques très sévères. Certains disaient que ce roman n'est pas engagé puisque l'auteur passe son temps à décrire la banalité

sans critiquer les mesfaits de l'administration coloniale. On se demandait si tout en Afrique était gai. Un critique a même pu dire de façon ironique à propos de L'Enfant Noir, "Afrique noire, littérature rose"[156]. Il semble que cette critique n'était pas entièrement justifiée parce que Laye n'est d'ailleurs pas purement idyllique, la brutalité de l'enseignement en brousse y est par exemple dénoncée.

Deuxièmement, on trouve le thème des traditions et des moeurs décrit très longuement. Laye décrit par exemple la courtoisie du paysan guinéen dans les pages 73 et 74:

> Et il jetait un regard sur la moisson.
> --C'est cela que tu appelles être pas tellement en avance? disait-il? Eh bien! je n'ai sûrement pas perdu de temps, mais peut-être ferais-je bien à présent d'en perdre un peu. N'oublie pas que je ne dois pas non plus trop distancer les autres: ce ne serait pas poli.
>
> Je ne sais d'où vient que l'idée de rusticité --je prends le mot dans son acceptation de manque de finesse; de délicatesse--s'attache aux champs: les formes de la civilité y sont plus respectées qu'à la ville; on y observe un ton cérémonieux et des manières que, plus expéditive, la ville ne connaît pas. C'est la vie, la vie seulement, qui est plus simple, mais les échanges entre les hommes --peut-être parce que tout le monde se connaît--y sont plus strictement réglés. Je remarquais dans tout ce qui se faisait, une dignité dont je ne rencontrais pas toujours l'exemple à la ville; et on ne faisait rien à quoi on n'eût été au préalable invité, même s'il allait de soi qu'on le fît: on y montrait en vérité un extraordinaire souci de la liberté d'autrui. Et pour l'esprit, s'il était plus lent, c'est que la réflexion précédait la parole, mais aussi la parole avait-elle meilleur poids...[157].

Encore une fois ce récit, cette description des coutumes guinéennes aussi intéressant qu'elles soient ne fut pas bien accueilli

par les grands écrivains et critiques africains. Selon eux Camara Laye plaisante parce que au lieu de mener le combat il perd son temps à décrire les superstitions; il se passait beaucoup de choses en Afrique qui méritent d'être traitées dans un roman. Cependant, L.S. Senghor n'est pas de cet avis. Selon lui, les buts et les moyens de l'art ne sont pas ceux de la politique. M. Senghor pense que reprocher à Camara Laye de n'avoir pas fait le procès du Colonialisme, c'est lui reprocher de n'avoir pas fait un roman à thèse, ce qui est le contraire du romanesque, c'est lui reprocher d'être fidèle à sa race, à sa mission d'écrivain. Car disait M. Senghor:

> A la reflexion, on découvrira qu'en ne faisant pas le procès du Colonialisme, il l'a fait de la façon la plus efficace. Car peindre le monde négro-africain sous les couleurs de l'enfance, c'était la façon la plus suggestive de condamner le monde capitaliste de l'Occident européen...[158].

On voit ici deux tendances opposées; l'une qui soutient que l'on doit parler des cultures africaines et l'autre qui affirme qu'il faut toujours dénoncer le colonialisme. Je pense que les romanciers ne doivent pas seulement se limiter à ces deux thèmes pour prouver qu'ils sont engagés. Donc L'Aventure Ambiguë de C.H. Kane, est un roman aussi engagé que ceux que nous avons examiné jusqu'ici. C.H. Kane décrit dans L'Aventure Ambiguë la société toucouleur du Fouta Toro qui est l'un des foyers les plus anciens de l'Islam en Afrique Occidentale; la rigueur de l'éducation religieuse, l'austérité des moeurs sont des traits saillants de cette communauté et l'isolent quelque peu. Les chefs religieux y ont un prestige exceptionnel.

Mais l'Aventure Ambiguë a pour sujet une situation commune à toutes les sociétés noires: le choc entre la civilisation rationnelle et économique de l'Europe, d'une part, la civilisation mystique et desintéressée de l'ancienne Afrique Noire, d'autre part. Dans l'oeuvre de M. Kane on trouve plusieurs thèmes, donc d'un bout à l'autre on ne peut pas dire que l'auteur a ou n'a pas fait le procès du colonialisme, ou qu'il s'est contenté de déclencher un argument philosophique. Il y a tout d'abord le thème du mysticisme. L'attitude mentale de Samba Diallo, le héros du roman, procède du mysticisme, d'un état théocratique véritable. Il attend Dieu de toute son âme, de toute sa vie, parce que "nous sommes à Dieu et nous retournerons à Lui; de quelque côté que vous vous tourniez, là est la Face de Dieu; tout péri sauf sa face..."[159].

La religion n'est donc pas, pour Samba Diallo et les vrais Musulmans, la recherche de l'adéquation entre les valeurs humaines et la pensée divine, puisque "la vie de ce monde n'est qu'un jeu." Ensuite vient le thème de la mort. Samba Diallo croit aux valeurs de mort, puisque la mort pacifie l'âme en la rendant à Dieu. Il chante les louanges de l'Ange de la Mort, Azraël, il dédaigne, sous l'enseignement de Thierno, toute tentative d'épanouissement humain. La Grande Royale a compris que le vieux maître "veut tuer la vie en lui" et que son neveu est consentant. Puis, vient le thème de contradiction. On retient dans L'Aventure Ambiguë, l'opposition entre l'Europe et l'Afrique, la pensée religieuse et la civilisation de la technique; la recherche de la pureté ("la quête du Grand noir") et la nécessité

de vivre en société; le statut islamique et l'évolution occidentale, et l'Africain serré dans ces contradictions. Samba, produit de cultures contraires et de conciliation difficile, se sent dissocié entre le respect de la tradition et l'évolution occidentale, entre la fidélité à Dieu et ses détracteurs qui ont plus ou moins vicié son âme en lui retirant sa nourriture. Mais la plus grande contradiction vient de cette phrase-clef du héros, qui après avoir étudier en Afrique et à Paris, se pose cette question: "ce que l'on apprend vaut-il ce que l'on oublie?" M. Kane touche aussi les thèmes de l'angoisse qui naît de l'ambiguïté, de la nature, des problèmes de l'actualité et même de la négritude. Il declare: "la négritude ne serait qu'une maladie de la race qui consiste à mettre continuellement parallèle valeurs noires et valeurs blanches, alors que le vrai problème est ailleurs..."[160].

Alors, pour M. Kane, ce que désire l'Afrique à l'heure actuelle c'est le progrès technique et intellectuel; l'Afrique veut participer à la construction du monde de l'avenir.

> Dans son bureau à la petite ville de L., l'administrateur blanc Paul Lacroix reçoit un notable noir, père de Samba Diallo "le chevalier". Le soleil "agonisse" et ce "drame cosmique" leur inspire des reflexions contradictoires.
>
> Le chevalier: 'Notre monde est celui qui croit à la fin du monde... La vérité se place à la fin de l'histoire.' Paul Lacroix: 'Etrange, cette fascination du néant sur ceux qui n'ont rien.' Et le chevalier continue, méditatif: 'J'ai mis mon fils à l'école parce que l'extérieur que vous avez arrêté nous envahissait lentement et nous détruisait. Apprenez-lui à arrêter l'extérieur.'

- Nous l'avons arrêté.

- L'extérieur est aggressif. Si l'homme ne le vainc pas, il détruit l'homme et fait de lui une victime de tragédie. Une plaie qu'on néglige ne guérit pas, mais s'infecte jusqu'à la gragrène. Un enfant qu'on n'éduque pas régresse. Une société qu'on ne gouverne pas se détruit. L'occident érige la science contre ce char envahissant, il l'érige comme une barricade.

A ce moment Lacroix dut lutter contre la tentation impérieuse de tourner le commutateur électrique à portée de sa main. Il eût aimé scruter le visage d'ombre de cet homme immobile face à lui. Il percevait dans sa voix une tonalité qui l'intriguait et qu'il aurait voulu référer à l'expression du visage. 'Mais aussi songea-t-il, si j'allume, cet homme peut se faire. Ce n'est pas à moi qu'il parle. C'est à lui-même!' Il l'écouta.

Chaque heure qui passe apporte un supplement d'ignition au creuset où fusionne le monde. Nous n'avons pas eu le même passé, vous et nous, mais nous aurons le même avenir, rigoureusement. L'ère des destinées singulières est révolue. Dans ce sens, la fin du monde est bien arrivé pour chacun de nous, car nul peut plus vivre de la seule persévération de soi. Mais de nos longs mûrissements multiples, il va naître un fils au monde. Le premier fils de la terre. L'unique aussi.

Lacroix le sentit qui se tournait légèrement, dans l'ombre, vers lui.

> Monsieur Lacroix, cet avenir je l'accepte. Mon fils en est le gage. Il contribuera à le bâtir. Je veux qu'il y contribue, non plus en étranger venu des lointains, mais en artisan responsable des destinées de la cité.
>
> - Il nous enseignera les secrets de l'ombre. Il nous découvrira les sources où s'abreuve votre jeunesse[161].

Dans l'ensemble, il n'y a pas d'antagonisme colonisateur/colonisé, puisque M. Kane sait que l'Afrique a acquis son indépendance politique. Cette promesse mutuelle entre M. Lacroix et le Chevalier marque pourtant qu'une étape nouvelle est peut-être franchie dans les relations Afrique-Europe. Peut-être qu'une Civilisation "du donner et du recevoir" s'ouvrirait, et se serait donc, comme l'écrit C.H. Kane, "l'heure vraie du commencement du monde"[162]. On peut dire que le taux de scolarisation est beaucoup plus élevé en 1963 qu'il y a dix ans, et "l'école nouvelle" qu'envisage M. Kane fait maintenant partie des habitudes nationales. La révolution industrielle commence à être acceptée par les masses, et l'idée du travail pour la conservation de la vie n'est plus rejetée. Ce qui reste pour l'Européen comme pour l'Africain, c'est le problème de la mécanisation de l'individu, en égard au conséquence du machinisme. C'est donc la question de la défense de l'homme qui se pose par rapport à l'âge du Monde. "Il faut apprendre à dominer la matière sans que l'âme en meure"[163].

Par delà les tiraillements, par delà l'écartellement de Samba Diallo, qui ne peut pas être occidental, qui ne peut plus être Africain, comme il l'avait été, il y a dans L'Aventure Ambiguë, l'annonce d'un Rêve. C'est l'apport de l'Afrique au monde qui se construit. Dans ce

que j'appelle "une nouvelle phase d'engagement" je crois que le romancier ne se contentera plus à traiter des thèmes définis. Si jusqu'ici les écrivains ont lutté pour détruire l'Autre, c'est-à-dire, la culture importée, l'heure est venue de construire ce que nous croyons bon pour l'Afrique et ses peuples.

Chez Ousmane Sembène nous retrouvons une même société islamique vue de l'extérieur. O Pays Mon Beau Peuple nous fait assister à l'effort déliberé d'un homme pour transformer la société. L'occident y est présent mais non plus uniquement comme facteur de ruine et aucunement comme fascination. La lutte n'est pas essentiellement dirigé contre l'exploitation étrangère mais contre les forces conservatrices qu'il vaut mieux combattre au lieu de les concilier. Plus nettement encore dans Les Bouts de Bois de Dieu, ce qui est en cause paraît être moins la lutte contre l'Occident que celle qui s'impose contre le capitalisme et surtout les possibilités et les espoirs de surgissement de forces neuves à l'intérieur d'une société.

Les romans de cette nouvelle phase s'attaquent aux problèmes que pose le passage de la société ancienne--patriarcale et mystique--à la société nouvelle fondée sur la raison et sur le respect de la liberté individuelle. Ils présentent donc des conflits entre les générations, qui sont en même temps des conflits entre les intellectuels illetrés de l'ancien temps--les sages selon la tradition--et les intellectuels nouveaux, lettrés en français et sortis des écoles. Ce type du roman est représenté notamment par Le Fils du Fétiche de

David Ananon, Tante Bella de Joseph Owono et Sous l'Orage de Seydou Badian. Le roman de Seydou est fortement teinté d'islamisme; il expose le conflit plus ou moins marqué qui oppose deux générations d'Africains. Nous voyons dans ce roman la jeunesse qui se prépare à entrer dans la vie, s'opposer d'une façon résolue à certaines pratiques ancestrales et surtout refuser de se soumettre à la domination européene, tout en accusant les aînés de veulerie.

> J'étais comme vous. Quand j'avais ton âge, je ne connaissais rien de toutes ces choses-là. Mais, crois-moi, j'ai compris ma bêtise un jour. J'étais alors soldat en Europe. Il y avait une fête au régiment; on nous avait demandé de présenter un numéro folklorique. Je ne savais rien; ni danse, ni chant de chez-moi; je n'étais donc pas le seul; presque tous ceux de mes camarades qui avaient fait l'école étaient dans la même situation. Les Blancs ont dansé, avocats, professeurs, ingénieurs, médecins avaient revêtu les coutumes de leur region et avaient chanté dans leur dialecte.
> . . . .
> Cette soirée m'a fait comprendre la vérité. L'humanité serait vraiment pauvre si nous devions nous transformer en Européens. Il est souhaitable que dans les rencontres de ce genre chacun puisse apporter son chant, sa danse...[164].

Nous voyons donc qu'il n'y a pas seulement la culture occidentale à rejeter mais aussi certaines vieilles traditions africaines. C'est pourquoi certains romanciers s'occupent des problèmes de dot et du statut de la femme dans la société africaine. Nous avons besoin de la justice et de l'égalité si nous voulons créer une Afrique différente de celle d'avant l'indépendance.

III. L'engagement et liberté du romancier

Pour s'opposer aux adversaires de Camara Laye, M. L.S. Senghor a affirmé qu'il n'ignore pas les conditions de l'oeuvre d'art et qu'il faut à l'écrivain un minimum de liberté, plus exactement que son originalité, portant son rayonnement, est à la mesure de sa liberté. Car dit-il:

> Le Fascisme est comme le vent d'Est: il dessèche tout. Et aussi un certain totalitarisme gauchisant, qui s'exprime confusément, chez les adversaires de Laye Camara[165].

On se demande si pour être engagé le romancier doit traiter les thèmes choisis par un groupe quelconque. Il est bien évident que chaque époque favorise certains genres et certains thèmes. Avant l'Indépendance l'engagement contre le colonialisme et la lutte pour la liberation nationale étaient tout à fait nécessaire. Le mouvement de la Négritude a joué un grand rôle en essayant d'éveiller la conscience des peuples assimilés. Mais nous avons constaté que depuis quelques années la production romanesque a considérablement baissé. Ceci tient peut-être au fait que l'on exige souvent que le romancier traite certains thèmes. Il faut noter qu'une telle rigidité a abouti à chasser certaines personnes de génie. Il est temps de reconnaître comme Laye, Quénum, Kourouma et autres romanciers moderns qu'il y a tant de chose à faire dans l'Afrique indépendante. Ceux qui insistent sur les thèmes africains et le style africain doivent savoir qu'un romancier se veut être libre. C'est pourquoi Ezekiel Mphahlele a réagit vivement contre cette tendance:

> Est-ce que nous sommes comme des chèvres mises à l'attache? Que ferons nous quand nous aurons vidé cette parcelle de terre de sa pâture? [166]

Au cours d'un débat sur la littérature africaine à Berlin Gérald Felix Tchikay U'Tamsi avait agit de la même manière:

> Je ne suis pas venu à Berlin pour qu'on me dise ce qu'un africain peut ou ne peut pas comprendre...[167].

Disons qu'il est difficile de faire un roman en Afrique aujourd'hui sans être engagé, même politiquement. Comme nous l'avons signalé à maintes reprises, la tâche de réorganiser la société africaine demande le concours de tout le monde: les dirigeants politiques, les intellectuels et les masses: pour parler avec M. Peter Nazareth, "Le même écrivain qui a condamné le colonialisme comme étant un système qui empechait un vrai contact entre les peuples de races différentes; un système qui a engendré l'exploitation et la perte des valeurs humaines, ne sera pas content si l'on maintenait le même système, avec la seule différence que les Africains ont remplacé les Européens..."[168].

Si l'on parle du socialisme en Afrique aujourd'hui c'est essentiellement parce que les Africains ont trouvé que le capitalisme est un système néfaste au développement de leurs jeunes nations.

Dans quelques romans modernes les romanciers abordent les thèmes divers. M. Robert Pageard a attribué cette tendance aux causes suivantes:

> L'émancipation de l'Afrique francophone, l'apparition accélérée de la notion d'Etat dans des sociétés qui n'avaient eu de ce concept jurique qu'une expérience fragmentaire et intermittente, la nécessité d'une nouvelle morale sociale...[169].

Ainsi dans Dramouss, Camara Laye nous apporte l'un des temoignages

littéraires sur le conflit qui oppose l'esprit traditionnel africain au collectivisme autoritaire. M. Laye aborde dans Dramouss d'autres problèmes, c'est celui de l'école où il critique le système scolaire: "Je ne nie guère les efforts que déploient nos nouveaux dirigeants de la loi-cadre. Mais il est certain qu'il faudrait plus d'écoles (p. 122). C'est le problème du commerce artisanal, avec une accusation contestable contre le commerce moderne tenu par les Libanais (p. 160), celui de l'art traditionnel (pp. 165-168). Peut-être le problème le plus important est-il celui de la politique locale qui fait son apparition avec le chapitre intitulé "Réunion de Comité" avec le discours de Fatoman:

> Il faudra dire que déjà, vous avez trahi le R.D.A. et, en même temps, le grand humaniste qui en est le fondateur. Il faudra dire que la violence que vous êtes en train d'instaurer dans ce pays sera payée par chacun de vous, et plus encore par les innocents. Il faudra surtout, pour bâtir une société viable, plus d'actions concrètes et honnêtes, moins de discours, plus de respect de l'opinion d'autrui, plus d'amour fraternel...[170].

Dramouss est en tout cas un livre fort objectif qui stigmatise à la fois les injustices des sociétés libérales et les violences gratuites du collectivisme en Guinée et dans certains pays Africains. Répondant aux questions que lui pose un journaliste de Bingo, M. Kourouma a affirmé qu'il écrit pour exprimer une situation autant sociale que politique propre au pays où il est né. Dans son roman, Les Soleils des Indépendances il traite certains problèmes issus de l'Indépendance de son pays. Son héros, Fama, est un prince Malinke, victime des indépendances qui sont tombées sur l'Afrique, mais à travers son héros, M.

Kourouma a mis à nu la déchéance. L'Indépendance à son avis profite à certains, pas à tous. Il se sent convaincu que l'on peut critiquer sans outrances, et que l'on peut dire un tas de choses vraies sans s'attirer les foudres de la censure. L'indépendance est supposée permettre la création d'une société où il y aura l'opportunité pour tous, mais malheureusement la masse de la population meurt de misère: faim, maladie, ignorance. C'est pourquoi certains, comme Fama, pensent qu'ils vivaient mieux à l'époque coloniale.

> Les deux plus viandés et gras morceaux des Indépendances sont sûrement le secrétariat général et la direction, d'une coopérative... Le secrétaire général et le directeur, tant qu'ilssavent dire les louanges du président, du chef unique et de son parti, le parti unique peuvent bien engouffrer tout l'argent du monde sans qu'un seul oeil ose ciller dans toute l'Afrique.
> . . . .
> Mais alors, qu'apportèrent les Indépendances à Fama? Rien que la carte d'identité nationale et celle du parti unique. Elles sont les morceaux du pauvre dans le partage et ont la sécheresse et la dureté de la chain du taureau...[171]

De désespoir, M. Kourouma fait dire à son héros que la colonisation, les commandants, les requisitions, les épidémies, les sécheresses, les indépendances, le parti unique et la révolution dont parlent les responsables politiques, "sont exactement des enfants de la même couche",[172] tous étrangers à Fama Horogougon. Au lieu de parler seulement des maux de l'Afrique coloniale, il faut aussi signaler les véritables problèmes qui nécessitent l'attention de l'homme Africain maintenant.

IV. Responsabilités du romancier dans l'Afrique contemporaine

> La littérature romanesque africaine de la langue française n'est pas une littérature de gaité. Qu'il s'agit de romans antérieurs à la seconde guerre mondiale, avec Ousman Socé, Abdoulaye Sadje, ou de romans post-coloniaux, jusqu'à la libération...[173].

Tous les romanciers que nous avons traités jusqu'ici présentent un monde agité, d'où se détachent des personnages en proie à des conflits divers: politiques, sociaux, philosophiques, littéraires ou sentimentaux. Ces romanciers ne s'intéressent pas tellement aux thèmes individuels de l'amour, de la mort, de la nature, de Dieu, bien que ces thèmes interviennent fréquemment dans quelques oeuvres. Ceci est dû au fait que l'individu s'intègre au peuple et à la société dont il émane. Même quand le romancier dit "Je" il entend "Nous" parce qu'il représente son peuple. Qu'il s'agisse des oeuvres qui ne veulent défendre aucune thèse, comme de F.D. Sissoko, ou de J. Malonga, jamais l'action ne se réduit aux aventures de quelques individus, toujours la collectivité, la vie du groupe et le sujet principal. Il est donc difficile aujourd'hui de savoir qui est "engagé" en quoi et comment. A mon sens, tous les romanciers qui se sentent une responsabilité envers la masse sont engagés.

Dans un texte très clair, réfléchi et élaboré par les écrivains africains il fut arrêté que dans la situation actuelle et temporaire des peuples noirs, les responsabilités des écrivains portent essentiellement sur trois points d'urgence:

a) La contribution de l'écrivain au développement des langues

autochtones, dans tous les pays où ce développement est indispensable.

b) L'expression vraie de la réalité de son peuple, longtemps obscurcie, déformée ou niée au cours de la période coloniale. Cette expression est tellement nécessaire dans les conditions actuelles, qu'elle implique concernant l'écrivain ou l'artiste noir une singulière spécification de la notion d'engagement. L'écrivain noir ne peut que participer de manière spontanée et totale au mouvement général précédement esquissé.

c) Enfin et surtout, la contribution à l'avancement et au progrès des peuples noirs; et en particulier dans les pays où cette question se pose, la lutte en faveur de leur indépendance puisque l'existence d'un Etat national est de nature à favoriser l'épanouissement d'une culture positive et féconde"[174].

D'après ce texte nous pouvons donc resumer ainsi les rôles du romancier négro-africain: porte-parole de son peuple, parce qu'il est l'expression vraie de sa réalité; éducateur, parce qu'il contribue ou doit contribuer à l'avancement et au progrès des peuples noirs; libérateur, parce qu'il lutte en faveur de l'indépendance. C'est justement en ce sens que la majorité des écrivains négro-africains se reconnaissent "engagés" parce que conscients de leurs responsabilités et décidés à y repondre par leur oeuvre--et souvent aussi par une action politique extra--littéraire. Cette conscience ne doit pas nous étonner, de la part d'une élite intellectuelle qui se sent observée et attendue par la masse. Pour un romancier négro-africain, l'engagement est donc un centre autour duquels s'organise toute son action. Le

romancier peut faire l'oeuvre individualiste mais son inspiration lui vient de la masse et de ses problèmes.

CONCLUSION

Nous avons essayé de tracer le naissance de la littérature négro-africaine dès l'apparition du premier roman jusqu'à nos jours. Nous avons mis l'accent sur l'époque qui commence avec la formation du mouvement de la Négritude car nous pensons que ce mouvement a beaucoup influencé les romanciers négro-africains. Cette littérature, fruit d'une longue histoire de contact brutal entre les peuples africains et le monde européen a resulté en quelque sorte en une floraison des romans traitant presque tous les mêmes thèmes: l'esclavage, le colonialisme, le racisme, l'assimilation, l'oppression, l'injustice et autres. Est-ce la seule manière de savoir si le romancier est engagé ou non?

Nous constatons d'abord que non. Le mot "engagement" nous l'avons dit est très difficile à définir et surtout en ce qui concerne les écrivains. Nous nous rappelons que le plus grand défaut de certains critiques littéraires c'est de trop insister sur le fait que tous les écrivains doivent traiter des thèmes particuliers. Ces critiques ne tiennent pas compte du fait qu'un écrivain est libre d'écrire comme il l'entend, suivant son génie et son expérience personnelle. Or comme chaque écrivain vit dans le temps et dans l'espace il est naturel que son oeuvre porte les traces de la société dans laquelle il vit. Ainsi nous avons noté que certains romanciers d'avant l'indépendance s'engageaient à lutter contre le colonialisme de dénoncer l'assimilation, de défendre un certain nombre de valeurs culturelles. C'est le cas de

Mongo Beti, Oyono, O.B. Quénum, J. Malonga, B. Dadié. Mais la recherche de l'identité, le retour sur soi-même, l'inventaire du passé, tout cela ne suffit plus. Les chants ouolofs ne multiplieront pas la production du blé à l'hectare. Une littérature liée à une situation donnée ne peut plus avoir l'actualité que là où subsistent les formes d'aliénations coloniales. La Négritude comme mouvement ou idéologie culturelle peut jouer un rôle partout et chaquefois que les Noirs sont mis en état d'infériorité. Il s'ensuit que la négritude ne correspond ni aux exigences politiques ni aux exigences techniques de l'Afrique d'aujourd'hui car aujourd'hui nous ne pouvons plus nous définir par la race ou par les caractères semantiques mais par la géographie. Nous pensons qu'il ne faut pas trop se pencher dans le passé pour que l'on sache que le romancier est engagé. Donc les romanciers qui traitent les thèmes en dehors de ceux qui sont reconnus par les critiques sont aussi engagés que ceux qui ont fait le procès du colonialisme. C.H. Kane dans L'Aventure Ambiguë a traité les thèmes tels: les valeurs des morts, les contradictions, l'homme seul; Camara Laye dans l'Enfant Noir, a fait une description des coutumes de son pays.

De plus, nous avons remarqué que l'ensemble de la production romanesque, malgré de nombreuses reussites, se heurte sur certains problèmes: c'est le problème d'un public; le problème d'ordre économique et social et le problème de la langue. Si ce dernier ne constitue pas un obstacle majeur, selon L.S. Senghor et Janheinz Jahn, en revanche la situation du romancier présente de graves difficultés.

Amené par opportunisme, à s'adresser surtout à l'Europe, ce dernier a dû consacrer une partie de ses oeuvres à des thèmes européens. Et encore l'accueil qu'il a reçu de la part des Européens, souvent trop enthousiastes, a nui à la qualité strictement littéraire. De leur côté, les intellectuels africains ont exigé du romancier un "bon esprit" et lui ont souvent indiqué les sujets qu'il devait obligatoirement traiter. Il en resulte que tous les romanciers exaltent la Négritude, excepté Ousmane Sembène. Les personnages de ces romans représentent souvent deux types d'individus: le Blanc, l'oppresseur et le Noir l'opprimé.

D'autre part, avant l'indépendance un grand nombre de romanciers se préoccupaient trop de la négritude, de sorte que l'indépendance acquise ils n'ont presque rien à dire maintenant. Mongo Beti et Oyono n'écrivent plus. Si l'indépendance a coïncidé avec un ralentissement de la production romanesque, ceci est dû en partie au fait que la disparition du colonisateur a amené le romancier à repenser les problèmes de la specificité africaine et à la définir non plus par rapport à l'Europe mais par rapport à elle-même. A certaines signes, on aperçoit que cette méditation commence à porter ses fruits. Camara Laye, dans Dramouss critique la collectivisation autoritaire en Guinée, A. Kourouma, dans Les Soleils des Indépendances satirise l'Indépendance qui n'apporte rien qu'une carte d'identité nationale et celle du parti unique. Enfin, qu'il s'agisse de roman d'aujourd'hui ou celui de demain, il me semble que la jeune génération qui n'a pas vu l'époque coloniale ne s'intéresse pas tellement aux problèmes d'assimilation

culturelle. La Négritude a échoué dans sa recherche d'une coincidence féconde entre la révalorisation nécessaire de nos cultures et l'assimilation de la révolution technique pour sortir du sous-développement. Il paraît donc qu'un romancier engagé devrait redéfinir ses responsabilités envers la masse dans l'Afrique moderne. Le roman ne se content pas de jouer simplement un rôle de miroir, il informe, il propose, il crée. L'oeuvre qui répond uniquement et trop parfaitement à un besoin immédiat risque de paraître bientôt totalement insignifiante. Nous n'avons pas à notre tour voulu imposer les thèmes ou les sujets aux romanciers négro-africains, mais nous espérons pourtant voir une évolution vers des romans qui seront les témoins de temps.

NOTES

Chapitre I

[1]Claude Wauthier, Afrique des Africains, ed. Seuil, (Paris, 1969), p. 206.

[2]"Relation d'un voyage du Sénégal à Es-souira", in Revue coloniale, no. 1850, 1937, pp. 379-445.

[3]Op. cit., p. 237.

[4]Présence Africaine, Vol. XXVI, no. 21, 1959, p. 133.

[5]Claude Wauthier, Afrique des Africains, (Paris, 1969), p. 20.

[6]Ibid., p. 210.

[7]Ibid., p. 212.

[8]Claude Wauthier, "No Ebony Tower for African Writers", in Optima, (New York, December, 1968), p. 195.

[9]L. Kesteloot, Entretien avec L.S. Senghor, (Dakar, juin, 1959), p. 23.

[10]L.S. Senghor, Rapport sur la doctrine et la propagande du Parti: Congrès constitutif du Parti du Rassemblement Africain (PRA), fascicule ronéotypé, (Dakar, 1959), p. 25.

[11]Aimé Césaire, cité par L. Kesteloot dans Les Ecrivains noirs de la langue française; Naissance d'une littérature, (Bruxelles, 1963), p. 36.

[12]Cité par C. Wauthier dans L'Afrique des Africains: inventaire de la Négritude, (Paris: Seuil, 1964), pp. 123-124.

[13]L. Kesteloot, Négritude et situation coloniale, (Yaoundé, 1967), pp. 81-83.

[14]L.S. Senghor, "Problématique de la Négritude" in Présence Africaine, no. 78, 1971, p. 16.

[15]Honorat Aguessy, "La Phase de la Négritude", Présence Africaine no. 80, 1971, p. 36.

[16]Maurice Delafosse, Les Noirs de l'Afrique, (Paris: Payot, 1922), p. 158.

[17]Henri Laurens, éditeur (Paris, 1927), pp. 14-16.

[18]Ibid., p. 160.

[19]Préface au livre de O. Socé, Karim, p. 12.

[20]H. Baumann et D. Westermann, Les peuples et les civilisations de l'Afrique (Paris: Payot, 1947), p. 14.

[21]Ibid., p. 15.

[22]J.-P. Sartre, "Orphée Noir", in Situations, III, (Paris: Gallimard, 1949), pp. 236-237.

[23]Sékou Touré, "Le leader politique considéré comme le representant d'une culture", in Présence Africaine, numéro spéc., (XXIV-XXV, février-mai 1959), pp. 104-105.

Chapitre II

[24]Jean-Paul Sartre, Qu'est que la littérature? (Collection Idées) (Ed. Gallimard, Paris, 1948), p. 98.

[25] David Diop, "Mission terminée", par Mongo Beti dans Présence Africaine, No. 16-17, oct-nov., 1957-58, pp. 186-187.

[26] Ibid., Présence Africaine, no. 16, 1957, p. 189.

[27] L. Kesteloot. Les écrivains noirs de langue française: naissance d'une littérature, 2me ed., (Bruxelles, 1965), p. 303.

[28] Jacques Alexis, "Où va le roman?" dans P.A., 1957, p. 88.

[29] D. Diop, op. cit., in P.A. 1957, p. 94.

[30] C. Wauthier, Afrique des Africains, (Paris 1964), p. 154.

[31] Bernard Dadié, Climbié, (Paris: Seghers, 1956), p. 182.

[32] Mongo Beti, Ville Cruelle, (Ed. africaine, Paris, 1954), p. 17.

[33] Roger Mercier, "Mongo Beti" in Littérature Africaine, no. 5 (Paris 1964), p. 58.

[34] Ibid., p. 34.

[35] Ibid., p. 96.

[36] Ibid., loc. cit.

[37] J. Ikellé-Matiba, Cette Afrique-là, (Paris, 1963), p. 183.

[38] Olympe Bhêly-Quénum, Un piège sans fin, (Paris: Stock, 1960), p. 13.

[39] Ibid., p. 53.

[40] Ibid., p. 202.

[41] T. Melone, De la Négritude dans la littérature négro-africaine: Tribune des Jeunes II, (Présence Africaine, 1962), p. 103.

[42] A. Diop, "Colonialisme et nationalisme", in P.A.,(october-november, 1955),p. 5.

[43] Gerald Moore, "Literary Protest in French-speaking Africa", in Protest and Power in Black Africa, (London: Heinemann, 1970), p. 810.

[44] Ibid., p. 817.

[45] R. Mercier, "Mongo Beti" in Littérature Africaine, No. 5, p. 19.

[46] A. Diop, "Colonialisme et nationalisme", in P.A., (oct-nov., 1955), p. 15.

[47] Bernard Mouralis, Individu et collectivité dans le roman négro-africain , (Abidjan, 1969), p. 124.

[48] Djibril Tamsir Niane, Soundjata ou l'épopée mandingue, (Paris: Présence Africaine, 1960), pp 7-8.

[49] Ibid., p. 8.

Chapitre III

[50] L. Kesteloot, Anthologie Négro-africaine, (Paris, 1967), p. 8.

[51] *Ibid*., p. 8

[52] Ibid., p. 8.

[53] J.-P. Sartre, *Qu-est-ce que la littérature*? (Paris: Edition Gallimard, 1948), p. 100.

[54] Mohamadou Kane, "L'écrivain africain et son public", in *Présence Africaine*, no. 58, 1966, pp. 9-10.

[55] *Ibid*., p. 10.

[56] *Ibid*., p. 10.

[57] Cité par Mohamadou Kane, in *Présence Africaine*, 1966, p. 216.

[58] Mohamadou Kane, *Présence Africaine*, p. 11.

[59] Leonard Sainville, *Présence Africaine*, 1958, p. 187.

[60] J.-P. Sartre, *Qu'est-ce que la littérature*, (Paris: Editions Gallimard, 1948), p. 102.

[61] *Ibid*., p. 103.

[62] *Ibid*., p. 103.

[63] Signaté Ibrahim, cité par Mohamadou Kane, p. 12.

[64] *Ibid*., p. 13.

[65] *Ibid*., cité par Mohamadou Kane, p. 12.

[66]Clauder Wauthier, Afrique des Africains, p. 15.

[67]A. Césaire, "Notre devoir d'hommes de culture", in Présence Africaine, no. 13, 1957, p. 314.

[68]Bernard Mouralis, op. cit., p. 133.

[69]Mohamadou Kane, "L'écrivain africain et son public", Présence Africaine, no. 58, 1966, p. 16.

[70]Ibid., loc. cit.

[71]Ibid., loc. cit.

[72]Ibid., p. 15.

[73]Présence Africaine, nos. 24-25, 1959, p. 364.

[74]B. Mouralis, op. cit., p. 134.

[75]Ibid., p. 135.

[76]Ibid., loc. cit.

[77]Cité par Mouralis, p. 135.

[78]Leonard Sainville, "Condition d'un roman national chez les peuples noirs", in Présence Africaine, nos. 18-20, 1956, p. 217.

[79]J.S. Alexis, "Où va le roman?" in Présence Africaine, nos. 16-17, 1957, p. 220.

[80] Ibid., p. 220.

[81] Thomas Melone, "Problème du langage", in Présence Africaine, no. 73, 1970, p. 3.

[82] Obiajunwa Wali, Transition, 1968, p. 15.

[83] C. Wauthier, L'Afrique des Africains, (Paris, 1964), p. 31.

[84] Ibid., p. 33.

[85] Ibid., p. 34.

[86] Ibid., p. 35.

[87] Ibid., p. 38

[88] Ibid., cité par C. Wauthier, p. 38.

[89] J. Rabemnanjara, "Les fondements de notre unité tiré de l'époque coloniale", in Présence Africaine, nos. 24-25, 1959, p. 69.

[90] Ibid., p. 70

[91] Ibid., loc. cit.

[92] Ibid., p. 75.

[93] Eric Williams, "Le leader politique considéré comme un homme de culture", in Présence Africaine, nos. 26-29, 1959, p. 69.

[94] Ibid., loc. cit.

[95] Ibid., p. 97.

[96] B. Mouralis, Individu et collectivité, dans le roman négro-africain, (Abidjan, 1969), p. 130.

[97] L.S. Senghor, Postface d'Ethiopiques, (Paris: Le Seuil, 1956), p. 12.

Chapitre IV

[98] Meinrad Hebga, "Acculturation et chances africaines d'un humanisme africain moderne", Présence Africaine, no. 65, 1968, p. 104.

[99] Joseph Ki-Zerbo, "L'édification des jeunes nations", Afrique Documents, no. 96, (Paris, 1968), p. 3.

[100] L. Gray Cowan, The Dilemmas of African Independance, (rev. ed.), (New York: Walker, 1968), p. 68.

[101] P.A. Maddy, "African Humanism--Scandinavian Culture", Présence Africaine, nos. 65-68, 1968, p. 119.

[102] Présence Africaine, nos. 24-25, 1959, p. 254.

[103] Voir P. L. Decraene, 1959; Van Langenhove, 1960; Dr. Azikiwe, "L'avenir du pan-africanisme", Présence Africaine, no. 40, 1962, pp. 6-31.

[104] Thomas Melone, De la négritude dans la littérature négro-africaine, (Paris, 1962), p. 24.

[105] Cox-George, "Economie de l'unité africaine", Présence Africaine, no. XXXI, 1959, p. 8.

[106] Ibid., p. 9.

[107] C.A. Diop, "Mystique de l'industrialisation", Présence Africaine, 39, 1963, p. 84.

[108] L.-V. Thomas, "Panorama de la Négritude", Actes du Colloque sur la littérature africaine d'expression française, (Dakar, 1963), pp. 94-97.

[109] Ibid., p. 95.

[110] L. Gray Cowan, The Dilemmas of African Independence (rev. ed.) (New York, Walker, 1968), p. 71.

[111] "Socialisme Africain," in Afrique Documents, (no. spéc. 81-82), nos. 78-89, (Paris, 1965-66).

[112] Ibid., p. 32.

[113] J. M. Albertini, Les Mécanismes du Sous Développement, Paris, 1967 p. 120.

[114] Thèmes fréquemment illustrés par A. Diop, Ch. Anta Diop, J. Ki-Zerbo N'Dau Alassane; voir L.-V. Thomas, Présence Africaine, 39, 1961.

[115] Cité par Erica Simon, Afrique Documents, no 100, (Paris, 1968), p. 307.

[116] Ibid., p. 307.

[117] Ibid., p. 308.

[118] Ibid., p. 313.

[119] Ibid., loc. cit.

[120] Ibid., p. 314.

[121] Ibid., loc. cit.

[122] L.V. Thomas, "Développement et culture", Afrique Documents, 100, (Paris, 1968),pp. 302-303.

[123] A. Sar, I. Fofana et K. Banny, "Esprit et situation de l'enseignement en Afrique Noire", Présence Africaine, no. XI, 1957, pp. 82-83.

[124] Ch. A. Diop, "Alerte sous les tropiques", Présence Africaine, 1955-1956, p. 42.

[125] Ibid., p. 45

[126] D.F. Sakiliba, "Présent et futur des langues africaines", Présence Africaine, No. XIII, 1957, p. 72.

[127] L.-V. Thomas, "Racisme et théologie missionnaire", in Présence Africaine, no. 71, 1969, p. 38.

[128] Ibid., p. 39.

[129] Meinrad Hebga, Acculturation et chances africaines d'un humanisme moderne, (Paris, 1968), p. 167.

[130] Ibid., p. 168.

[131] Ibid., p. 169.

[132] Ferdinand Oyono, Chemin d'Europe, (Paris: René Julliard, 1960), p. 64.

[133] Ibid., p. 149.

[134] Cité par R. P. Gérard Bissainth, in Présence Africaine, no. VIII, 1956-57, p. 326.

[135] Ibid., p. 327.

[136] J.P. Sartre, "Théologie et culture africaine", Présence Africaine, nos. XXIV-XXV, 1961, p. 140.

[137] E. Mveng, "Le message culturelle de l'Afrique au monde moderne", in Afrique Documents, nos. 88-89, 1966, p. 261.

[138] L.V. Thomas, "A propos des religions négro-africaines", Afrique Documents, no 93, 1967, p. 219.

Chapitre V

[139] Paulus M. Mohome, "Negritude: Evaluation and elaboration", Présence Africaine, no 67, 1968, p. 122.

[140] *Ibid.*, p. 124.

[141] Diakharté Lamine, "Valeur de la négritude et convergence", *Présence Africaine*, no. 68, 1968, p. 151.

[142] Léonard Sainville, *Anthologie des romanciers et conteurs négro-africains*, I, (Paris, 1963), p. 27.

[143] *Ibid.*, p. 33.

[144] O. Mannoni, "La plainte du noir", *Esprit*, No. 9, (Paris, 1951), p. 734.

[145] *Ibid.*, p. 749.

[146] Tom Théobalds, "La littérature engagée et l'écrivain antillais", *Présence Africaine*, No. 27, 1959, p. 28.

[147] *Ibid.*, p. 28.

[148] *Ibid.*, p. 29.

[149] *Ibid.*, p. 29.

[150] *Ibid.*, p. 31.

[151] *Op. cit.*, Tom Théobalds, p. 32.

[152] Yves Bénot, "Idéologie des indépendances africaines", *Esprit*, année 37, (Ed. Maspéro, 1969), p. 598.

[153] *Ibid.*, p. 598.

[154]Jill Jessop, "Writers and commitment", Transition, Vol 5, no. 20,(Kampala, 1965) p. 5.

[155]Camara Laye, L'enfant noir, (Paris: Plon, 1953), pp. 62-65.

[156]Présence Africaine, avril-juin, 1955, p. 314.

[157]Camara Laye, L'enfant noir, op. cit., pp. 73-74.

[158]L.S. Senghor, Liberté I. Négritude et Humanisme, (Ed. Du Seuil, Paris, 1964),p. 157.

[159]L.S. Senghor, Vie des Saints musulmans, (Paris: Seuil, 1959), p. 365.

[160]Roger Mercier, "Cheikh Hamidou Kane", Littérature Africaine, no. 1, (Paris: Fernand Nathan, 1967), p. 18.

[161]C.H. Kane, L'aventure ambiguë, (Paris: Julliard, 1961), pp. 99-100.

[162]C.H. Kane, "Comme si nous nous étions donné rendez-vous", Esprit, octobre 1961, p. 237.

[163]Roger Mercier, op. cit., p. 19.

[164]Seydou Badian, Sous l'orage (Kany), (1re éd., Presses Universelles, Avignon, 1957), Paris, Présence Africaine, 1963, pp. 124-125.

[165]L.S. Senghor, Liberté I. Négritude et Humanisme, Edition du Seuil, (Paris, 1964), p. 155.

[166]Ezekiel Mphahlele, c.f. Transition, vol. 4, no. 18, 1964-65, p. 39.

[167] Ibid., p. 40.

[168] c.f. Transition, vol. 4, no 19, p. 6.

[169] Robert Pageard, "Du témoignage à la vision prophetique". Afrique Documents, no. 96, (Paris, 1968), p. 45.

[170] Camara Laye, Dramouss, (Paris: Plon, 1966), p. 186.

[171] Ahmadou Kourouma, Les Soleils des Indépendances, (Ed. du Seuil, Paris, 1970), p. 23.

[172] Ibid., p. 137.

[173] Monique Battestini, "L'angoisse chez les romanciers africains", Actes du Colloque sur la Littérature Africaine, (Dakar, 1963), p. 162.

[174] Lilyan Kesteloot, Les écrivains noirs de langue française: naissance d'une littérature, (Bruxelles, 1965) pp. 311-312.

BIBLIOGRAPHIE

A. Romans et Nouvelles

ANANOU, David. Le fils du fétiche. Paris: N.E.L., 1955.

ATTA, Koffi Raphaël. Les dernières paroles de Koimé. Paris: Debresse, 1961.

BA, Amadou Hampaté. Tierno Bokan, le sage de Biandiagara. Paris: Présence Africaine, 1957.

BADIAN, Seydou. Sous l'orage (Kany). Paris: Présence Africaine, 1963.

BETI, Mongo. Sans haine et sans amour, in Présence Africaine, no. 14, 1953, pp. 213-220 (sous le pseudonyme Eza Boto).

__________. Ville cruelle. Editions Africaines, 1954.

__________. Le pauvre Christ de Bomba. Paris: Laffont, 1956.

__________. Mission terminée. Paris: Corrêa, 1957.

__________. Le roi miraculé. Paris: Corrêa, 1958.

BHELY-QUÉNUM, Olympe. Un piège sans fin. Paris: Stock, 1960.

__________________. Liaison d'un été in Bingo, Dakar, no. 103, août 1961, pp. 87-91.

__________________. Le chant du lac. Paris: Présence Africaine, 1965.

__________________. Un enfant d'Afrique: Roman pour les lecteurs de dix à quatorze ans. Paris: Larousse, 1970.

BONI, Nazi. Crepuscule des temps anciens. Chronique du Bwamu. Paris: Présence Africaine, 1962.

CISSE, Emile. Faralako, roman d'un petit village africain. Chez l'auteur, 1958.

COUCHORO, Felix. Amour de féticheuse. Ouidah (Dahomey): Imp. Mme. d'Almeida, 1940.

______________. Drame d'amour à Anecho. Ouidah (Dahomey): même éditeur, 1950.

______________. L'héritage, cette peste (Les secrets d'Eléonore). Lomé (Togo): Imp. Editogo, 1963.

______________. L'esclave. Lomé (Togo): Imp. Editogo, s.d.

DADIE, Bernard. Climbié. Paris: Seghers, 1956.

______________. Un nègre à Paris. Paris: Présence Africaine, 1959.

______________. Patron de New York. Paris: Présence Africaine, 1964.

DEMBELE, Sidiki. Les inutiles. Dakar: Editions Bingo, 1960.

DIA, Cheikh. Avant Liberté I. Paris: Editions du Scorpion, 1964.

DIALLO, Bakary. Force-Bonté. Paris: Rieder, 1926.

DIOP, Birago. Les contes d'Amadou Koumba. Paris: Fasquelle, 1947.

FAYE, N.G.M. Le débrouillard. Paris: Gallimard, 1964.

GOLOGO, Mamadou. Le rescapé de l'Ethylos. Paris: Présence Africaine, 1963.

HAZOUME, Paul. Dognicimi. Paris: Larousse, 1938.

IKELLE-MATIBA, Jean. Cette Afrique-là. Paris: Présence Africaine, 1963.

ISSA, Ibrahim. Grandes eaux noires. Paris: Julliard, 1961.

KANE, Cheikh Hamidou. L'aventure ambiguë. Paris: Julliard, 1961.

KANIE, Anoma. Les eaux du Comoé. Paris: Editions du Miroir, 1951.

KONE, Maurice. Le jeune homme de Bouaké. Paris: Grassin, 1963.

LAYE, Camara. L'enfant noir. Paris: Plon, 1954.

____________. Le regard du roi. Paris: Plon, 1954.

____________. Dramouss. Paris: Plon, 1966.

LAONGO, Dominique. La cité flamboyante. Paris: Editions du Scorpion, 1959.

MALONGA, Jean. Coeur d' Aryenne. Paris: Présence Africaine, 1954.

____________. La légende de M'Pfoumou Ma Mazono. Paris: Editions Africaines, 1954.

MATIP, Benjamin. Afrique nous t'ignorons. Paris: Lacoste, 1956.

MENSAH, Toussaint Viderot. Pour toi, mon frère "un homme comme les autres". Monte Carlo: Editions Regain, 1960.

N'DJOK, Kidenque. Kel'Lam, fils d'Afrique. Paris: Editions Alsatia, 1958.

NIANE, Djibril Tamsir. Soundjata ou l'épopée mandingue. Paris: Présence Africaine, 1960.

NOKAN, Charles. Le soleil noir point. Paris: Présence Africaine, 1962.

______________. Violent était le vent. Paris: Présence Africaine, 1966.

NZOUAKEU, J.M. Le souffle des ancêtres. Yaoundé: Abbia-Clé, 1965.

OUSMANE, Sembène. Le docker noir. Paris: Nouvelles éditions Debrisse, 1956.

________________. O pays, mon beau peuple! Paris: Amiot Dumont, 1957.

________________. Les bouts de bois de Dieu. Paris: Le livre contemporain, 1960.

________________. Voltaïque. Paris: Présence Africaine, 1962.

________________. L'Harmattan. Paris: Présence Africaine, 1964.

________________. Véhi-Ciosane. Paris: Présence Africaine, 1966.

SISSOKO, Fibj Dabo. La passion de Djimé. Paris: Editions de la Tour du Guet, 1956.

__________________. La savane rouge. Avignon: Les Presses Universelles, 1962.

OUSSOU-ESSUI, Denis. Vers de nouveaux horizons. Paris: Editions du Scorpion, 1965.

OWONO, Joseph. Tante Bella, roman d'aujourd'hui et de demain. Yaoundé (Cameroun): Librarie au Messager, 1959.

OYONO, Ferdinand. Une vie de boy. Paris: Julliard, 1956.

________________. Le vieux nègre et la médaille. Paris: Julliard, 1956.

________________. Chemin d'Europe. Paris: Julliard, 1960.

PHILOMBE, René. Lettres de ma Cambuse. Yaoundé: Abbia-Clé, 1964.

SADJI, Abdoulaye. Tounka, Paris-Dakar, nouvelle, 3 septembre au 12 octobre 1946.

_______________. Nini, mulâtresse du Sénégal. Paris: Présence Africaine, 1954.

_______________. Maïmouna. Paris: Présence Africaine, 1958.

SOCE, Ousmane. Karim, roman sénégalais. Paris: N.E.L., 1935.

_____________. Mirages de Paris. Paris: N.E.L., 1937.

B. Oeuvres Critiques

1. Anthologies.

ABIOLA, Irèle. Lecture Africaine. A Prose Anthology of African Writing in French. London, 1967.

ELIET, Edouard. Panorama de la littérature négro-africaine (1921-1962). Paris: Présence Africaine, 1965.

JULEAT-FOUDA, Basile, JULIOT, Henry de et LAGRAVE, Roger. Littérature Camerounaise. Cannes, 1961.

JUSTIN, Andrée. Anthologie africaine des écrivains noirs de langue française. Paris: Institut Pédagogique Africain, 1962.

REYGNAULT, Christiane. Anthologie africaine et malgache. Seghers (en coll. avec Langston Hughes), 1962.

RIVE, Richard. Modern African Prose. London: Heinemann Educational, 1964.

SAINVILLE, Léonard. Anthologie des romanciers et conteurs négro-africains. Paris: Présence Africaine (t. I et t. II), 1962.

SENGHOR, Léopold Sédar. Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache. Préface de J.-P. Sartre. Paris: P.U.F., 1948.

SHELTON, Austin J. The African Assertion: A critical anthology of African literature. New York: Odyssey Press, 1968.

2. Articles.

ABIOLA, Irèle. "Negritude or black cultural nationalism ". Journal of Modern African Studies, III, no. 4 (1965), pp. 86-93.

ACHILLE, Louis T. "L'artiste noir et son peuple". Présence Africaine, I (oct-nov., 1947), pp. 69-74.

ACHEBE, Chinua. "The African writer in search of his audience." Negro Digest. Chicago, 1965, pp. 22-29.

_____________. "The novelist as a teacher". Commonwealth Literature. London: John Press, 1965, pp. 125-131.

AGUESSY, C. "Esclavage, colonisation et tradition au Dahomey (Sud)". Présence Africaine, no. VI, 1956, pp. 58-67.

ALEXANDRE, Pierre. "Problèmes linguistiques des états négro-africains à l'heure de l'indépendance", Cahier d'Etudes Africaines (vol. 2, 1962), Sorbonne, pp. 177-195.

BENVENUTO, F.A. Issak. "Le problème de la langue". Présence Africaine, (no. 38, 1961), pp. 168-172.

BATTESTINI, Monique. "L'angoisse chez les romanciers africains". Actes du Colloque sur la Littérature Africaine d'expression française. Dakar (26-29 mars 1963). Publication de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines, no. 14. Dakar, 1965.

BATTESTINI, Simon. "L'humeur chez Ferdinand Oyono", ibid.

BLANZAT, Jean. "Camara Laye". Le Figaro Littéraire. 6 mars 1954, pp. 15-20.

BOL, Victor P. "Les formes du roman africain". Actes du Colloque de 1963. Dakar, 1965.

CALAME-GRIAULE, Geneviève. "La littérature orale". Colloque sur Fonction et signification de l'Art Nègre dans la Vie du Peuple et pour le Peuple. Présence Africaine, 1967, pp. 16-21.

CESAIRE, Aimé. "L'homme de culture noir et son peuple". Présence Africaine, no 16 oct-nov. 1957, pp. 190-226.

DEBONGO, René. "Problèmes du développement des Echanges Interrégionaux en Afrique de l'Ouest". Tiers Monde, IX, 34 (avril-juin 1968), 469-487.

DERI-AMANG. "La culture africaine comme base d'une manière d'écrire originale". Présence Africaine (nos. XXVII-XXVIII, 1959-1960), p. 5-10.

DIARRA, Simon "Problèmes d'adaption des travailleurs africains noirs en France". Psychopathologie Africaine, Vol. II, No. I, Paris, 1966, pp. 212-218.

DIOP, David. "Coups de pilon". Présence Africaine, nos. 1-6, Paris, 1956, pp. 49-61.

EFRAT, Edgar S. "Pan-africanism; problems and prospects". Bulletin of African Studies in Canada, vol. 2, nov. 1964, 11-24.

FANON, Frantz. "Racisme et culture". Présence Africaine, VIII-X (juin-nov., 1956), 122-129.

___________. "L'expérience vécue des noirs". Esprit, no. 6, mai 1951, pp. 10-1

FOUET, Francis. "Le thème de l'amour chez les romanciers négro-africains d'expression française". Actes du Colloque de 1963, Dakar, 1965, 138-143.

GLEASON, Judith Sargent Illsely. "African novels". Research in african literature. Columbia, 1964, pp. 35-43.

GLISSANT, Edouard. "Le romancier noir et son peuple". Présence Africaine (no. XVI, 1957), pp. 26-31.

GORE, Jeanne Lydie. "Le thème de la solitude dans l'aventure ambiguë de Cheikh Hamidou Kane". Actes du Colloque de 1963, pp. 86-91.

GRIANLE, Marcel. "L'inconnu noir". Présence Africaine, 1(oct.-nov. 1947), 21-27.

IDOWU, H.O. "Assimilation in 19th century Senegal". Cahier d'Etudes Africaines, Sorbonne (vol. 9, 1969), pp. 194-218.

JAHN, Janheinz. "World congress of black writers". Black Orpheus, Ibadan (Nigeria), no. 1 Sept. 1957, 61-69.

JEANSON, F. "Sartre et le monde noir". Présence Africaine, no. 7, 1949, 235-248.

JOACHIM, Paulin. "Méfions-nous des marchands de livres". Bingo, no. 87, août 1964, 34-37.

JOHNSON, Willard R. " African speaking Africa? Lessons from the Cameroon". African Forum, vol. 1, Fall 1965, 65-77.

JULEAT-FOUDA, Basile. "De la littérature orale négro-africaine, Colloque sur l'art nègre", Présence Africaine, no. 65, 1967, p. 185-189.

KANE, Mohamadou. "L'écrivain africain et son public". Présence Africaine, no. 58, 2e trimèstre 1966, 8-31.

KENYATTA, Jomo. "African socialism and African unity". African Forum, Vol. 1, Summer 1965, 23-37.

KOTCHY, Barthélémy. "Retour aux sources dans la littérature négro-africaine". Présence Africaine (no. 76, 1970), 143-165.

KWABENA-NKETIA, J.H. "The language problem and the African personality". Présence Africaine (no. 67, 3rd quarterly 1968), 157-171.

LAGNEAU, L. "Les écrivains noirs au Congrès de Rome 1959". Revue Nouvelle, Bruxelles, juillet 1959, 85-96.

LAMMING, G. "The negro writer and his world". Présence Africaine, nos. VIII-X, 318-325.

LAYE, Camara. "Réponse à l'étonnement des lecteurs français devant le mystère semé naturellement au quotidien de l'enfant noir". Actualité Littéraire, no. 6, 1955, 311-317.

__________. "L'âme de l'Afrique dans sa partie guinéenne". Actes du Colloque de 1963, Dakar 1965, 66-72.

MAYER, Jean. "Le roman en Afrique noire francophone". Annales de l'Université d'Abidjan, I. Abidjan, 1967, 156-167.

MBITI, John "La littérature oral africaine". Colloque sur l'art nègre. Paris: Présence Africaine, 1967, 53-58.

MELVILLE, J. Herskovits. "Traditions et boulversements de la culture en Afrique". Présence Africaine (nos. 34-35,octobre 1960-janvier 1961), 124-131.

MERCIER, Roger. "La littérature d'expression française en Afrique noire. Préliminaires d'une analyse". Actes du Colloque de 1963, Dakar, 1965, 18-24.

____________. "Bibliographie africaine et malgache. Ecrivains noirs d'expression française". Revue de Littérature Comparée, jan.-mars 1963, 20-26.

MOORE, Jane Anne. "Social strain and culture conflict in West African novels". Research in African Literature, Boston, 1966, 170-176.

MPHAHLELE, Ezekiel. "The cult of negritude". Encounter, XVI, no. 3, March 1961, 50-52

NYERERE, Julius. "African Unity". Présence Africaine, vol. II, no. 39, 1961, 7-12.

REDDING, J. Saunders "Modern African Literature". C.L.A.J., VIII, no. 3 (March, 1964), 135-139.

SAKILIBA, D.F. "Présent et future des langues africaines". Présence Africaine, no XII, 1957, 127-141.

SANKAUNLO, Witton. "An examination of mission work in Africa". Negro Digest. Chicago, January 1966, 120-127.

SENGHOR, Leopold Sedar. "L'esprit de la civilisation ou les lois de la culture". Présence Africaine, VII-X (numéro spécial, juin-nov., 1956), 51-55.

SOYINKA, Wole. "L'écrivain dans l'Afrique contemporaine". Afrique Actuelle, XIX (juin 1967), 357-365.

THOMAS, Louis-L. "Panorama de la négritude. Essai de synthèse psycho-sociologique". Actes du Colloques de 1963. Dakar, 1965

TIDIANY, C.-S. "Le noir africaine et les cultures indo-européennes". Présence Africaine (nos. XIV-XV, 1957), 7-15.

TOMBEKAI, R.-D. "L'écrivain, son travail et son profit". Présence Africaine (no. 36, 1961), 79-84.

TUCKER, Martin. "West African literature: The second decade". Africa Today, London, June 1966, 87-96.

B. Etudes

ABANDA NDENGUE, Jean Marie. De la Négritude au Négrisme. Yaoundé: C.L.E.; New York: African Publishing Company, 1970.

BALANDIER, Georges. La littérature noire de langue française dans le monde noir. cahier 8-9 de Présence Africaine, 1950.

________________. Littératures de l'Afrique et des Amériques noires. Paris: Gallimard, encyclopédie de la Pléiade. t. I 1955.

________________. L'Afrique ambiguë. Paris: Union général des Editeurs, 1962.

BEART, Charles. Recherches des éléments d'une sociologie des peuples Africains à partir de leurs jeux. Paris: Présence Africaine, 1967.

BIYIDI, Alexandre. "L'enfant noir". Présence Africaine, no. 16, 1957, p. 124.

Clark, Johnson Pepper. The example of Shakespeare: Critical essays on African literature. New York: African Publishing Company, nov., 1970.

COLIN, Roland. Les contes noirs de l'ouest Africain. Paris: Présence Africaine 1957.

____________. Littérature Africaine d'hier et de demain. A.D.E.C., 1965.

COOK, Mercer and HENDERSON S. The Militant Black Writer in Africa and the United States. Madison: University of Wisconsin Press, 1969.

DAVIDSON, Basil. Old Africa Rediscovered. London: Victor Gollancz Ltd., 1960.

____________. The African Past. Harmondsworth: Penguin Book Ltd., 1960.

DOBZINSKI, Charles. "Le pauvre Christ de Bomba". Les Lettres Françaises, 26 mar 1956.

ERICA, Simon. "Negritude and cultural problems of contemporary Africa." Présence Africaine, vol. 19, 1963, pp. 186-192.

FANON, F. Peau noire, masques blancs. Paris: Seuil, 1952.

FANOUDH-SIEFER, L. Le mythe du nègre et de l'Afrique noire dans la littérature française (de 1800 à la 2e guerre mondiale). (Publ. Fac. Let. Nanterre, Sér. Essai 3), 1968.

JAHN, Janheinz. Muntu, l'homme Africain et la culture négro-africaine. Paris: Le Seuil, 1961.

JAHN, Janheinz. Muntu, traduit de l'allemand par Marjorie Green (London: Faber and Faber, 1961).

KESTELOOT, Lylian. Les écrivains noirs de langue française: naissance d'une littérature. Institut de Sociologie de l'Université Libre de Bruxelles, 1963.

LOMAX, Louis E. The Reluctant African. New York: Harper and Brothers, 1960.

MAKOUTA-MBOUKOU, Jean Pierre. En quête de la liberté, ou une vie d'espoir (Collection Abbia), Yaoundé: Ed. Clé, 1970.

MAQUET, Jacques. Africanité traditionnelle et moderne. Paris: Présence Africaine, 1967.

MELADY, Thomas Patrick. Profile of African Leaders. New York: The Macmillan Company, 1961.

MELONE, Thomas. De la négritude dans la littérature négro-africaine. Paris: Présence Africaine, 1967.

MEMMI, Albert. Portrait du colonisé précédé du portrait du colonisateur. Préface de J.-P. Sartre. Paris: Jean-Jacques Pauvert, 1966.

M'TIMKULN, D. Beyond Independence: The Face of the New Africa. New York: Friendship Press, 1971.

OLIVER, Roland et FAGE, J.D. A short history of Africa. Harmondsworth: Penguin Book, Ltd., 1962.

PAGEARD, Robert. Littérature négro-africaine. Paris: Le Livre Africain, 1966.

PER, Wastberg, ed. The writer in modern Africa. Uppsala: Scandinavian Institute of African Studies. New York: African Corporation, 1969.

RAMSARAN, J.A. New approaches to african literature. Ibadan: University Press, 1965.

SARTRE, Jean-Paul. Orphée noir. Préface de l'Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache de L.S. Senghor. Paris: P.U.F., 1948.

________________. Qu'est-ce que la littérature? Paris: Collection Idées. Edition Gallimard, 1948.

SENGHOR, Léopold Sédar. Postface d'Ethiopiques. Paris: Le Seuil, 1956.

SIMON, Pierre Henri. L'aventure ambiguë de C.H. Kane, Monde, 26 juillet 1961.

SMITH, E.W. The Golden Stool, some Aspects of Conflict of Cultures in Modern Africa. London: Holborn Publishing House, 1926.

TAKAN LO LIYONG. The Last Word; Cultural Synthesism. Nairobi: East African Publishing House, 1969.

WAUTHIER, Claude. French-speaking Africa, the search for identity. ed. by William H. Lewis. New York: Walker Co., 1965.

______________. L'Afrique des Africains, inventaire de la négritude. Paris: Ed. du Seuil, 1964.

______________. African Independence, ed. by Peter Judd. New York: Lannel Publishing Company, 1962.

WESTERMANN, D. Africa and Christianity. Duff Lectures 1935. Oxford University Press, 1937.

WILSON, Richard Middlewood. Themes and Relevance of African Literature. Evanston, ILL.: EPDA, College Teachers' Institute, 1970.